

Université de Montréal

Le drame social du travail d'escorte indépendante à Montréal

Par

Anna Goudet

Département de Sociologie

Faculté des Arts et des Sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade
de Maître ès sciences (M. Sc.) en sociologie

Mai 2014

© Anna Goudet 2014

Université de Montréal
Faculté des études supérieures et postdoctorales

Ce mémoire intitulé :
Le drame social du travail d'escorte indépendante à Montréal

présenté par :
Anna Goudet

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Yanick NOISEUX
Président-rapporteur

Valérie AMIRAUX
Directeur de recherche

Delphine GARDEY
Membre du jury

Résumé

Ce mémoire vise à retracer les carrières des escortes indépendantes montréalaises et les tensions qui les traversent, afin de rendre compte de la complexité du « drame social » que constitue cette activité. Nos résultats montrent que cette profession présente de nombreuses similarités avec d'autres professions, en même temps que sa position particulière dans une matrice sociale stigmatisante et dans une relation de service intime lui confère toute sa singularité.

Partie de la question « Comment commence-t-on et poursuit-on dans l'activité d'escorte, alors que celle-ci est stigmatisée ? », nous avons réalisé une enquête de terrain auprès d'escortes indépendantes, composée essentiellement de sept entrevues approfondies et de l'observation de leur environnement professionnel informatisé. Nous avons décidé de nous écarter du débat actuel, tant scientifique que militant, qui divise sur le sujet du travail du sexe. Notre cadre conceptuel est, dans une perspective interactionniste, à la croisée des sociologies des professions, de la déviance et du stigmatisme. Nous rendons compte de nos résultats sous la forme de quatre actes, afin de poursuivre la métaphore théâtrale engagée par Hughes, qui suivent les étapes d'une carrière d'escorte et qui mettent l'accent sur leur complexité intrinsèque. Ces étapes sont ancrées dans une ambivalence entre un effort de professionnalisation de leur pratique et une tentative de rester dans la norme en se distanciant de cette activité. Cette ambivalence, causée par la matrice sociale dans laquelle évoluent ces escortes et à l'intimité des relations de service, contribue à la pérennité de la stigmatisation de cette activité.

Mots-clés : Travail du sexe ; Prostitution ; Sociologie des professions ; Escorte ; Déviance ; Stigmatisme ; Carrière ; Interactionnisme.

Abstract

This master's thesis aims to recount the careers of Montreal independent escorts and the tensions they encountered to expose the complexity of the "social drama" of this occupation. Our results show how the profession of escort presents numerous similarities with other professions while having a particular position on a stigmatizing social matrix and being characterised by an intimate relation of service that confers it its peculiarity.

The question: "how do we begin and pursue the escorting occupation despite its propensity for stigmatization?" as a starting point, we carried out a field survey with independent escorts. Seven in-depth interviews were conducted and their computerized professional environment was observed. We decided to stay away from the current scientific and militant debate on sex work. Our theoretical frame is a fine balance between the sociologies of the professions, deviance and stigma, in an interactionist perspective. We report our results in four acts to pursue the theatrical metaphor brought by Hughes. The acts retrace the stages of the escorting career and emphasize on their intrinsic complexity. The escorts are caught in an ambivalence between an effort of professionalization of their occupation and an attempt to stay in the norm by distance themselves from this practice. This ambivalence is caused by the stigmatization that characterizes the social matrix where the escorts evolve and by the intimacy of their professional relationship. It contributes to a certain extent to the continued stigmatization of their own occupation.

Keywords: Sex work ; Prostitution ; Sociology of work and professions ; Escort ; Deviance ; Stigma ; Career ; Interactionism.

Table des matières

Résumé	i
Abstract.....	ii
Table des matières	iii
Remerciements	vii
Introduction	1
Chapitre 1.....	9
Revue des écrits : « Chaque courant de pensée construit sa “prostituée” »	9
1. Retour historique	9
2. Deux définitions différentes de ce que recouvre la prostitution	13
2.1. Le courant néo-abolitionniste	14
2.2. Le courant néo-réglemmentariste.....	16
3. Un problème méthodologique commun.....	21
Conclusion : sortir des considérations idéologiques.....	22
Chapitre 2.....	27
Cadre théorique interactionniste à la croisée des sociologies des professions, de la déviance et du stigmatisme	27
1. Une « profession » (à partir de Hughes).....	28
2. Des carrières	34
3. Un stigmatisme.....	36
Conclusion : un drame social	39
Chapitre 3.....	41
Une enquête de terrain : les escortes indépendantes à Montréal, entretiens approfondis et observations « dématérialisées ».....	41
1. Une entrée sur le terrain et un travail de terrain difficiles.....	43

2.	Observations	45
3.	Entretiens.....	49
3.1.	Avant les entretiens	51
3.2.	Les entretiens	53
	La situation d'entretien	54
	Le profil des répondantes.....	55
3.3.	Après les entretiens	55
4.	Démarche analytique	56
5.	Écriture	58
5.1.	Une écriture séquentielle.....	58
5.2.	Une écriture qui met la parole des répondantes au cœur du récit.....	58
Chapitre 4.....		61
Drame en quatre actes.....		61
Acte I : Commencer		65
Un « faisceau de conditions ».....		65
1.	Avant d'entrer dans la profession d'escorte : des idées préconçues.....	67
2.	La question du « choix »	69
3.	Parcours d'entrée de la « voie angélique » : un « faisceau de conditions ».....	71
3.1.	Deux conditions primaires	72
	Première condition primaire : le besoin d'argent.....	72
	Deuxième condition primaire : une certaine « légèreté de la cuisse ».....	74
3.2.	La démystification : une rencontre déterminante.....	75
3.3.	Entre démystification et initiation : l'apprentissage des règles du métier	78
3.4.	L'initiation : une première fois convaincante.....	80
3.5.	Une conversion à la culture professionnelle : un « passage à travers le miroir ».....	82
Acte II : Continuer		87
La situation dramatique du travail d'escortes... ..		87
1.	Routine/urgence	87
1.1.	La routine des escortes indépendantes	88
1.2.	L'urgence des clients.....	91

2.	La gestion des erreurs	93
3.	La « matrice sociale » : un contexte de stigmatisation	95
3.1.	Un stigmaté secret.....	95
3.2.	Une stigmatisation indirecte	96
3.3.	Deux familles figuratives.....	98
	La normification : se garder une porte de sortie en tout temps	99
	La rhétorique professionnelle.....	100
	Acte III : Continuer	103
	... et ses conséquences ambivalentes sur le groupe professionnel.....	103
1.	L'autonomie	104
1.1.	Revendiquée.....	105
1.2.	Réduite	107
1.3.	Ajustée : entre compromis et distinction.....	111
2.	La légitimité.....	116
2.1.	Justifiée	116
2.2.	Limitée	121
2.3.	Un terrain d'entente : le déclassement des autres formes du travail du sexe	124
3.	La reconnaissance	128
3.1.	Reconnaissance personnelle	129
3.2.	Non revendiquée	130
3.3.	S'accommoder de sa clandestinité	133
	Acte IV : Envisager le futur	135
	Une fin annoncée	135
1.	La réussite professionnelle	135
2.	La retraite.....	139
2.1.	Une fin annoncée, parfois préparée	139
2.2.	Les raisons d'arrêter	142
	• L'âge.....	143
	• La famille	144
	• L'objectif : ne pas se fermer de portes	145
2.3.	Les raisons qui ralentissent le passage à la retraite	146

• L'argent, le train de vie	146
• La reconnaissance.....	147
2.4. Les solutions envisagées	148
Conclusion.....	151
Bibliographie.....	155

Remerciements

Je tiens à remercier toutes celles et tous ceux sans qui la confection de ce mémoire aurait pu tourner au drame.

Avant tout, merci aux femmes qui ont accepté de réaliser des entrevues, longues et approfondies, sur leurs expériences en tant qu'escortes indépendantes à Montréal, d'avoir partagé avec moi une partie de leur vie professionnelle et personnelle.

Merci à Valérie Amiraux, pour la grande liberté dans le choix du sujet et l'accomplissement de sa recherche, pour les conseils avisés et pour l'encouragement à faire du terrain.

Merci à celles et ceux qui m'ont entourée, encouragée et supportée pendant le terrain et la rédaction de ce mémoire. Merci, donc, à ma famille, ma grand-mère Monique, mes parents Catherine et Antoine, mon frère Olivier et ma sœur Flore, ainsi qu'à Tom, Javiera, Maria, Mathilde, Valentina, Samuel, Émilie, Adrien, Benoît.

Merci au département de sociologie de l'Université de Montréal pour la bourse de fin de rédaction.

Introduction

« T'sais c'est un métier comme les autres si on veut que ce le soit, si on le gère bien, avec santé dans sa tête et dans son corps, oui t'sais à ce compte-là. Mais est-ce que c'est un métier qu'on peut qualifier de commun ? Non probablement pas t'sais, parce que c'est sûr que... c'est parce que l'éducation qu'on reçoit et la société comment on évolue, tout ça. La sexualité ça a toujours été un sujet qui a fasciné tout le monde, puis c'est quelque chose de très personnel, et puis en plus avec la santé t'sais les maladies et tout ça, mais ça a toujours existé quand même, fait que pourquoi ça serait différent aujourd'hui ? Ça a toujours existé, je vois pas pourquoi ça serait amené à disparaître. À ce compte-là oui c'est un métier comme un autre, comme celui de médecin ou d'enseignant. C'est peut-être un des métiers de base d'une société en fait, qui tient la société en santé mentale, notamment les hommes, mais peut-être même leur femme [rire] Oui oui un métier comme un autre pour autant que tu sais y prendre, que tu es capable de porter ce métier là » [Virginie-Marianne¹, escorte indépendante à Montréal]

Cet extrait d'entretien, qui nous plonge immédiatement dans le cœur de notre mémoire, est révélateur des tensions et des enjeux sous-jacents à l'activité d'escorte indépendante à Montréal. Entre « métier comme un autre » et « métier peu commun », entre la revendication d'un apport pour la société et le déficit de reconnaissance sociale, nous sommes ici au cœur du « drame social » du travail d'escorte à Montréal.

L'aphorisme selon lequel « *la prostitution*² [serait] le plus vieux métier du monde », entendu fréquemment au cours de notre enquête et repris également par les escortes elles-mêmes, nous renvoie de manière incessante à l'ignorance fantasmée et à l'intemporalité supposée de cette activité. Les représentations du sens commun, les

¹ Tous les prénoms ont été changés. Virginie-Marianne est l'une des sept escortes indépendantes que nous avons rencontrées et avec qui nous avons réalisé des entretiens approfondis.

² Pour désigner cette activité, nous préférons utiliser l'expression « travail du sexe ». L'emploi du terme « prostitution » le sera toujours entre guillemets, et uniquement dans les situations où il y est fait référence dans les recherches ou perspectives évoquées. Ce choix s'inscrit dans une volonté de ne pas utiliser un terme chargé de sens, le plus souvent péjoratif, et de, surtout, réutiliser les termes employés par nos interlocutrices.

projections et les méconnaissances sur le sujet favorisent les réactions les plus vives, renouvelant sans cesse la polémique autour de l'acceptation de cette activité en tant que « métier », et, surtout, produisant une multitude d'écrits sur le sujet.

Nous avons choisi de nous écarter du débat féministe et politique qui encadre cet enjeu social, réactualisé récemment au Canada³ autour de l'affaire dite « Bedford v. Canada » qui interroge les droits des travailleuses et travailleurs du sexe en vertu de la Charte des droits et des libertés canadienne. L'affaire est initiée en 2007 par trois travailleuses du sexe ontariennes, Terri Jean Bedford, Amy Lebovitch et Valerie Scott qui contestent trois articles du Code criminel canadien concernant la « tenue d'une maison de débauche », le fait de « vivre des fruits de la prostitution » et le fait de « communiquer ou tenter de communiquer dans un endroit public dans le but de se livrer à la prostitution ». En 2010, la Cour supérieure de l'Ontario, par la décision du juge Himmel, conclut que ces trois articles du Code criminel violent le droit à la sécurité des travailleuses du sexe et ne respectent pas les « principes de justice fondamentale ». Les gouvernements canadien et ontarien obtiennent toutefois un report de l'application de la décision et annoncent leur intention de faire appel du jugement. En 2012, le jugement de la Cour d'appel de l'Ontario maintient le retrait de l'article concernant la « tenue d'une maison de débauche », mais conserve les articles sur le « proxénétisme » et la « communication ». Les deux gouvernements portent une nouvelle fois la décision en appel, devant la plus haute juridiction du pays. Le 20 décembre 2013, la Cour Suprême du Canada annonce son jugement définitif et unanime :

« Canada's highest court has ruled that three provisions of Canada's Criminal Code, s. 210 (keeping or being found in a bawdy house), s. 212(1)(j) (living on the avails of prostitution), and s. 213(1)(c) (communicating in public for the purpose of prostitution) violate the s. 7 right to security of the person protected by the *Charter of Rights and Freedoms*. All three laws have been struck down. » (Bennett, 2013).

³ Au Canada, la « prostitution » est légale, mais la plupart des pratiques l'entourant sont interdites (racolage, proxénétisme, exploitation d'une maison de débauche, etc.).

Le débat social qui accompagne ces jugements ravive les antagonismes entre féministes néo-abolitionnistes et néo-réglementaristes, qui prennent la forme d'un débat médiatique et d'une concurrence dans l'obtention du statut d'intervenant⁴ auprès des différentes cours afin d'être entendu et reconnu comme « gagnant » du débat (Stella, 2013, Coalition des femmes, 2013). Le gouvernement fédéral a un an à partir de cette date pour statuer sur le sujet et concevoir de nouvelles législations conformes à la Charte des droits et des libertés. Pour l'instant, il semble plutôt enclin à se tourner vers le « modèle suédois ». Dans le débat, ce modèle représente, depuis le début des années 2000, la position du néo-abolitionnisme, notamment par sa volonté de criminaliser les clients. Il s'oppose au « modèle hollandais », plutôt néo-réglementariste. Ces deux modèles symbolisent le fossé entre les postures féministes sur le sujet et sont considérés comme « une sorte de matérialisation de l'antagonisme » (Mathieu, 2003b).

Étudier ou s'impliquer dans ce débat entre néo-abolitionnistes et néo-réglementaristes sur le sujet, ici incarné par l'affaire *Bedford v. Canada*, est une façon d'appréhender le travail du sexe déjà très investie par bon nombre de chercheurs et de travailleuses et travailleurs du sexe eux-mêmes. Cette perspective engage les chercheurs sur des enjeux féministes, moraux, politiques et juridiques, avec lesquels nous souhaitons rompre dans cette recherche.

Pour documenter une autre facette de cette problématique sociale, loin des considérations morales et des rapports de genre, nous empruntons donc une autre voie en appréhendant le travail du sexe comme une activité perçue comme déviante et en quête de reconnaissance sociale. Laissant de côté le « pourquoi » de son exercice, nous partons du paradoxe de cette activité, entre sa non-reconnaissance sociale et son exercice par un nombre important de personnes, pour nous poser deux questions.

⁴ Le statut d'intervenant permet d'être entendu dans le débat judiciaire sans être directement impliqué dans le litige : « Les intervenants n'ont pas le même rôle qu'une «partie» à la cause. Cependant, dans la plupart des cas, ils sont les alliés d'une des parties et ils interviennent dans le but de la soutenir. » (Stella, 2013). Ainsi, certains interviennent en faveur du retrait des lois et d'autres en faveur de leur maintien.

Comment entre-t-on dans l'activité d'escorte? Comment poursuit-on cette activité alors que celle-ci est sujette à stigmatisation ?

« Supposer que le comportement que l'on étudie est parfaitement sensé, mais que ce sens nous échappe pour le moment, est en général une bonne alternative sociologique à l'hypothèse [...] de la folie [...]. En termes d'analyse, cela signifie que chaque fois que nous découvrons quelque chose qui nous semble si étrange et si incompréhensible que la seule explication que nous puissions en donner est une version quelconque de "Ils doivent être fous", nous devrions systématiquement suspecter que nous manquons grandement de connaissances sur le comportement que nous étudions. Il vaut mieux supposer que tout cela a un sens et en rechercher la signification. » (Becker, 2002 (1998), p. 58-62)

Pour répondre à ces questions, nous avons réalisé une enquête de terrain auprès d'escortes indépendantes à Montréal, au Québec. Inscrire cette recherche dans la ville de Montréal implique de prendre en considération sa réputation de « capitale du sexe nord-américaine » ou encore de « plaque tournante du tourisme sexuel en Amérique du Nord », réputation particulièrement entretenue par les médias.

Le cœur de notre terrain réside dans des entretiens approfondis, de nature biographique, réalisés auprès de sept escortes indépendantes. Ces entretiens retracent leurs parcours d'entrée et de poursuite de cette activité. Nous avons également observé, en parallèle, leur univers virtuel – sites de petites annonces, de forums, de sites dédiés aux clients, etc. –, composante centrale de cette activité depuis sa « dématérialisation »⁵ sur internet. Notre objectif est de chercher à comprendre et à rendre intelligibles les tensions qui traversent un groupe stigmatisé en quête de reconnaissance professionnelle. Notre analyse s'ancre dans la perspective interactionniste et s'inspire de l'héritage de l'*École de Chicago*. Elle puise principalement ses racines dans les écrits et recherches d'Everett C. Hughes. Nous adoptons une approche en termes de sociologie des professions, articulée à celles de

⁵ À défaut d'un terme consensuel dans la littérature, nous utilisons le terme « dématérialisation » pour exprimer l'idée du passage à internet et le qualificatif « dématérialisée » pour faire référence à l'exercice de la profession d'escorte sur internet.

la déviance et du stigmaté, suivant d'une certaine façon les traces de Stéphanie Pryen⁶. Nous abordons principalement le travail d'escorte en tant que « *drame social* », en référence au concept développé par Hughes (Hughes, 1996 [1976]). Par l'utilisation de cette métaphore théâtrale, Hughes invite à considérer le monde du travail comme une scène en représentation. Nous nous réapproprions cette métaphore dans la même perspective que Goffman⁷, c'est-à-dire que nous ne l'employons pas pour appréhender le travail d'escorte comme un « lieu de l'artifice, de la convention, de la ruse, du simulacre », ni pour effectuer un « simple transfert notionnel », mais pour « puiser dans la métaphore dramaturgique des ressources conceptuelles et subjectives pour créer une nouvelle logique de la découverte » (Marcellini *et al.*, 2007). Autrement dit :

« [Goffman] en tire des principes dramaturgiques, non pas pour dramatiser la vie mais pour accentuer ce qui est tapi dans nos routines mentales et gestuelles. À sa manière, E. Goffman participe sans heurt ni fracas à une sociologie du dévoilement. » (Marcellini *et al.*, 2007).

Dans le domaine du théâtre, un « drame » désigne à la fois une « pièce, film, etc., d'un caractère général grave, mettant en jeu des sentiments pathétiques et des conflits sociaux ou psychologiques » et une « pièce de théâtre de ton moins élevé que la tragédie, représentant une action violente ou douloureuse, où le comique peut se mêler au tragique »⁸. Ce qui retient particulièrement notre attention, ce qui impose sa pertinence pour notre recherche, réside dans sa distinction avec la tragédie sur le thème notamment de la « destinée » des personnages principaux :

« Dans la tragédie, il n'est pas permis d'espérer, les jeux sont faits, tout est sous le signe de la fatalité. C'est là une des caractéristiques qui la distingue du drame (historique ou romantique). Dans l'univers du drame, le héros a la possibilité de modifier le cours de son existence, il y a une ouverture, un espoir ; son combat n'est

⁶ Stéphanie Pryen, *Stigmaté et métier une approche sociologique de la prostitution de rue*, Le sens social (Rennes: Presses universitaires de Rennes, 1999b).

⁷ Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne*, 2 vols., Sens commun (Paris: Editions de Minuit, 2002 (1973)).

⁸ Ces deux sens sont issus du dictionnaire Larousse

<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/drame/26748?q=drame#26613>, consulté le 15 avril 2014

pas inutile ; il n'agit pas sous l'emprise d'une instance supérieure, mais selon sa volonté, son désir. »⁹

Outre notre analyse du travail d'escorte en termes de « drame social », nous allons donc filer la métaphore engagée par Hughes dans le recueil des données par l'adoption d'une posture de « spectateur »¹⁰ au sens de Goffman et dans l'écriture pour restituer nos analyses dans le quatrième chapitre.

Notre premier chapitre est l'occasion de donner un aperçu sélectif des différentes perspectives empruntées par les recherches scientifiques produites sur la « prostitution » et le travail du sexe. Impliquées pour la plupart dans le débat entre « néo-abolitionnistes » et « néo-réglementaristes », ces contributions sont idéologiquement chargées. Nous retraçons donc les origines de ce débat et les directions que prennent les chercheurs qui s'intéressent à ce sujet, pour mieux mettre en valeur notre propre décision de sortir de ces considérations normatives et partisans.

Notre second chapitre défend l'idée d'appréhender le « travail d'escorte » à partir des outils conceptuels de la sociologie des professions, élaborée par Hughes, dans une perspective interactionniste. Nous montrons à cette occasion les possibilités heuristiques qu'une analyse en termes de « *drame social* », de « *carrière* » et de « *stigmat* » apporte à l'étude des escortes indépendantes.

Nous explicitons la méthodologie adoptée pour mener cette recherche dans le troisième chapitre. Notre enquête de terrain s'articule autour de différentes méthodes. La parole de nos interlocutrices et le sens qu'elles donnent à leur parcours vers puis dans cette activité est au centre de nos recherches et de nos analyses. Nous reviendrons également sur les difficultés du terrain qui nous ont amenée à faire preuve d'originalité dans nos méthodes, notamment en observant l'espace professionnel des escortes sur internet.

⁹ <http://www.cafe.edu/genres/n-traged.html>, consulté le 15 avril 2014

¹⁰ Nous explicitons cette notion dans le chapitre de méthodologie.

Nous avons pris le parti d'écrire notre analyse en quatre « actes » pour rendre compte du « drame social du travail » des escortes, en suivant le déroulement chronologique de leurs carrières. Il est ainsi question dans le premier acte du « *faisceau de conditions* »¹¹ qui marque les trajectoires d'entrée dans la profession d'escorte indépendante. Dans le deuxième acte, nous abordons les « situations dramatiques » auxquelles sont confrontées les escortes indépendantes dans l'exercice de leur activité. Ces « problèmes » recouvrent la gestion des « *erreurs* », le décalage entre les attentes des escortes et celles de leurs clients et la « *matrice sociale* »¹² dans laquelle elles évoluent. Le troisième acte étudie les conséquences de ces situations dramatiques sur les carrières d'escorte, en attirant notre attention sur trois thèmes, la quête d'autonomie, de légitimité et de reconnaissance du « groupe professionnel des escortes »¹³. Le dernier acte traite des questions de réussite professionnelle et des projections concernant la fin de sa carrière, questions elles-mêmes traversées et influencées par la façon dont les escortes indépendantes appréhendent le « drame » qu'elles vivent.

¹¹ L'expression est d'Agrikoliansky (2001), nous la définissons le moment venu.

¹² Ces « problèmes » sont ceux identifiés par Hughes (1996) comme commun à toutes les professions.

¹³ Par l'utilisation de l'expression « groupe professionnel des escortes », nous désignons l'échantillon de nos interlocutrices, sans proposer une généralisation excessive.

Chapitre 1

Revue des écrits : « Chaque courant de pensée construit sa “prostituée” »¹⁴

« Objet suprême de projection lorsqu'on la considère de l'extérieur, la prostitution, vue de l'intérieur, peut être un lieu privilégié d'observation et d'analyse. »¹⁵

Cette revue des écrits scientifiques et, dans une moindre mesure, médiatiques sur les sujets de la « prostitution » et du « travail du sexe » va nous permettre de mettre en lumière plusieurs éléments caractéristiques de la connaissance sur ce sujet. Cette revue révèle que la grande majorité de ces contributions sont enchâssées dans le débat actuel entre « néo-réglementaristes » et « néo-abolitionnistes », que les origines de ce débat sont à retracer historiquement, et que, finalement, il en ressort un manque d'études éloignées des considérations idéologiques plaçant la parole des « prostituées » ou « travailleur/ses du sexe » au cœur de l'analyse.

1. Retour historique

Pris dans le débat politique, féministe et moral, les recherches scientifiques sont teintées d'idéologie et se polarisent dans plusieurs directions. Débat et recherches se superposent pour finalement se confondre dans un mélange de militantisme, de prétention scientifique et de schismes féministes. Pour comprendre le débat actuel, il

¹⁴ Ilana Löwy, « Le débat des féministes américaines sur la prostitution, ou éloge de la complexité », *Mouvements* 29, n° 4 (2003).

¹⁵ Gail Pheterson, *Le prisme de la prostitution* (Traduit par Nicole-Claude Mathieu), Bibliothèque du féminisme (Paris: L'Harmattan, 2001 [1996]), p. 9.

nous semble nécessaire de faire un rapide survol historique, afin de saisir les différentes politiques publiques et les différents courants féministes en jeu.

Ce débat entre néo-réglementaristes et néo-abolitionnistes émerge avec les mouvements de travailleuses et travailleurs du sexe des années 1970-1980.

« Prostitutes' social movements challenge ordinary representations not only because they are unexpected from such a stigmatized and deprived population, but also because they express opinions and claims that contradict regulationist as well as abolitionist policies. » (Mathieu, 2003a, p. 30)

L'émergence de ces mouvements de défense des droits des travailleuses et travailleurs du sexe dans différentes régions du monde, notamment la France, les États-Unis et le Canada, est expliquée de plusieurs façons dans la littérature. Mathieu replace cette mobilisation dans un mouvement plus large, commun à plusieurs populations stigmatisées : « a part of the big wave of social protest led since the 1970s by deviant populations (homosexuals, mental patients, prisoners, etc.) » qui publicisent leurs conditions afin de revendiquer leurs droits et de participer à leur « déstigmatisation » (Kitsuse, 1980, cité par Mathieu, 2003). Bell, pour sa part, explique l'émergence de sujets politiques en réaction à deux processus parallèles : « the withdrawal of legal or de facto rights previously enjoyed and the positing of equality in one set of discourses for subjects who are subordinate in another set. » (Bell, 1992, p. 24). C'est le cas aux États-Unis et au Canada à la fin des années 1970 et début des années 1980, alors que la sollicitation devient criminalisée, provoquant des arrestations de masses, en parallèle se réalisent les demandes d'égalité des femmes dans de nombreux domaines de la vie et le contrôle sur leur corps, en plus de l'émergence et de la reconnaissance de groupes gay et lesbiens pour la revendication de leurs droits à l'égalité (Bell, 1992). Une autre voie explicative plausible est le fait qu'une intense criminalisation des maisons closes aurait poussé la prostitution dans la rue. Plus visible, elle attire alors les foudres des politiques publiques et leurs actions répressives. Se dresse alors en réaction une mobilisation des associations de

protection des droits des travailleuses et travailleurs du sexe. C'est ce qui semble être le cas au Québec dans les années 1980 (Geadah, 2003).

En France, les premières mobilisations commencent par l'occupation de l'église de Saint-Nizier par les prostituées lyonnaises en 1975 (Mathieu, 1999) et la formation de l'Association nationale des prostituées en 1980. Aux États-Unis, cette époque est marquée par la formation du groupe Coyote, à San Francisco, dirigé depuis 1973 par Margo St. James (Mathieu, 2003a, p. 31). Au Canada, les premiers groupes actifs de défenses des travailleurs et travailleuses du sexe sont l'Organisation canadienne pour les droits des prostituées qui voit le jour à Toronto en 1983 et l'Alliance pour la sécurité des prostituées qui est fondée à Vancouver également au début des années 1980 (Shaver, 2011). Au niveau international, plusieurs organisations de prostituées, principalement d'Europe et d'Amérique du Nord se regroupent pour former une même fédération, the International Committee for Prostitutes Rights (ICPR), en 1985 (Mathieu, 2003a, p. 31).

« L'impact politique des prostituées militantes et des "alliances entre putains, épouses et gouines" organisées par des prostituées était très important dans les années quatre-vingt. [...] Avec le soutien d'une vague de recherches féministes sur la prostitution [...], les témoignages et les contestations mirent à jour l'utilisation systématique et extensive du stigmatisme de putain contre les femmes, et firent de la prostitution un sujet d'importance politique et d'intérêt conceptuel croissant. Certes reconnaître la valeur heuristique de la prostitution n'était pas nouveau ; des féministes se sont attachées au sujet depuis plus de cent ans. Mais ces deux dernières décennies d'auto-organisation des prostituées laissent prévoir une percée vers une prise de conscience et une solidarité entre les femmes. » (Pheterson, 2001 [1996], p. 18-19).

Ces revendications qui apparaissent partout dans le monde occidental font émerger une tentative de changement de langage : on passe de la « prostitution » au « travail du sexe ». L'usage de ce terme peine pourtant à se généraliser jusqu'à devenir

l'expression même de l'enjeu entre féministes néo-abolitionnistes et néo-réglementaristes.

L'objectif de ces revendications est de remettre les travailleuses et travailleurs du sexe au centre des débats et des décisions politiques, ce qui n'est pas le cas avant ces mouvements. Depuis le XIXe siècle, les législations de la « prostitution » oscillaient en effet entre prohibitionnisme, réglementarisme, puis abolitionnisme. Le prohibitionnisme vise à interdire toute forme de prostitution, considérant cette pratique comme moralement répréhensible. Le réglementarisme consiste à encadrer la pratique de la prostitution, celle-ci étant considérée comme un « mal nécessaire » et vecteur de maladie (Geadah, 2003, p. 76). Le mouvement abolitionniste, fondé par Joséphine Butler en 1866, a pour objectif non l'abolition de la prostitution elle-même, mais celle du système réglementariste, en dénonçant notamment les examens gynécologiques imposés et jugés dégradants, le maintien d'un fichier policier des prostituées qui contribue à les stigmatiser et à les empêcher de changer d'occupation. Ce mouvement est rapidement récupéré par des moralistes et des hommes d'Église qui la transforment en une croisade pour la pureté, dans un sens moralisateur et répressif (Geadah, 2003, p. 67-68, Pheterson, 2001 [1996], p. 15)¹⁶.

En 1949, l'Organisation des Nations Unies (ONU) adopte la « Convention pour la répression de la traite des êtres humains et de l'exploitation de la prostitution d'autrui », consacrant ainsi l'apogée du mouvement abolitionniste :

« Ainsi, sans aller jusqu'à interdire la prostitution, la convention de 1949 établit, pour la première fois dans le droit international, un interdit symbolique et politique de la prostitution en affirmant dans son préambule que la prostitution et la traite "sont incompatibles avec la dignité et la valeur de la personne humaine". » (Geadah, 2003, p. 70).

¹⁶ Au Canada, cette oscillation des politiques publiques se traduit au niveau juridique par l'ajout dans le Code criminel en 1892 des termes suivants : « dispositions relatives au vagabondage qui rendent illégaux le racolage sur la voie publique et les maisons de débauche et on y ajoute quelques autres infractions dirigées contre les tenanciers de ces maisons et les entremetteurs qui fournissent des femmes aux fins d'un "commerce charnel illicite" » (Shaver, 2011)

Comme le repère Mathieu, cette première moitié du XXe siècle est encore très imprégnée des enjeux moraux de la période moderne et les « prostituées » ne sont jamais consultées :

« It is a striking fact that prostitutes themselves are usually excluded from the political debate about prostitution. Regulationists and abolitionists [...] traditionally share – though with some differences – a conception of prostitution that denies those who are involved in this activity the ability to express their opinion about the policies that directly concern and affect them. » (Mathieu, 2003a, p. 29).

C'est donc en réaction à cette expropriation du débat des principaux intéressés qu'émergent les mobilisations des travailleuses et travailleurs du sexe des années 1970-1980, dont les conséquences, notamment le débat entre néo-abolitionnistes et néo-réglementaristes, sont encore palpables.

2. Deux définitions différentes de ce que recouvre la prostitution

Le débat se cristallise, depuis les années 1980, entre les courants féministes « néo-abolitionnistes » et « néo-réglementaristes », autour de la définition de ce que recouvre la « prostitution » ou le « travail du sexe ». Dans le *Dictionnaire critique du féminisme* (Hirata, 2004), nous retrouvons encore deux termes et deux définitions distinctes du phénomène (Mensah, 2006), seule entrée du dictionnaire à avoir ce privilège. L'une est de Legardinier (mouvement néo-abolitionniste) et l'autre de Pheterson (courant néo-réglementariste). Sur le sujet, discussions politiques, recherches scientifiques, mouvements militants et recommandations de politiques publiques s'entremêlent largement.

2.1. Le courant néo-abolitionniste

Le courant néo-abolitionniste est issu du féminisme radical (Jutras, 2010). La critique des féministes radicales de la « prostitution » repose principalement, dans une perspective de relations de genres, sur une critique du système patriarcal. La « prostitution » est pensée à la fois comme la conséquence de ce système et comme l'une des causes de sa pérennité :

« L'existence de la prostitution banalise l'esclavage sexuel des femmes et renforce l'image qu'elles sont de simples objets interchangeables devant être accessibles et disponibles pour tous les hommes en tout temps et partout. La culture patriarcale repose sur le principe que l'unique devoir et pouvoir des femmes réside dans l'art de satisfaire sexuellement les hommes dans le mariage ou la prostitution » (Audet, 2002)

Les figures de proue de ce mouvement sont les sociologues Kathleen Barry (États-Unis), Marie-Victoire Louis et Collette Guillaumin (France). Elles définissent la « prostitution » respectivement comme un « crime contre les femmes » (Barry, 1986, p. 299), « probablement la pire des violences qui puisse être imposée à une femme » (Marie-Victoire, 1991, p. 6) et une forme monnayée d'usage physique sexuel des femmes exprimant de manière exemplaire « l'appropriation de la classe des femmes » par la « classe des hommes » (Guillaumin, 1978, p.13). Ce courant se présente comme l'héritier du mouvement abolitionniste de Joséphine Butler, tout en allant plus loin dans la dénonciation :

« [Les membres de ce courant] dénoncent alors non seulement le système réglementariste, mais aussi les fondements idéologiques de la prostitution et le fait qu'une catégorie de femmes soient condamnées à vendre leur corps pour permettre aux hommes de satisfaire leurs fantasmes sexuels. La prostitution est de plus en plus considérée comme une forme extrême de la domination sexuelle, issue du patriarcat, et une violence faite aux femmes. » (Geadah, 2003, p. 74).

En définissant la « prostitution » à la fois comme une violence, une domination masculine et un esclavage sexuel, ce courant présente la « prostituée » comme une victime qu'il faut protéger des clients, appelés alors « proxénètes », et des proxénètes. Ce mouvement demande donc la décriminalisation des « prostituées » et la criminalisation des clients et des proxénètes, dans le but d'abolir la « prostitution » *in fine*.

« Les "féministes radicales" condamnent sans appel la prostitution : cette activité, basée sur la commercialisation des rapports hétérosexuels et sur l'achat de tels services par l'homme, ne peut être perçue autrement que comme un phénomène jouant un rôle négatif pour l'ensemble des femmes. » (Löwy, 2003)

Les membres de ce courant tentent également de faire disparaître la distinction entre « prostitution libre » et « prostitution forcée », distinction qui émerge en 1995 à la IV^e Conférence Internationale des femmes :

« Cette modification terminologique est loin d'être anodine. Elle constitue aujourd'hui une autre pierre d'achoppement dans le débat entourant la prostitution. En effet, le concept de "prostitution forcée" laisse supposer que la prostitution pourrait être une activité "libre", ce qui permet ensuite de légitimer la prostitution, c'est-à-dire la rendre socialement acceptable, en la condamnant uniquement s'il y a recours à la violence physique. » (Geadah, 2003, p. 82).

Le mouvement néo-abolitionniste dénonce donc l'approche néo-réglementariste sur le fait que les recherches issues de ce courant légitiment le système patriarcal et favorisent la pérennité de la domination masculine qu'il exerce sur les femmes. En plus de banaliser la prostitution, ce mouvement défend les intérêts d'un petit nombre de personnes à court terme au détriment des intérêts de l'ensemble du groupe des femmes à long terme (Geadah, 2003).

2.2. Le courant néo-réglementariste

Le mouvement néo-réglementariste se forme, non pas sur le modèle réglementariste du XIX-XXe siècle, mais autour d'une visée politique commune de « réduction des risques » du travail du sexe.

« La réduction des risques est fondamentale dans notre approche du féminisme en général, et de la prostitution en particulier. Inspirée des mesures prises autour de la toxicomanie (comme la distribution de seringues ou la prise en charge des produits de substitution) [...] elle se fonde sur l'alliance avec les personnes concernées, sur l'analyse de la situation et des besoins à partir de leurs constats, sur un état des lieux des dispositions en présence et la marge de manœuvre qu'elles laissent, sur l'identification des points d'achoppement et des différents intérêts en présence. » (Deschamps *et al.*, 2009, p. 25-26).

Ce courant condamne la « prostitution forcée » ainsi que celle des mineurs et préconise la décriminalisation de tous les actes liés au travail du sexe, car leur criminalisation participe à la clandestinité, à la stigmatisation et accentue la possibilité d'abus, de violence envers les personnes qui l'exercent. Les travailleurs et travailleuses du sexe ne sont alors plus pensés comme des « victimes » du système, mais comme des acteurs, des sujets. Ce courant a été rejoint et soutenu par les associations communautaires de lutte contre le sida, qui considèrent que la criminalisation rend les travailleuses et travailleurs du sexe plus vulnérables aux violences et aux maladies sexuellement transmissibles et les écarte des associations, par le fait, entre autres, que leurs conditions de travail sont défavorables, leurs lieux d'exercice toujours plus excentrés ou encore leurs marges de négociations avec les clients amenuisées.

Ce courant repose principalement sur les travaux de Gail Pheterson (psychosociologue américaine et hollandaise) et de Paola Tabet (anthropologue italienne). Partant d'une conceptualisation des échanges économique-sexuels entre les femmes et les hommes pensés sur un même continuum – « l'éventail entier qui va des formes matrimoniales jusqu'aux prestations de la prostitution professionnelle »

(Tabet, 2001, p. 139) –, en passant par l'élaboration de l'idée de « stigmaté de putain » – « marquage social et légal de femmes soupçonnées d'être prostituées ou de se comporter comme telles » qui permet le contrôle de toutes les femmes (Pheterson, 2001 [1996], p. 46) – ce courant invite à concevoir la prostitution à travers une nouvelle perspective qui sera reprise à leur compte par les travailleuses du sexe, et leurs alliés, pour accuser les autorités (policières, universitaires, médicales, législatives) de renforcer ce « stigmaté de putain » et de devenir complices de la persécution des prostituées (Pheterson, 2001 [1996], p. 46).

Toutefois, les approches théoriques comprises dans ce mouvement sont plurielles. Le féminisme postmoderne, porté notamment par Shannon Bell (1992) et Anne McClintock (McClintock, 1993), déconstruit le sujet « prostituée » comme l'« autre de l'autre ». Pour comprendre ce phénomène, il nous faut remonter au XIXe siècle, époque où le sujet « prostituée » est construit comme une identité sociale et sexuelle marginalisée (Bell, 1992, Lugones, 2007). De la même manière que pour la construction du sujet « homosexuel », le sujet « prostituée » connaît un processus historique et social au terme duquel il désigne une sous-catégorie marginalisée de la catégorie femme. La sexualité s'inscrit donc ici dans la dichotomie occidentale ressemblance/différence [« sameness/difference »], masculin/féminin, dans laquelle le féminin est l'autre négatif. À l'intérieur même de cette catégorie « femme » se forme une dichotomie, reposant sur la distinction entre le « corps reproductif » et le « corps im(re)productif », entre procréation et sexualité déviante, qui sépare la « femme vertueuse » de la « putain ». Ainsi, le corps de la « prostituée » est l'« autre » dans la catégorie autre (Bell, 1992, McClintock, 1993). Le courant féministe postmoderne, en soulignant les rapports de pouvoir qui existent à l'intérieur de la catégorie « femme », critique le féminisme traditionnel néo-abolitionniste, sa prétention universelle et son manque de légitimité pour parler (à la place) des « prostituées ».

Dans une autre perspective, Laura Agustín tente de combler le manque de théorisation du commerce du sexe comme un tout, en termes sociaux et culturels. Elle préconise donc une approche « *cultural study* » qui regarderait le commerce du sexe

en examinant ses intersections avec différents domaines (aussi diversifiés que l'art, la famille, le divertissement, l'espace urbain, l'économie, le tourisme, la race, le genre, etc.), étudiant les acteurs « autres » impliqués dans ce commerce – « business owners and investors, independent contractors and non-sexual employees (waiters, cashiers, guards, drivers, accountants, lawyers, doctors) » (Agustín, 2005, p.622) – recouvrant la pluralité des lieux concernés et analysant la diversité des formes que prend le travail du sexe dans le monde. Cette approche aborde de nouvelles questions. Elle cherche par exemple à comprendre comment nos sociétés établissent la distinction entre activités acceptées comme socialement « normales » et activités dénoncées comme moralement « mauvaises » et s'interroge sur la croyance selon laquelle le sexe avec amour serait supérieur au sexe payé (Agustín, 2007, p.404). De plus, théoriser le sexe comme culture permet, selon Agustín, de concevoir les pratiques sexuelles comme construites, transmises, modifiées, et même mondialisées, et ainsi d'étudier les travailleuses et travailleurs du sexe comme des porteurs de ce savoir culturel (Agustín, 2002, p.117).

Lilian Mathieu (sociologue français) appréhende quant à lui la « prostitution de rue » à partir de la sociologie de la déviance. Identifiant les limites de cette approche dont les recherches prennent souvent la forme d'études « étiologiques psychologisantes », il propose une analyse en termes d'« espace social » qu'il définit ainsi :

« Ni collections d'individus atomisés, ni communautés homogènes et cohérentes, les espaces sociaux déviants peuvent être considérés comme des *configurations d'interdépendance* (Elias, 1991) unissant mutuellement, et de manière plus ou moins tendue ou relâchée, des individus qui, quoique soumis à un processus similaire de stigmatisation induisant des modes spécifiques de gestion de l'identité (Goffman, 1975), sont généralement porteurs de propriétés et occupants de positions sociales différenciées. » (Mathieu, 2000)

Cette approche permet, dit-il, de comprendre l'« espace de la prostitution » en termes de « réseaux de positions relatives les unes aux autres », et ainsi d'étudier, à travers le prisme de la « désaffiliation », ses processus de différenciation interne, son caractère

fluide et mouvant, la violence très présente mais pas constitutive de cette pratique, les conséquences de son illégitimité sociale (Mathieu, 2007). L'apport de Mathieu réside également dans son approche empirique. Il a en effet passé une dizaine d'années sur le terrain, afin de se familiariser avec les enjeux de la « prostitution de rue » et de restituer le sens que confèrent ces acteurs à leur pratique. En outre, les travaux de Mathieu ont une ambition prescriptive. La *Condition prostituée* (Mathieu, 2007) se termine effectivement sur une critique des différentes politiques publiques et sur ses propres recommandations.

L'une des voies les plus empruntées pour aborder l'étude du travail du sexe reste le prisme du travail. Cette perspective peut prendre néanmoins plusieurs directions. Louise Toupin (politologue canadienne) propose, par exemple, d'analyser le travail du sexe sous l'angle du travail comme lieu de rapports sociaux et de rapports de pouvoir, dans lequel « l'exploitation est considérée comme une composante *possible* des relations et des conditions de travail des femmes engagées dans cette activité » (Toupin, 2006, p. 154 L'italique est de l'auteure). La grande différence avec l'approche féministe néo-abolitionniste repose ici sur la conception de l'exploitation, considérée comme la nature de l'activité prostitutionnelle par ce courant, et comme une possibilité due aux conditions d'exercice par Toupin. Marjan Wijers (chercheure néerlandaise indépendante en droit international et droit de l'Homme) adopte la même perspective et met cette fois l'accent sur le « travail migratoire ». Étudier le travail du sexe d'un point de vue du marché du travail genré, de la relégation des femmes dans les secteurs informels (travail domestique, du soin ou du sexe) et de l'exclusion de ces secteurs informels de toute protection et reconnaissance (Wijers *et al.*, 2002), offre, selon elle, à la fois une portée théorique riche, mais aussi, sur le plan pratique, des instruments capables de combattre la violence et les abus rencontrés par les femmes. Les sociologues Jackie West et Terry Austin préconisent, de leur côté, d'analyser de façon parallèle le travail du sexe et le travail domestique, et plus largement les métiers de service. Leurs recherches montrent effectivement que le fondement de la transaction commerciale des métiers dans le secteur du service

repose sur une « non-réciprocité » de l'échange, et qu'il ne s'agit donc pas d'une particularité condamnable du travail du sexe (West *et al.*, 2005). Colette Parent (criminologue canadienne) propose quant à elle une analyse de la « prostitution » en termes de « commerce des services sexuels [...] en tenant compte des rapports sociaux de sexe, de classe et de "race" qui s'actualisent dans la "prostitution" et en redéfinissant la problématique » (Parent, 1994). En association avec d'autres chercheurs, dont Chris Bruckert (sociologue canadienne), elle préconise une approche liant la sociologie du travail et la criminologie afin d'appréhender le travail du sexe à la fois comme un « métier » et comme un « travail stigmatisé, marginalisé et même criminalisé » (Parent *et al.*, 2010). Enfin, Stéphanie Pryen défend l'idée d'une approche à la croisée des sociologies des professions et de la déviance. Elle démontre en effet l'intérêt d'une approche en termes de professions – dans le sens donné par Hughes et à l'appui des catégories analytiques que celui-ci propose, telles que, par exemple, le « sale boulot » ou le « savoir coupable » – mais insiste également sur le caractère stigmatisé de ce travail, caractère dont il faut tenir compte dans l'analyse (Pryen, 1999a). Mucchielli critique certaines de ses interprétations théoriques, notamment l'analogie un peu rapide entre « profession » et « prostitution », qui implique de mettre au même niveau les « compétences professionnelles » et les dispositions, qualifiées par Mucchielli, « de survie » des prostituées de rue, ainsi que certaines de ses failles méthodologiques, notamment un manque de données biographiques qui auraient pu mettre en lumière les « éléments psychologiques (liés notamment à l'histoire familiale) » susceptibles d'influencer l'entrée dans la prostitution (Mucchielli, 2000). Malgré ces critiques, nous considérons cette approche particulièrement féconde pour aborder un sujet comme la « prostitution » en offrant la possibilité de sortir des sentiers battus du débat habituel. Les recherches de Pryen ont donc été très inspirantes pour la conception de notre projet.

3. Un problème méthodologique commun

Malgré une pluralité d'approches théoriques, certains problèmes méthodologiques demeurent, révélant des biais significatifs dans la plupart des recherches scientifiques, mais également dans l'imaginaire collectif qui s'y raccroche. Tout d'abord, comme le remarquent Weitzer (2005) et Shaver (2011), les études réalisées sur la prostitution de rue sont surreprésentées, alors qu'il ne s'agit là que d'une petite partie du travail du sexe. Les chiffres sur ce sujet font d'ailleurs partie intégrante du débat plus large qui entoure la prostitution, étant instrumentalisés de part et d'autre afin d'appuyer les positions respectives :

« Much academic writing seems to equate prostitution with street prostitution. In the United States, Britain, The Netherlands, and many other countries, however, only a minority of prostitutes work on the streets (10–30%) [...] The irony is that most research has been done on the least prevalent type of prostitution. All too often overlooked is the large population of indoor workers: escort, brothel, bar, and massage parlor » (Weitzer, 2005, p. 214-15).

Les différentes activités placées sous le sceau de « travail du sexe » ne recouvrent pas du tout les mêmes réalités. Il est important d'en documenter la diversité (entre les différents secteurs du travail du sexe, comme à l'intérieur de chaque secteur). Weitzer (2005) identifie trois problématiques autour desquelles se cristallise spécialement cette diversité : les conditions de travail, les impacts sur la communauté – « Street and off-street prostitution have very different effects on the surrounding community. Indoor prostitution has little, if any, negative impact on the environment and, if discreet, there is normally little public awareness of it » (Reynolds (1986) cité dans Weitzer, 2005, p. 219) –, et les « ajustements psychologiques » [« *psychological adjustments* »] (Weitzer, 2005, p. 217), dont nous donnons l'exemple suivant :

« Research on streetwalkers and call girls in California and legal brothel workers in Nevada found that 97% of the call girls reported an increase in self-esteem after they began working in prostitution, compared with 50% of the brothel workers but only 8% of the streetwalkers » (Prince (1986) cité dans Weitzer, 2005, p. 218)

Les études sur les prostituées reposent très souvent sur des échantillons restreints, ciblés et dont les biais ne sont pas toujours clairement identifiés par les auteurs. Ces échantillons sont régulièrement constitués de personnes incarcérées (Davis, 1971), de personnes ayant subi des abus sexuels (Dufour, 2005) ou encore d'utilisatrices de drogues :

« Ces échantillons sont la règle plutôt que l'exception dans les études sur les prostituées. Il arrive que les chercheurs veillent à spécifier la sous-population à laquelle ils se réfèrent, mais leurs rapports sont ensuite utilisés pour mettre sur pied une politique destinée à l'ensemble des prostituées. L'exemple actuel le plus significatif est celui de la recherche sur les prostituées se droguant par voie intraveineuse, qui est utilisé pour justifier l'obligation pour toutes les prostituées de passer les tests de dépistage du VIH (virus du sida) » (Pheterson, 2001 [1996], p. 47 note 3).

Conclusion : sortir des considérations idéologiques

« Il est difficile, beaucoup de féministes l'admettent, de développer des points de vue "rationnels" sur la prostitution. [...] En conséquence, chaque courant de pensée construit sa "prostituée", et ces constructions masquent souvent le vécu concret des femmes qui vivent de la prostitution. » (Löwy, 2003)

Devenu un « problème public », sujet prisé par les médias à sensation et objet de projection de représentations en tout genre de l'opinion publique, il est important que le travail du sexe soit documenté par des recherches scientifiques. Il est également crucial qu'une discussion politique l'entoure pour statuer sur une politique publique adéquate. Le fait que le débat et les recherches s'entremêlent jusqu'à se confondre dans un imbroglio idéologique est totalement compréhensible et fait de chaque enquête sur le sujet une contribution politique et sociale indéniable. Nous ne voulons, à aucun moment, dénigrer ces apports à la compréhension du travail du sexe, au mouvement féministe et à la société en général.

Nous considérons cependant l’empreinte idéologique de toutes les recherches sur le travail du sexe évitable et l’on doit se rappeler que la « prostitution est une pratique avant de pouvoir être érigée en théorie » (Deschamps *et al.*, 2009, p. 17). Nous souhaitons donc « prendre au sérieux la parole des prostituées » (Pryen, 1999b, p. 24), en suivant les traces empiriques de certains chercheurs (Pryen (1999b), Mathieu (2000), entre autres) dont les apports ne sont plus à prouver, et de « laisser les préconcepts universalisant pour interroger sa complexité en fonction des trajectoires individuelles, des conditions d’exercices mais aussi des contextes locaux où s’ancrent les imaginaires de la prostitution, et donc du travail » (Absi, 2010, p. 195). Nous tentons donc de nous éloigner des considérations idéologiques dont les études sur le travail du sexe sont habituellement teintées, sans pour autant prétendre à la « neutralité ». Nous tenterons donc de « mettre de côté » nos valeurs concernant ce sujet, le temps de cette enquête, afin d’y apporter un nouvel éclairage. Nous optons de ce fait pour une perspective en termes de sociologie des professions dans le but de rendre compte des tensions qui sous-tendent une telle activité et de ses répercussions sur les pratiques quotidiennes des personnes qui l’exercent.

Notre étude se déroule à Montréal, au Québec. La « prostitution » s’est constituée en « problème public » dans cette région dans les années 1990, relativement en retard par rapport à d’autres contextes géopolitiques¹⁷, sans pour autant en être moins vivace et publicisé. Dès 1983 est constitué un comité spécial d’étude sur la pornographie et la prostitution, le comité Fraser. Celui-ci est créé par le gouvernement fédéral, en réaction aux nombreuses tensions sociales accrues liées à la prostitution de rue, et révèle finalement que la question divise dans toutes les sphères de la société civile. Malgré des recommandations allant dans le sens de la décriminalisation de certains actes liés à la pratique de la prostitution, le gouvernement ne suit pas cette voie et, au contraire, intensifie la criminalisation en s’attaquant aux « communications à des fins de prostitution » (Gedah, 2003, p. 177). Mais l’élément déclencheur du débat social sur la prostitution au Québec est, d’après

¹⁷ La problématique est déjà prégnante en Europe depuis les années 1980 (Gedah, 2003, p.169).

Geadah, l'organisation d'un colloque en 1996. Ce colloque international porte sur *La prostitution et les autres métiers du sexe*, il se tient à Montréal, réunit toutes les sommités associées à la question du travail du sexe, telles que Gail Pheterson, Margot St. James, et s'intéresse à l'idée de la reconnaissance de la prostitution comme un travail légitime (Geadah, 2003, p. 187). À l'issue de ce colloque est créée la Coalition pour les droits des travailleuses et travailleurs du sexe, dont font notamment partie l'Association québécoise des travailleuses et travailleurs du sexe (AQTTS) et Stella, l'organisme montréalais « par et pour les travailleuses du sexe » (créé en 1995). Cette coalition est appelée à participer à un comité commandé par la Ville de Montréal afin d'en dresser le portrait de la prostitution. Le rapport de ce comité est rendu en 1999 et, à la suite de ses recommandations, émerge en 2000 un « projet d'alternative à la judiciarisation », qui consiste concrètement à instaurer une « zone de tolérance » de la prostitution dans un quartier de Montréal. Ce projet – finalement abandonné – est relativement bien accueilli dans les médias, mais soulève les protestations des résidents et commerçants du quartier visé, ce qui place le débat au cœur de la place publique (Geadah, 2003, p. 189-90). Ces dernières années sont marquées, au Canada, par les rebondissements de l'affaire *Bedford v. Canada*¹⁸. Cette affaire ravivant le débat entre néo-abolitionnistes et néo-réglementaristes dans les médias et dans les recherches, nous sommes donc dans un contexte local propice aux glissements idéologiques. Nous allons prendre en compte ce contexte particulier dans notre analyse, en nous efforçant de ne pas nous laisser tenter par la discussion politique.

Notre recherche se concentre sur un groupe peu étudié, et pourtant florissant¹⁹, celui des escortes indépendantes, afin de porter notre attention sur une forme éloignée de la « prostitution de rue ». Vues de loin ces deux pratiques se ressemblent fortement,

¹⁸ Nous avons explicité les ressorts de cette affaire judiciaire plus précisément en introduction. L'enjeu de ce litige concerne trois articles du Code criminel canadien, la tenue d'une maison de débauche, le proxénétisme et la sollicitation.

¹⁹ L'essor d'internet a eu une conséquence prolifique pour le travail du sexe *indoor*. « En 2011, uniquement dans la région de Montréal, on dénombrait [...] 38 agences d'escortes. [...] Le dénombrement de ces commerces à Montréal n'est pas exhaustif, puisqu'il ne tient pas compte des services offerts sur Internet, dans les journaux ou dans les hôtels. » www.securitepublique.gouv.qc.ca, consulté le 01 Avril 2014

car elles reposent sur la même base d'échanges de services sexuels contre rétribution monétaire. La réalité est pourtant très différente (Weitzer, 2005). Les escortes indépendantes sont des travailleuses du sexe qui exercent « en intérieur »²⁰ [« *indoor prostitution* »]. La grande différence avec les « prostituées de rue » réside dans leur façon de s'annoncer. Elles ne sont en effet pas en contact direct avec le client, mais passent par des « annonces », principalement sur internet (via leur site personnel ou des petites annonces sur des sites dédiés à ce type de rencontres) ou encore parfois dans les journaux (dans la section « petites annonces »)²¹. Le contact s'effectue donc par courriel, message texte ou parfois par téléphone, et il peut se passer un délai plus ou moins long entre ce premier contact et la rencontre. Les tarifs sont établis en fonction de la durée de la rencontre²². Néanmoins, ces rencontres incluent presque toujours, mais pas exclusivement, des prestations sexuelles, négociées au préalable. L'expression « indépendantes » signifie qu'elles gèrent par elles-mêmes leurs horaires, leurs annonces, leurs revenus et qu'elles ne dépendent pas d'une agence.

La revue de la littérature montre que le groupe des escortes a été peu étudié, surtout en comparaison du sujet de la prostitution de rue ou des études qui amalgament toutes les formes du travail du sexe. Ce groupe n'en est pas moins très documenté. Toutefois, l'intérêt pour ce groupe est très récent et les chercheurs adoptent généralement des approches très exclusives les unes des autres. Quelques thèmes se dégagent : la dimension numérique (Castle *et al.*, 2008, Agresti, 2009, Pruitt *et al.*, 2011), les façons de gérer le stigmate associé à cette activité (Koken, 2012), les relations de genre (Guidroz, 2002), la législation relative à cette forme du travail du sexe (Jeffreys, 2010, Bungay *et al.*, 2010), leur conception de la prostitution en tant que travail (Lucas, 2005). Nous allons donc étudier les escortes indépendantes à Montréal à partir de la sociologie des professions, dans le sens donné par Hughes,

²⁰ Les escortes peuvent travailler en « incall », recevant ainsi les clients chez elles ou à leur lieu d'exercice (local, hôtel) ou en « outcall », se rendant alors chez le client ou dans sa chambre d'hôtel.

²¹ Elles ont longtemps été nommées « call-girl », car le contact s'effectuait uniquement par téléphone, mais la « dématérialisation » de leur profession a modifié les moyens de communication.

²² L'expression consacrée est : « *Donations are for time and companionship* ».

accolée aux sociologies de la déviance et du stigmaté, suivant dans une certaine mesure les traces de Pryen.

Chapitre 2

Cadre théorique interactionniste à la croisée des sociologies des professions, de la déviance et du stigmat

« Il faut nous débarrasser de toutes les notions qui nous empêchent de voir que les problèmes fondamentaux que les hommes rencontrent dans leur travail sont les mêmes, qu'ils travaillent dans un laboratoire illustre ou dans les cuves malpropres d'une conserverie »²³

Adopter une perspective en termes de sociologie des professions nous offre les outils nécessaires pour analyser le travail d'escorte en sortant des voies classiques. Cette approche permet de laisser place aux récits des acteurs directement impliqués dans cette profession et aux sens que ceux-ci donnent à leur situation, sans emprunter un discours qui aurait tendance à les rationaliser. Cette perspective permet également d'aborder un sujet fortement politisé en tenant à distance de possibles considérations idéologiques ou morales dont celui-ci est souvent teinté. Nous sommes consciente que l'étude d'un tel problème public implique pour le sociologue une clarification de sa position : « stay on the side » de Gusfield ou « whose side to be on » de Becker ?²⁴ Cefai propose la position alternative suivante :

« Le sociologue qui déconstruit des problèmes publics "suspend son jugement" quant à la pertinence des propositions sur ce que le monde est et devrait être, cela même s'il est conscient que son point de vue commande en partie aux hypothèses et aux perspectives qu'il déploie, et même s'il se réserve pour retrouver après coup ses droits et ses devoirs de citoyen ordinaire, ou ses fonctions de conseiller en politiques publiques » (Cefai, 1996, p. 47).

²³ Everett C. Hughes, *Le regard sociologique, textes réunis par J.-M. Chapoulie*, Recherches d'histoire et de sciences sociales (Paris: Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1996), p. 80.

²⁴ Ces deux positions sont citées dans : Daniel Cefai, « La construction des problèmes publics. Définitions de situations dans des arènes publiques », *Réseaux* (1996) p. 47.

Il existe plusieurs sociologies des professions, qui, nous allons le voir, n'apportent pas la même possibilité heuristique dans l'étude d'un tel sujet. Nous préférons donc adopter une approche interactionniste des professions, principalement conceptualisée par Hughes qui nous offre un guide de recherche sur la vie professionnelle particulièrement fécond. Cette perspective nous permet, en outre, d'envisager l'analyse du travail des escortes en termes de carrières professionnelles. Enfin, nous nous attarderons sur le caractère stigmatisant de cette pratique, caractéristique qui ne peut être éludée dans l'étude de cette profession.

1. Une « profession » (à partir de Hughes)

Le groupe que nous étudions ici n'est pas *a priori* un groupe professionnel conventionnel. Certaines décisions récentes peuvent pourtant être lues comme une autorisation, voire une invitation à concevoir la « prostitution » comme un travail (Toupin, 2006, p. 170). C'est le cas de la possibilité ouverte par le Syndicat canadien de la fonction publique (SCFP) qui envisage de reconnaître les travailleuses et travailleurs du sexe comme un groupe professionnel à syndiquer, en faire une « question syndicale » :

« La position du SCFP est la suivante : le travail du sexe est une forme de travail ; cependant, le SCFP ne cherche pas à recruter les travailleuses et travailleurs du sexe. Il y a des empêchements légaux à la syndicalisation des travailleuses et travailleurs du sexe, et des prostituées en particulier [...] Cependant, le SCFP a demandé au Congrès du travail du Canada de faire enquête sur la possibilité d'obtenir une représentation syndicale pour les travailleuses et travailleurs du sexe. » ((SCFP), 2004, p. 4-5).

Le fait que les travailleuses et travailleurs du sexe revendiquent leur droit à être reconnus en tant que groupe professionnel, comme nous l'avons explicité dans le précédent chapitre, confirme ce rapprochement vers la définition d'un groupe professionnel.

Pryen argumente en faveur d'une étude de la « prostitution » sous l'angle de la sociologie des professions en insistant toutefois sur le fait qu'elle ne correspond pas à la définition qu'en donne les fonctionnalistes, mais à celle qu'en donnent les interactionnistes :

« Plus précisément, un métier consiste en un faisceau de tâches, liées entre elles parce qu'accomplies par la même personne et sous un seul nom (Hughes, 1996, p.71), socialement reconnues, nécessitant des compétences, et permettant la subsistance (Freidson, 1984 [1970]). » (Pryen, 1999b, p. 18)

Elle recommande ainsi l'utilisation des outils analytiques propres à la sociologie interactionniste qui permettent de se « dégager des catégories de la pratique quotidienne » (Pryen, 1999b, p. 19). Pryen met également l'accent sur une autre caractéristique de cette profession, sa relation de service : « la prostitution peut être considérée comme un cas particulier d'une catégorie plus générale, celle des services nécessitant un contact avec le public. » (Pryen, 1999b, p. 19).

« Prostitution and mainstream work are analytically more similar than they are different » (West *et al.*, 2005). Nous concevons donc l'analyse de l'activité d'escorte en termes de « professions » dans une perspective interactionniste, au sens de Hughes. L'expression « profession » recouvre des définitions totalement différentes, que nous adoptons un point de vue fonctionnaliste ou interactionniste. Brièvement, là où la théorie fonctionnaliste étudie la profession une fois établie, la théorie interactionniste offre quant à elle les outils pour comprendre les mécanismes et tensions qu'emploie et que traverse la profession pour s'établir. Cette dernière théorie nous intéresse dans la mesure où le groupe que nous étudions ne forme pas un groupe professionnel reconnu socialement, mais un groupe en quête de reconnaissance.

La sociologie des professions émerge dans les années 1930, sous l'impulsion de Parsons (1939) principalement aux États-Unis. Fonctionnaliste, son intention est d'élaborer une théorie générale des professions, dans le but de comprendre le fonctionnement et la pérennité des « associations professionnelles » (Guignon, 2009).

Cette expression désigne ici les « professions établies »²⁵, c'est-à-dire principalement la médecine et le droit, en opposition aux autres métiers « ordinaires ». Parsons façonne, ainsi, une définition des « professions », construite de manière idéal-typique et basée sur plusieurs critères :

- « 1. Le droit d'exercer suppose une formation professionnelle longue, délivrée dans des établissements spécialisés.
2. Le contrôle des activités professionnelles est effectué par l'ensemble des collègues, seuls compétents pour effectuer un contrôle technique et éthique. La profession règle donc à la fois la formation professionnelle, l'entrée dans le métier et l'exercice de celui-ci.
3. Le contrôle est généralement reconnu légalement, et organisé sous des formes qui font l'objet d'un accord entre la profession et les autorités légales.
4. Les professions constituent des communautés réelles dans la mesure où, exerçant leur activité à plein temps, n'abandonnant leur métier qu'exceptionnellement au cours de leur existence active, leurs membres partagent des "identités" et des intérêts spécifiques.
5. Les revenus, le prestige, le pouvoir des membres des professions sont élevés : en un mot ils appartiennent aux fractions supérieures des classes moyennes. » (Chapoulie, 1973, p. 93).

À peu près à la même époque, une perspective interactionniste sur la sociologie des professions se met en place sous l'égide des enseignements et des recherches de Hughes²⁶. Ces deux courants – fonctionnaliste et interactionniste – se considèrent au départ comme complémentaires. Ce n'est qu'en 1956 que leur opposition apparaît

²⁵ En anglais, il existe une différence de vocabulaire entre « *profession* » et « *occupation* ». En français, nous avons choisi, à la suite de Chapoulie dans sa traduction des textes de Hughes (1996), de faire la distinction en utilisant l'expression « profession établie ».

²⁶ Hughes est considéré comme le lien crucial entre la première et la seconde génération de ce qu'on nommera par la suite l'École de Chicago – élève des uns (Park, Burgess) et professeur des autres (Becker, Goffman). Il a étudié des domaines très variés, comme le travail, les relations interraciales, ou encore l'industrialisation du Québec dans les années 1930. Ses textes que nous citons dans ce mémoire sont le plus souvent tirés du recueil orchestré et traduit par Chapoulie : Hughes, Everett C., *Le regard sociologique, textes réunis par J.-M. Chapoulie*, Paris: Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, Recherches d'histoire et de sciences sociales, 1996, 344 p. Nous le précisons lorsque nous faisons référence au texte original.

plus explicitement dans un exposé de Becker, publié seulement en 1962 (Chapoulie, 1973, p. 88). L'approche interactionniste se fonde sur une tout autre définition des « professions ». Hughes considère effectivement que « le concept de "profession" dans notre société n'est pas tant un terme descriptif qu'un jugement de valeur et de prestige » (Hughes, 1996, p. 76-77). Becker va encore plus loin dans la rupture avec le courant fonctionnaliste sur ce point précis de la définition. Considérant le terme « profession » comme un « folk concept », il pense :

« les professions comme des occupations qui ont eu suffisamment de chance pour acquérir et préserver dans le monde actuel la propriété d'un titre honorifique. De ce point de vue, il est vain de se demander ce qu'est une vraie profession et de chercher des caractéristiques nécessairement associées à ce titre » (Becker, 2002 (1998), p. 215).

Le premier point de rupture entre les deux conceptions concerne donc le statut de « profession » et la façon dont ce statut est obtenu : dans une perspective fonctionnaliste, l'obtention pour un métier du statut de « profession » se réalise par l'identification de critères formels, tandis que les interactionnistes questionnent cette définition et considère la profession comme un statut que certains métiers réussissent à s'octroyer en faisant jouer leur prestige. Ce premier point de rupture entraîne un second sur le thème de la « suspicion » (Champy, 2004). Hughes dénonce l'intérêt des sociologues fonctionnalistes pour l'étude des « professions » :

« [Cet intérêt] est loin d'être innocent et porte en germe un biais considérable : celui d'être dupe des discours que ces "professionnels" portent sur eux-mêmes et qui est justement celui que les sociologues veulent entendre, en tant que "professionnels" eux-mêmes. » (Dubar *et al.*, 2011, p. 98).

Le chercheur doit se préserver de tomber dans cette supercherie – qualifiée par Hughes de « rhétorique professionnelle » ou « dissimulation » – en adoptant une posture « suspicieuse », notamment à l'égard de ceux qui occupent les places les plus prestigieuses (Champy, 2004). Enfin, le dernier point de rupture entre ces deux courants de sociologie des professions concerne l'épistémologie de ces deux courants

pour aborder les « professions » – essentialiste pour le fonctionnalisme et constructiviste pour l'interactionnisme.

« L'analyse interactionniste est processuelle. Les groupes professionnels ne sont plus saisis dans leur instantanéité mais dans leur devenir, à travers les mécanismes de la concurrence, qui provoque la "professionnalisation" des gagnants et la "déprofessionnalisation" des perdants, des "segmentations" internes, etc. Ce qu'est le groupe à un moment donné (et même le simple fait qu'il soit considéré comme groupe) s'explique par son histoire et non plus, comme l'affirmaient les fonctionnalistes, par sa fonction » (Champy, 2004, p. 8).

L'un des points centraux de l'approche de Hughes est de concevoir le travail avant tout en termes d'interactions sociales (Hughes, 1996, p. 61). Par interaction, il n'est pas question ici uniquement des interactions « face à face » conceptualisées ultérieurement par Goffman (1974 [1963]), mais d'une référence au postulat de base de Park, selon lequel : « the members of a society are linked by a system of mutual influences which, by virtue of its properties, must be considered as a process » (Park, 1955). Hughes conçoit « toute activité comme relationnelle et interactive, car produite par un groupe de pairs, orientée vers la création d'un "ordre interne", certes provisoire mais nécessaire » (Dubar *et al.*, 2011, p. 100).

Pour Hughes, le fondement de ce que signifie « être une profession » réside dans les concepts interdépendants de « licence » et de « mandat » :

« On peut dire qu'un métier existe lorsqu'un groupe de gens s'est fait reconnaître la *licence* exclusive d'exercer certaines activités en échange d'argent, de biens et de services [...] Ceux qui disposent de cette licence, s'ils ont le sens de la solidarité et de leur propre position, revendiqueront un *mandat* pour définir les comportements que devraient adopter les autres personnes à l'égard de tout ce qui touche à leur travail » (Hughes, 1996, p. 98).

La revendication de ces deux caractéristiques jugées essentielles permettent aux professionnels de s'imposer en tant que tels et d'asseoir leur position privilégiée dans la « division morale du travail »²⁷ :

« Chaque profession se considère comme l'instance la mieux placée pour fixer les termes selon lesquels il convient de penser un aspect particulier de la société, de la vie ou de la nature, et pour définir les grandes lignes, voire les détails, des politiques publiques qui s'y rapportent. » (Hughes, 1963, p. 657 traduit par Chapoulie (1996))

Hughes utilise régulièrement l'expression « drame social du travail » [*social drama of work*] pour désigner les situations de travail dans lesquelles les acteurs, qui ont chacun leur « rôle » spécifique à jouer, connaissent les mêmes « problèmes fondamentaux », ont tous une même façon de *définir la situation*²⁸. Ces « problèmes fondamentaux », comme les « erreurs », la tension entre « urgence » et « routine » avec le client, Hughes les conçoit comme communs à toutes les professions, « quel que soit leur classement sur les échelles de prestige ou de valeur morale » (Hughes, 1996, p. 87). Cette même façon de définir la situation – professionnelle dans notre cas – participe à produire une « culture professionnelle », qui elle-même « provides routine practices and sets of collective representations, bundles of definitions and understandings concerning the nature of the work and its performance. » (Heath, 1984, p. 225). Cette culture professionnelle implique donc une sorte de « socialisation professionnelle » qui accompagne le passage du profane au professionnel :

« [Celle-ci est] conçue comme une *initiation*, signifiant l'apprentissage d'une culture spécifique et construisant le passage du monde des profanes au monde des professionnels, et comme une *conversion*, supposant une identification progressive

²⁷ Cette perspective a été exploitée, notamment, par les recherches empiriques menées en sociologie française des groupes professionnels, dont l'émergence a été influencée en grande partie par la sociologie interactionniste des professions. Ces recherches mettent en effet particulièrement l'accent sur les « dynamiques professionnelles », en concentrant leurs interrogations autour des questions d'*autonomie*, de *reconnaissance* et de *légitimité*, offrant ainsi un nouvel éclairage empirique aux concepts de Hughes (Demazière *et al.*, 2009)

²⁸ Cette expression est utilisée sciemment en référence à Thomas (1923), dont la fameuse formule sera d'ailleurs considérée par la suite comme un « théorème » : « Quand les hommes considèrent certaines situations comme réelles, elles sont réelles dans leurs conséquences ». Cette *définition de la situation* se construit de façon interactive. (Dubar, 2011, p.103)

avec le rôle professionnel et signifiant un passage à travers le miroir et l'incorporation d'une nouvelle identité » (Dubar *et al.*, 1997).

L'étude du « drame social du travail » est aussi celle des « processus d'interactions » qui traversent les professions et les carrières de ses membres dans leur quête de professionnalisation, de reconnaissance sociale et d'autonomie. Hughes voit en effet dans la sociologie des professions un moyen de :

« pénétrer profondément dans la scène sociale où s'accomplit le travail [*social drama of work*], de comprendre les dispositions et les moyens sociaux et socio-psychologiques par lesquels les hommes rendent leur travail tolérable ou même valorisant, pour eux-mêmes et pour les autres » (Hughes, 1996, p. 80).

Contrairement à ce qui lui a été parfois reproché²⁹, Hughes recommande aussi, pour rendre intelligible une profession, de toujours la rapporter à la « matrice sociale » dans laquelle elle intervient, ou au système social dont elle fait partie. Il précise également que « le système social ne se réduit pas au cadre institutionnel reconnu, mais comprend aussi des ramifications lointaines et profondes dans la société » (Hughes, 1996, p. 65).

Enfin, Hughes conçoit l'étude d'une profession certes dans ses interactions internes et avec son environnement, mais également dans l'appréhension de sa dimension biographique.

2. Des carrières

Dans l'analyse des situations professionnelles, Hughes envisage et articule, de façon inextricablement liée et interdépendante, le concept d'interaction à celui de

²⁹ D'aucuns lui reprochent sa tendance à favoriser l'étude de la diversité et des différences au sein d'une profession au détriment de son unicité (Champy, 2004, p.10). D'autres contestent son peu de recul quant au concept de « professionnalisation », par contraste avec sa critique du terme de « profession », doublé d'un manque d'intérêt pour les structures de pouvoir et les processus historiques (Bourdoncle, 1993, p.89, Chapoulie, 1973, p.114). Pour résumer, l'interactionnisme est critiqué pour son approche jugée trop individualisante et trop relativiste des professions.

« biographie ». « Toutes les activités de travail sont analysées à la fois comme des processus subjectivement signifiants et comme des relations dynamiques avec les autres » (Dubar *et al.*, 2011, p. 98). Hughes considère que l'individu lui-même est le mieux placé pour décrire et analyser son travail, car celui-ci s'inscrit dans une trajectoire, un cycle de vie, une « carrière ». Néanmoins, il faut éviter d'être dupé par la rhétorique professionnelle, et pour cela :

« l'essentiel est de pouvoir resituer une activité professionnelle dans une dynamique temporelle, dans une vie de travail qui inclut l'entrée dans le métier, le déroulement de l'activité, les bifurcations, les anticipations, les réussites et les échecs » (Dubar *et al.*, 2011, p. 100).

L'analyse des « carrières », dans la perspective de Hughes, consiste à « mettre au jour ces régularités, de trouver l'ordre », d'autant plus lorsque nous sommes dans une situation éloignée du « cheminement bureaucratique » (Hughes, 1996, p. 176). Ce concept a été très largement repris par la suite au-delà de la seule sociologie des professions et notamment dans une réinterprétation de la déviance par Becker (1985), ainsi que dans des domaines éloignés comme, par exemple, le contexte médical (Darmon, 2008) ou encore le militantisme (Fillieule, 2001, Agrikoliansky, 2001). Cet élargissement des domaines d'utilisation du concept de carrière, sans lui enlever son sens premier, lui confère de nouvelles dimensions et illustre sa pertinence pour rendre intelligible de nombreuses facettes du monde social. Darmon, par exemple, théorise l'anorexie en termes de carrière et argumente en faveur d'une extension de l'utilisation du concept à des domaines inattendus : « Il devrait surtout servir à "recoder" des parcours qui ne sont pas vus comme des "carrières", voire qui ne sont même pas vus comme des parcours, mais comme des états. » (Darmon, 2008, p. 166)

En faisant un petit détour par la sociologie politique et son usage de la « carrière », nous pouvons renouveler encore une fois la preuve de sa grande potentialité heuristique en tant que concept sociologique :

L'intérêt du concept est de considérer les actions humaines comme des processus, c'est-à-dire comme des activités se déroulant dans le temps et possédant une dynamique propre, et non comme le simple reflet de contraintes structurelles ou d'un calcul utilitaire. L'accent est mis sur la capacité interprétative des agents, c'est-à-dire sur les significations qu'ils accordent à leurs actes et aux situations de choix dans lesquelles ils se trouvent placés. L'idée de carrière permet surtout d'appréhender l'action à travers ses modalités concrètes et comme le fruit d'une succession d'étapes ou de séquences qui infléchissent la trajectoire générale (qui n'est donc pas considérée comme déterminée une fois pour toutes par la position d'origine ou la socialisation). [...] La notion de carrière ne conduit donc pas comme le laisserait penser une lecture trop rapide du paradigme interactionniste à ignorer les variables structurelles mais à contextualiser l'analyse de leurs effets pratiques lors des différentes séquences de l'action. » (Agrikoliansky, 2001, p. 30-31).

Ainsi, nous ne pouvons envisager l'étude du travail d'escortes sans mettre au cœur de l'analyse, à la fois les trajectoires qu'empruntent nos interlocutrices et le sens que celles-ci leur donnent. Ces trajectoires sont cependant à replacer au sein de la « matrice sociale » dans laquelle elles évoluent, matrice dans laquelle elles sont perçues comme déviantes.

3. Un stigmaté

Pryen, dans son ouvrage sur la « prostitution de rue » (1999b), exprime de façon précise la « matrice sociale » particulière dans laquelle évolue ce groupe, de la définition de celui-ci en tant que déviant, de la tension dans laquelle il est pris :

« La prostitution n'est pas une déviance indépendamment du regard social qui la construit comme telle en définissant le permis et l'interdit. Cette définition est en tous les cas, pour ce qui concerne la prostitution, le lieu de tensions et d'oppositions, de tiraillements et de contradiction. La prostitution révèle en effet de façon particulièrement saillante la double dimension du stigmaté telle que la présente Erving Goffman : à la fois reconnaissance et relégation, même et différent. La

prostitution est une activité non proscrite mais largement surveillée, légale mais non reconnue, tolérée mais réprouvée, aux frontières du licite et du dicible.» (Pryen, 1999b, p. 17).

Cette citation de Pryen permet de poser le cadre d'analyse de la « prostitution » dans une perspective de sociologie de la déviance et du stigmaté, de laquelle nous devons maintenant préciser les ressorts théoriques.

La déviance, conceptualisée dans une perspective interactionniste par Becker principalement, ne prend sens que dans l'interaction (avec autrui ou avec une institution) au cours de laquelle elle est désignée :

« Nous devons donc reconnaître que la déviance est créée par les réactions des gens à des types particuliers de comportements et par la désignation de ces comportements comme déviants. Mais nous devons aussi garder présent à l'esprit que les normes créées et conservées par cette désignation, loin d'être unanimement acceptées, font l'objet de désaccord et de conflits parce qu'elles relèvent de processus de type politique à l'intérieur de la société » (Becker, 1985, p. 41).

Becker (1985) identifie quatre formes de comportements déviant, « pleinement déviant », « conforme », « accusé à tort » et « secrètement déviant ». Les formes « pleinement déviant » et « secrètement déviant » – définies respectivement comme « celui qui enfreint la norme et qui est perçue comme tel » et comme « un acte irrégulier est bel et bien commis, mais il n'est perçu par personne comme une transgression des normes et n'entraîne aucune réaction » (Becker, 1985, p. 44) – nous intéressent particulièrement pour l'étude des escortes, dans la mesure où celles-ci sont prises justement dans une tension entre ces deux formes de déviance. La norme en elle-même étant également floue (Pryen, 1999b), cette tension s'en trouve d'autant plus intense et influence profondément les interactions qu'entretiennent les escortes avec leur environnement.

Cette tension dans les interactions s'exprime également à travers la gestion du « stigmaté » dont les escortes sont potentiellement porteuses. Dans la perspective

élaborée par Goffman, la stigmatisation est définie comme : « une caractéristique telle qu'elle peut s'imposer à l'attention de ceux d'entre nous qui rencontrent [l'individu qui en est porteur] et nous détourner de lui, détruisant ainsi les droits qu'il a vis-à-vis de nous du fait de ses autres attributs » (Goffman, 1975 [1967], p. 15).

Goffman introduit une distinction essentielle pour appréhender la stigmatisation, celle entre les individus « discrédités » et les individus « discréditables », qui repose sur la visibilité du stigmaté :

« Lorsque la différence n'est ni immédiatement apparente ni déjà connue [...], lorsque, en deux mots, l'individu n'est pas *discrédité* mais bien *discréditable*, [...] le problème n'est pas tant de savoir manier la tension qu'engendrent les rapports sociaux, que de savoir manipuler de l'information concernant une déficience » (Goffman, 1975 [1967], p. 57)

Cette distinction rejoint les différentes formes de comportements déviants de Becker. Dans notre cas, la stigmatisation repose sur un comportement déviant, l'exercice du travail du sexe, qui n'est pas immédiatement visible. Il semble à première vue relever davantage de la catégorie « déviance secrète » (Becker, 1985, p. 44) et implique pour les personnes qui l'exercent un statut de « discréditable ».

La stigmatisation ne peut être pleinement intelligible sans référence à la notion de « face » que Goffman définit comme « la valeur sociale positive qu'une personne revendique » (Goffman, 1974 [1963], p. 10). *Garder* ou *perdre la face* sont des enjeux majeurs de l'interaction. La face est cette « image de lui-même » qu'un individu tente de garder consistante et conforme à la « ligne de conduite » que les autres participants à l'interaction supposent qu'il a adoptée. (Goffman, 1974 [1963]). Pour éviter de *perdre la face* ou de la faire perdre à quelqu'un d'autre, les individus mettent en place un « répertoire figuratif », qui peut être défini ainsi : « tout ce qu'entreprend une personne pour que ses actions ne fassent perdre la face à personne (y compris lui-même) [...] ces moyens pour sauver la face deviennent souvent des pratiques habituelles et normalisées » (Goffman, 1974 [1963], p. 15-16). Cette idée prend une

tout autre allure si nous la transposons en contexte de stigmatisation, lors d'une interaction avec une personne « discréditable ». Ces « pratiques habituelles et normalisées » peuvent alors assumer la charge de conserver caché le stigmate pour « garder la face ». Elles peuvent prendre plusieurs formes. La forme la plus commune est celle de l'« évitement » de toute situation à risque, de tout « contact mixte » (c'est-à-dire les interactions entre « normaux » et « discréditables ») (Goffman, 1974 [1963], p. 17). Une autre possibilité réside dans l'adoption d'une attitude de « faux semblant », c'est-à-dire de mener une double vie en toute discrétion, ou le recours à des « couvertures », (Goffman, 1975 [1967], p. 123), ce qui a pour conséquence pour l'individu en question d'être « contraint de prêter attention à des aspects de la situation sociale à l'égard desquels les autres se comportent sans souci, ni calcul » (Goffman, 1975 [1967], p. 108). Finalement, dans une perspective contraire, une des stratégies peut être celle de « dévoiler » son stigmate, mais dans ce cas les questions concernent la façon de s'y prendre, le choix des personnes à qui le dévoiler, etc. (Goffman, 1975 [1967]).

Conclusion : un drame social

Envisager le travail d'escorte comme l'étude d'un « drame social » permet de l'appréhender dans sa tension inéluctable entre profession et stigmate. Cette perspective, en effet, en concevant cette activité, à la fois comme une profession, des carrières individuelles, et évoluant dans un environnement stigmatisant, nous offre les moyens de la comprendre dans sa complexité. Une telle approche cependant ne se réalise qu'à travers l'adoption d'une méthodologie rigoureuse et surtout capable de prendre en compte les interactions qui sont au centre de l'épistémologie interactionniste dont nous nous inspirons. Ces interactions sont à observer à plusieurs niveaux. Au niveau des « carrières » d'escortes, nous devons retracer leur parcours, reconstruire les interactions qui les ont menées dans cette voie et les font continuer, et surtout rendre intelligible le sens qu'elles leur attribuent. Au niveau de leur

« relation de service », qui est une composante principale de ce travail, nous devons observer « la tension entre le producteur et le consommateur de service » (Cartier, 2005, p. 43), tension que nous retrouvons d'ailleurs dans les recherches de Becker sur les musiciens de jazz, un groupe professionnel perçu comme déviant (Becker, 1985). Cette étude est particulièrement pertinente dans notre recherche dans le sens où elle documente « les conséquences qu'entraîne pour la carrière professionnelle d'un individu le fait que celle-ci se déroule dans un groupe professionnel déviant » (Becker, 1985, p. 126). Enfin, nous devons saisir les tensions dans lesquels sont prises les escortes dans leurs interactions quotidiennes, au cœur de ce « drame », entre une quête de reconnaissance et un contexte de stigmatisation. Nous poursuivons dans la perspective interactionniste symbolique en appréhendant notre sujet au cours d'une enquête de terrain approfondie, afin de conserver les récits des enquêtées au centre de notre analyse.

Chapitre 3

Une enquête de terrain : les escortes indépendantes à Montréal, entretiens approfondis et observations « dématérialisées »

« Toute biographie est l'étude monographique d'une carrière »³⁰

Sans entrer dans les détails de ce que cette approche implique à un niveau épistémologique, nous allons revenir sur notre propre méthodologie qui s'inscrit dans une perspective qualitative inductive. Cette approche est la plus adéquate pour notre objectif qui est celui de « pénétrer profondément dans le drame social du travail » d'escorte – pour reprendre les termes de Hughes (1996 [1976]) – et de rendre compte des tensions qui le traversent. Trois conditions à la production de connaissances ont été identifiées en recherches qualitatives (Anadón *et al.*, 2006) :

« 1) la valorisation de la subjectivité comme espace de construction de la réalité humaine ; 2) la revendication de la prise en compte de la vie quotidienne comme lieu permettant de comprendre la réalité socioculturelle ; 3) l'intersubjectivité et le consensus comme stratégies pour accéder à une connaissance valide de la réalité humaine » (Anadón *et al.*, 2006, p. 33)

Ces conditions rassemblées, la recherche qualitative nous offre une approche féconde :

« [...] comme une approche caractérisée par la souplesse dans la construction progressive de l'objet d'étude, comme une approche qui est itérativement – et constamment – ajustée aux caractéristiques et à la complexité des phénomènes humains et sociaux, comme une approche qui s'intéresse à la complexité en mettant en valeur la subjectivité des chercheurs et des participants, enfin comme une

³⁰ Hughes, *Op. cit.*, p. 177.

approche qui, en combinant plusieurs techniques de collecte et d'analyse de données, est essentiellement ouverte au monde de l'expérience, de la culture et du vécu. » (Anadón *et al.*, 2006, p. 33)

Inspirée de la *Grounded Theory* élaborée par Glaser et Strauss (1967), nous nous approchons d'une conception inductive de la recherche qualitative. Plaçant au cœur de l'analyse les données empiriques récoltées sur le terrain et ne partant pas d'une hypothèse de départ, nous procédons par *induction*, et non de manière *hypothético-déductive*. Notre approche n'est pourtant pas complètement inductive, dans la mesure où nous partons d'un cadre conceptuel élaboré dans le but d'orienter notre regard tout au long de la récolte des données et de leur analyse. Cette caractéristique n'est pas spécifique à notre approche³¹ : « [...] le chercheur ne peut pas faire complètement abstraction de ses "pré-jugés" et de sa perspective théorique (ou de sa sensibilité théorique), c'est-à-dire de l'angle sous lequel il appréhende les phénomènes à l'étude. » (Anadón *et al.*, 2006, p. 36).

Rétrospectivement, nous pouvons dire que nous avons adopté au cours de notre enquête une posture de « spectateur », au sens que lui confère Goffman. Le « rôle du spectateur » est attribué par Goffman à celui qui « jette un œil [à la situation sociale] sans se cacher mais sans être toutefois un participant ratifié » (Goffman, 1991, p. 138). Le « spectateur » appartient donc « dès l'origine au cadre théâtral » (Goffman, 1991, p. 138), mais il n'y est pas pris complètement : « Au contraire, l'illusion ne produit son effet, la fiction n'est agissante que grâce à la complicité du spectateur par rapport à "ce qui se passe sur scène" » (Marcellini *et al.*, 2007). Nous n'avons en effet pas été intégrée totalement dans le groupe des escortes, mais nous avons été acceptée en tant que spectatrice privilégiée de « ce qui se passe » dans leur travail, de leur *définition de la situation*. C'est à travers nos observations et écoutes de leurs récits que s'est produit le « spectacle » de leur drame social.

³¹ Cette caractéristique fait même partie d'un ensemble plus large de limites identifiées aux approches qui se réclament de l'« induction pure ». L'utilisation de l'expression « abduction » -entre l'« induction » et la « déduction, avec un penchant net vers l'« induction » - est alors favorisée par certains chercheurs dont Anadón et Guillemette (2006).

1. Une entrée sur le terrain et un travail de terrain difficiles

Entamer l'étude de ce sujet implique d'affronter plusieurs obstacles. D'une part, la difficulté d'appréhender ce terrain réside dans la stigmatisation dont ce groupe fait l'objet. En effet, cet aspect a lui-même plusieurs implications : un groupe stigmatisé est difficilement accessible dans la mesure où une étude de ce groupe en particulier peut être l'occasion de contribuer à sa stigmatisation malgré toutes les « bonnes intentions » du chercheur. Aussi, un tel groupe se prémunit du contact avec l'« étranger » que représente alors le chercheur, en plus de n'être pas particulièrement « à découvert », mais plutôt même caché, gardé secret. D'autre part, à la limite de la légalité, grandement « dématérialisée » et dont le cœur de l'activité repose sur un échange particulièrement intime, ce groupe professionnel ne permet pas une observation directe, et encore moins participante, pour le chercheur. Les échanges ne sont, en effet, pas visibles et le groupe ne prend pas une forme « institutionnalisée » à première vue, qui permettrait une ethnographie « classique » impliquant pour le chercheur de s'« intégrer » dans le groupe étudié.

Nous avons donc tenté une entrée sur le terrain en approchant ce groupe par l'entremise de l'Association Stella, « par et pour les travailleuses du sexe » à Montréal. Nous avons participé à une « soirée d'information sur le bénévolat » au cours de laquelle l'intervenante préposée aux bénévoles a expliqué au groupe de cinq femmes que nous formions les objectifs de l'association. L'accueil a été très chaleureux, jusqu'au moment où cette intervenante s'est rendue compte que nous n'étions, à part une, pas du tout travailleuses du sexe. L'ambiance ne s'est pas complètement dégradée mais nous pouvions sentir que nous étions alors moins à notre place qu'on ne nous le laissait croire au début de la rencontre³². Aussi, cette association, afin de

³² Nous sommes consciente qu'il y a ici matière à discuter de la légitimité à parler de l'« autre » et pour l'« autre » et d'emprunter une voie analytique postcoloniale. Sur ce sujet, voir : Hall, Stuart (1997), *The Spectacle of the "Other"*, in S. Hall (ed.), *Representation: Cultural Representations and Signifying Practices*. London: Sage/Open UP, p. 223-79 ou encore : Alcoff, Linda M. (1995). *The Problem of*

protéger et d'assurer une sorte de « *safe place* » aux travailleuses du sexe qui utilisent ses services, ne s'ouvrent pas spécialement aux « profanes », d'autant plus, probablement, lorsqu'il s'agit d'une étudiante à l'université qui veut faire une étude de plus sur la « prostitution ». Nous avons donc compris que cette voie ne serait pas la plus adéquate afin d'entrer effectivement sur le terrain. Les membres de cette association refuseront également, plus tard, de participer à des entrevues avec nous pour parler de leurs expériences. Cette première rencontre nous a en revanche permis de récupérer beaucoup de documentations écrites « par et pour » les travailleuses du sexe (sur les « conditions de travail », les « droits », la « sécurité », les « clients ») qui se sont révélées particulièrement pertinentes pour se familiariser avec les enjeux du sujet. De plus, nous avons pu participer à la préparation d'une manifestation pour la reconnaissance des droits des travailleuses du sexe dans le cadre de l'affaire *Bedford v. Canada* et ainsi être tenue informée de cette démarche, nous imprégner de la question de la reconnaissance, puis finalement participer et observer la manifestation.

Parallèlement à cette première tentative difficile d'entrer sur le terrain, nous avons contacté via le réseau social Facebook Karine, une femme montréalaise déclarée ouvertement « courtisane et travailleuse de sexe » dans la section « Profession » de son profil. Elle paraissait très engagée dans la quête de reconnaissance des droits des travailleuses et travailleurs du sexe, notamment par ses contributions au « groupe Facebook » du Strass, le Syndicat du Travail du Sexe français (c'est d'ailleurs par cette voie que nous l'avons remarquée). Après quelques échanges de courriels, au cours desquels nous lui avons expliqué notre sujet, nous avons convenu de nous rencontrer. Celle que nous considérions déjà comme notre « informatrice-clé » sur le terrain a finalement annulé notre rendez-vous, nous expliquant qu'elle n'était pas très à l'aise à l'idée de nous rencontrer et qu'elle préférait poursuivre nos échanges par courriels. Nos échanges n'ont donc pas été aussi approfondis que nous l'avions espéré, mais cette travailleuse nous a fourni quelques indices qui se sont révélés cruciaux dans la poursuite de nos travaux. D'une part, elle nous a donné beaucoup d'éléments sur son

Speaking for Others', in Judith Roof & Robyn Wiegman (eds.), *Who Can Speak? Authority & Critical Identity*. University of Illinois Press, chapitre 5, p. 97-119.

parcours et ses débuts en tant qu'escorte, d'autre part, elle nous a dit cette phrase au premier abord anodine mais qui nous a beaucoup aidée : « Le net est rempli de TDS³³ ». En effet, il s'agit là de l'élément déclencheur qui nous conduira à adapter notre méthode en commençant par une observation de la scène virtuelle sur internet.

2. Observations

La « dématérialisation », caractéristique-clé de cette profession, nous a amenée à user d'originalité dans nos méthodes. Une grande partie de notre enquête a consisté à observer internet. Qualifiée tantôt de *cyber*, de *netnography*, de *virtual*, de *digital* ou encore de *connective*, l'ethnographie sur internet s'est largement développée ces dernières années (Demazière *et al.*, 2011, p. 167).

Nos premiers pas s'apparentent à ceux décrits par d'autres chercheurs employant cette méthode :

« Cet espace virtuel se présente au chercheur tel une ville qu'il ne connaît pas et qu'il va apprendre à découvrir. Par tâtonnements et une présence prolongée sur la toile, l'anthropologue se familiarise avec les réseaux qui s'y trouvent. Peu à peu, il va apprendre à utiliser les moteurs de recherche efficaces en fonction de l'heure d'utilisation par exemple, et surtout, va apprendre à jongler avec les mots-clefs qui vont lui permettre de progressivement "cerner le terrain". De déambulations en déambulations, le chercheur sélectionne, en relation avec son objet de recherche, un certain nombre de sites susceptibles de l'intéresser. » (Héas *et al.*, 2003)

Ne connaissant pas du tout cet univers, nous avons donc commencé par « tâtonnements », découvrant au fil des recherches plusieurs sites internet regroupant des petites annonces. Ces petites annonces sont composées d'une photo, plus ou moins explicite, ainsi qu'un cours texte au langage lui aussi plus ou moins explicite, mais utilisant toujours un vocabulaire particulier, et incompréhensible au premier

³³ « TDS » est l'acronyme utilisé pour désigner les « travailleuses du sexe ».

abord pour la profane que nous sommes. Ainsi, la deuxième étape fut de trouver un lexique afin de décoder ces acronymes utilisés afin de décrire les services proposés.

Voici un petit échantillon³⁴ :

 Le langage du hobby...

Voici les termes couramment utilisés dans le hobby:

Partie 1 (Anglais/Français):

ACG = Asian Cow Girl **LA FILLE EST SUR L'HOMME, LUI FAIT FACE, LE HAUT DU CORPS DANS LA MÊME DIRECTION, ET ACCROUPIE SUR LE LIT**
ANAL: = Covered or not covered anal intercourse **PÉNÉTRATION DU PÉNIS DANS L'ANUS (PROTÉGÉE, SAUF INDICATION CONTRAIRE)**
BAREBACK = Sex without a condom **RELATION SEXUELLE SANS CONDOM**
BBBJ = Bare Back Blow Job = Blow Job without condom **PIPE SANS CONDOM**
BBBJTC = Bare Back Blow Job To Completion (either spitting or swallowing) **PIPE SANS CONDOM JUSQU'À ÉJACULATION DANS LA BOUCHE(AVEC OU SANS DÉGLUTITION, AVALÉ OU PAS)**
BBBJTCCIT = Bare Back Blow Job To Completion Cum In Throat [Southstreet] **PIPE SANS CONDOM AVEC ÉJACULATION DANS LA GORGE**
BBBJTCIM = Bare back blow job to cum in mouth **PIPE SANS CONDOM AVEC ÉJACULATION DANS LA BOUCHE**
BBBJTCNQBS = Bare Back Blow Job To Completion No Quitting But Spitting. **PIPE SANS CONDOM AVEC ÉJACULATION DANS LA BOUCHE MAIS SPERME CRACHÉ**
BBBJTCNQNS = Bare Back Blow Job To Completion No Quitting No Spitting. **PIPE SANS CONDOM AVEC ÉJACULATION DANS LA BOUCHE ET SPERME AVALÉ**
BBBJWF = Bare Back Blow Job With Ejaculation On Her Face **PIPE SANS CONDOM JUSQU'À ÉJACULATION DANS LE VISAGE**
BBW = Big Beautiful Woman **BELLE GROSSE FEMME**
BFE = Boy Friend Experience, as when "Guy takes care of her desires as well." **EXPÉRIENCE RESSEMBLANT À CELLE VÉCUE EN COUPLE :LE CLIENT S'OCCUPE DE SATISFAIRE MADAME LORS DU RAPPORT SEXUEL**
BJ = Blow Job (oral sex on him) **SEXE ORAL (LA SP FAIT UNE PIPE)**
BLS = Ball Licking and Sucking **LÉCHAGE ET SUCCION DES TESTICULES**
BS = BodySlide = Girl massages you with her body **LA FILLE TE MASSE AVEC SON CORPS**
BTW = By the way **EN PASSANT**
CBJ = Covered blow job **SEXE ORAL AVEC CONDOM**
CG = CowGirl (Girl on top) **LA FILLE EST SUR L'HOMME, LUI FAIT FACE, LE HAUT DU CORPS DANS LA MÊME DIRECTION, ET AGENOUILLÉE SUR LE LIT**
CIF = Come in Face **ÉJACULATION SUR LE VISAGE**
CIM = Come in Mouth **ÉJACULATION DANS LA BOUCHE**
COA = Come on Ass **ÉJACULATION SUR LES FESSES**
COB = Come on Breast **ÉJACULATION SUR LES SEINS**

Partir à la recherche d'un lexique des termes utilisés dans les annonces d'escortes a été une étape cruciale dans notre observation numérique pour deux raisons principalement. D'une part, maîtriser ce langage est nécessaire pour comprendre les différentes « classes » d'escortes. Nous en profitons d'ailleurs ici pour définir quelques termes qui seront réutilisés dans la suite de ce mémoire :

« SP = Service Provider ATTENTION, ICI NE PAS DIRE PUTAIN, PROSTITUÉE. PLUTÔT TRAVAILLEUSE DU SEXE (TDS), ESCORTE, PROFESSIONNELLE DU SEXE. »

« GFE = Girl Friend Experience (providing aspects of social and physical interaction beyond the act itself) EXPÉRIENCE SE RAPPROCHANT DE CELLE VÉCUE AVEC UNE COMPAGNE. »

« PSE = Porn Star Experience (really aggressive, take-charge kind of girl) EXPÉRIENCE PORNSTAR (SEXE AGRESSIF. La SP PREND LES DEVANTS COMME

³⁴ <http://www.escortes-montreal.ca/forum/showthread.php?2-Le-langage-du-hobby>

Les définitions qui suivent sont également issues de ce lexique.

DANS LES FILMS XXX ET IMPLIQUE QUE CERTAINS SERVICES SONT INCLUS, TELS QUE CIM, SW, COF, GREEK, ETC) »

« INDY : escorte indépendante »

« OUTCALL = The girl comes to your place--your home, your hotel, etc. LA FILLE SE DÉPLACE CHEZ VOUS, À VOTRE HÔTEL, À LA MAISON... »

« INCALL = You meet the girl at her place VOUS ÊTES REÇUS CHEZ LA SP (ESCORTE) OU À SON HÔTEL »

Les escortes rencontrées offrent toutes exclusivement le service GFE, à part une qui propose également le service PSE. Certaines exercent plutôt en Incall, d'autres en Outcall. Elles sont toutes indépendantes, par opposition aux escortes qui travaillent en agence. Cette façon d'exercer implique qu'elles s'occupent elles-mêmes de mettre des annonces – *s'annoncer* –, de répondre aux clients, d'organiser leurs rencontres, leur emploi du temps, etc.

D'autre part, cette étape dans notre observation de leur univers virtuel nous a permis de nous rendre compte de l'existence de forums, qui rassemblent les escortes entre elles mais également les clients dont le « hobby » est de rencontrer des escortes. Il existe en effet des forums dédiés aux clients, leur offrant la possibilité d'écrire des commentaires – ou « *reviews* », terme plus souvent utilisé – sur les escortes rencontrées et de partager avec les autres clients. Le site qui brasse le plus de visites et de commentaires à Montréal est Merb.ca³⁵ :

³⁵ Terb et Perb sont les équivalents de Merb pour les régions, respectivement, de Toronto et Vancouver. Les statistiques qui suivent sont celles en date du 09 Mars 2014 et tirées du site <http://merb.ca>

	Members	Posts
terb.ca	132,175	3,623,057
perb.ca	69,986	995,174
merb.ca	64,160	515,497
Total	266,321	5,133,728

Merb est l'acronyme de Montréal Escort Review Board.

Ces sites sont construits de façon à ce que les escortes aient également la possibilité de répondre aux commentaires et de poster leurs propres annonces.

Cette observation du monde professionnel dématérialisé des escortes a davantage pris la forme d'une exploration et d'une « imprégnation » de ce groupe professionnel, de son vocabulaire et des façons de faire que d'une récolte active de données.

« Les informations sont traitées comme n'importe quelles autres informations : elles peuvent être consignées dans un carnet de terrain et se transformer en données et corpus ; elles peuvent ne pas l'être, il est question alors d'imprégnation. Dans ce dernier cas, le chercheur se familiarise avec le terrain, travaille sans avoir l'impression de travailler, observe les façons de faire des uns et des autres : "en vivant il observe, malgré lui en quelque sorte, et ces observations là sont 'enregistrées' dans son inconscient, son subconscient, sa subjectivité" (Olivier de Sardan, 1995) » (Héas *et al.*, 2003)

Cette façon d'observer le terrain, comme l'identifient Demazière, Horn et Zune (2011), permet au chercheur de rester « invisible » à ses observés, ce qui implique des avantages comme des inconvénients :

« Cette invisibilité du chercheur constitue un atout et une ressource pour l'investigation, mais l'observation à distance fait aussi surgir de l'inobservable et de l'ininterprétable et met en évidence, par symétrie, une invisibilité de l'objet observé. » (Demazière *et al.*, 2011, p. 168)

Mais, nous diminuons les potentiels biais de cette observation par internet en ne nous cantonnons pas à cette méthode.

« Le danger, en revanche, est de ne s'en tenir qu'à l'espace offert par Internet. [...] C'est pourquoi, il est toujours intéressant, pour échapper à ces différents biais, de prolonger l'enquête en dehors des sites. » (Héas *et al.*, 2003)

Effectivement, cette observation nous a offert un moyen d'accès à l'univers « virtuel » de ce groupe professionnel, à l'interface numérique de chacune des escortes, mais également un moyen d'accès à ces mêmes personnes « dans la réalité », en face-à-face – méthode qui occupera la place centrale de notre terrain et de la récolte effective de données à analyser.

3. Entretiens

Nous avons choisi de placer la méthode de l'entretien au centre de notre terrain, afin de mettre la parole des sept personnes interrogées au cœur de notre analyse. Nous considérons en effet crucial de partir du point de vue des personnes qui exercent la profession que nous étudions ici.

« Dans le cas de l'enquête de terrain par entretien, la rencontre est LA séquence ethnographique pertinente pour l'analyse. » (Janine Barbot, "Mener un entretien de face à face", dans Paugam, 2010, p. 137).

Hughes, partisan d'une telle approche, incite toutefois à la méfiance lorsqu'il est question de discours de professionnel :

« Une partie des problèmes de méthode que rencontre l'étude des comportements au travail réside dans le fait que ce sont ceux qui exercent un métier qui le connaissent le mieux et qui fournissent les données de l'analyse. Ils risquent de joindre une connaissance très sophistiquée et tactique des relations sociales appropriées à une très forte volonté de refouler et de dénier la réalité profonde de ces relations » (Hughes, 1996 [1976], p. 76)

Nous pensons avoir réussi à déjouer ces tactiques, notamment car il n'est pas question dans notre cas d'une profession de statut élevé, auquel Hughes fait particulièrement allusion dans cet extrait, et, surtout, consciente de cette tentative de professionnalisation, nous avons analysé *a posteriori* cette « insistance à utiliser des mots chargés de jugements de valeur pour parler de son travail » (Hughes, 1996 [1976], p. 76).

Les entretiens sont indispensables, car ils permettent de retracer le parcours professionnel des escortes, « de resituer l'activité professionnelle dans une dynamique temporelle, dans une vie de travail qui inclut l'entrée dans le métier, le déroulement de l'activité, les bifurcations, les anticipations, les réussites et les échecs » (Dubar *et al.*, 2011, p. 100)

Cette perspective méthodologique en termes de « biographie » nous permet également de pallier le manque de données sur les trajectoires individuelles repéré et critiqué dans les recherches de Pryen, qui nous ont largement inspirée sur le plan théorique (Mucchielli, 2000).

« C'est ainsi souligner que la notion même de "commencement" suppose une posture rétrospective, et donc que l'entretien constitue sans doute une approche privilégiée des carrières, des trajectoires, ou de tout processus individuel qui s'étale dans le temps. » (Darmon, 2003, p. 104).

Darmon (2003) identifie, de plus, cette manière de procéder au cœur de plusieurs enquêtes de terrain qui ont rendu compte, entre autres, de la carrière du fumeur de marijuana (Becker, 1963), de la carrière de séparation des couples (Vaughan, 1986), de la carrière de la prise d'antidépresseurs (Karp, 1993), de la carrière de féminisation des travestis et transsexuels (Ekins, 1997), ou encore de carrières anorexiques (Darmon, 2003).

L'observation sur internet apporte, par ailleurs, certains avantages considérables à la tenue des entretiens. Outre une quantité non-négligeable d'informations glanées sur la profession qui nous permettent de poser les questions adéquates, le fait d'être

« invisible » sur le terrain nous permet de conserver le statut d'« étranger », statut préconisé par Kaufmann :

« Pour l'informateur, l'enquêteur idéal est un personnage étonnant. Il doit être un étranger, un anonyme, à qui on peut tout dire puisqu'on ne le reverra plus, qu'il n'existe pas en tant que personne jouant un rôle dans son réseau de relation. Parallèlement, le temps de l'entretien, il doit devenir aussi proche qu'un familier, quelqu'un que l'on connaît, ou croit connaître intimement, à qui on peut tout dire puisqu'il est devenu un intime. Les confessions les plus intenses viennent de la combinaison réussie de ces deux attentes opposées. » (Kaufmann, 1996, p. 53)

Parallèlement, les informations récoltées en entrevue nous permettent d'approfondir davantage notre observation sur internet, nous guidant vers les sites que nos répondantes utilisent le plus, la centralité qu'occupe le site Merb, par exemple.

3.1. Avant les entretiens

Commençant à être familière de leur univers virtuel, nous nous sommes rendu compte que la meilleure, et la seule pertinente finalement, façon d'entrer en contact avec nos potentielles futures enquêtées serait de profiter de la possibilité offerte normalement aux clients d'envoyer directement un message via leurs petites annonces ou leur site internet personnel. Nous avons donc écrit un courriel standardisé, mais personnalisé avec le « nom de scène » de chaque escorte, à une flopée d'annonces.

Bonjour ###,

Je suis tombée un peu par hasard sur votre site internet. Je m'appelle Anna, je suis étudiante en sociologie, et je fais une recherche pour l'université sur le travail du sexe à Montréal. On en entend beaucoup parler, mais ce qui m'intéresse vraiment est d'en apprendre davantage à partir des personnes qui travaillent dans ce domaine.

Seriez-vous intéressée pour en discuter avec moi ?

C'est bien sûr totalement anonyme.

J'ai vraiment besoin de vous, si vous acceptez de discuter avec moi, vous me rendriez un service incroyable !

Merci beaucoup,

Anna

Nous avons par la suite adapté ce courriel-type en utilisant l'expression plus précise d'« escorte/courtisane » au lieu du vague « travail du sexe », afin d'employer le vocabulaire des sites et des annonces et donner ainsi davantage d'importance à leur groupe professionnel en particulier. Nous avons envoyé approximativement 60 courriels sur une période de deux mois, et nous avons reçu une quinzaine de réponses. Une partie refusait catégoriquement, invoquant souvent l'idée du manque de temps, ou en étant plus précise : « je ne peu pas te rencontrer car tu comprendra que pour moi le temps ses de l'argent... » [courriel]. Une autre partie demandait des renseignements sur le but de notre recherche et l'institution à laquelle nous sommes rattachée, mais malgré ma réponse et mes relances, ces échanges se soldaient par un échec le plus généralement. Enfin, 6 réponses ont été positives, et même très enthousiastes :

Bonjour Anna !

Je serait ravie de pouvoir participer à ce type de projet ! Préfère tu les échanges par courriel ou si tu préférerais aller prendre un café ou quelque chose ?

Au plaisir

Carolane

Nous avons d'ailleurs été particulièrement étonnée de cet engouement, certes restreint, mais franc et touchant lorsqu'il est présent, qu'ont démontré nos (futures) interlocutrices. Une explication de cet enthousiasme réside dans le fait qu'elles ont, pour une fois, une tribune qui leur est offerte pour démystifier leur profession et, à travers cela, leur propre personne. Hughes exprime également cette idée :

« Théodore Caplow suggère [...] que l'entretien est gratifiant [pour l'interviewé] en tant que moyen de communication en raison des contrastes qu'il offre avec des conversations se déroulant dans des situations moins standardisées : dans l'entretien, en effet, l'expression personnelle est facilitée à un degré exceptionnel, ce qui est en soi gratifiant, parce qu'on propose des sujets de discussion, et qu'on donne l'assurance que l'information offerte ne sera pas contredite ou repoussée. » (Hughes, 1996, p. 205)

En parallèle de cette recherche via internet et les petites annonces des escortes, nous avons tenté de procéder par « bouche-à-oreille » autour de nous. C'est ainsi que nous sommes entrée en contact avec Geneviève-A, qui n'aurait pas pu être rencontrée autrement car elle n'exerce plus cette profession depuis trois mois, au moment de notre entretien. Il n'a pas été évident de convenir d'un rendez-vous ensemble, mais elle a toujours montré beaucoup d'enthousiasme à l'idée de nous rencontrer, malgré le fait que son ami le lui interdise catégoriquement. Cette rencontre était un moment très particulier, et son analyse sociologique, nous le verrons plus tard, a soulevé plusieurs questionnements d'ordre méthodologique, certes, mais également éthique.

3.2. Les entretiens

Nos sept entretiens approfondis, proches parfois du modèle des « récits de vie », ont été de type semi-directif, laissant ainsi une large autonomie aux répondantes, tout en orientant la conversation autour de quelques thèmes. Ils ont duré entre une et trois heures et ont eu lieu le plus souvent dans des cafés, parfois chez la personne, selon son choix. Tous les entretiens ont été enregistrés, à l'exception de celui effectué auprès de Joanie-Johanna, qui avait peur d'être reconnue – même si nous lui assurons qu'il serait écouté uniquement par nous afin de le retranscrire – et qui craignait de ne pas être « naturelle » en se sachant enregistrée.

Nous ne suivions pas un guide d'entretien formel. Celui-ci était composé simplement de thèmes à aborder : leur entrée et début dans la profession, leurs évolutions à

l'intérieur de celle-ci, leurs avis et ressentis personnels sur celle-ci, leur avenir, leurs clients, leurs liens potentiels avec des associations, et, enfin, le fait ou non d'en parler autour d'elle, et les façons dont cela se produisait et été ressenti. Il s'agissait donc de reconstruire progressivement, et de façon plus ou moins linéaire, leur parcours dans la profession d'escorte et les implications de celle-ci dans leur vie quotidienne. Généralement, l'entretien prenait davantage la forme d'une discussion informelle, au cours de laquelle tous les éléments étaient abordés de façon intuitive. Nous ne sortions ce guide qu'à la fin, afin d'éviter de casser la dynamique de l'entretien tout en gardant la possibilité de vérifier qu'aucun thème n'avait été oublié. De plus, nous ne prenions pas beaucoup de notes au cours de l'entretien, à part quelques éléments essentiels à ne pas oublier. L'essentiel de cette tâche cruciale était effectué après l'entretien. De plus, ce guide a été amélioré au fur et à mesure des entretiens et des observations de l'univers virtuel.

La situation d'entretien

La « situation d'entretien » particulière, dans la mesure où elle prend la forme d'un « contact mixte » (Goffman, 1975 [1967]), a pu orienter le discours des répondantes. Par « contact mixte » nous entendons « ces instants où normaux et stigmatisés partagent une même "situation sociale", c'est-à-dire se trouvent en présence les uns des autres » (Goffman, 1975 [1967], p. 22). Nous occupons, dans cette situation, la place de l'étrangère, celle à qui les personnes exerçant cette profession cachent habituellement leur activité. Cette situation particulière implique différentes choses. D'une part, nous sommes, très probablement, en présence d'une intensification, dans leurs discours, des différents moyens qu'elles emploient presque inconsciemment afin de se prémunir du stigmat. Goffman évoque cette tendance « à se sentir "en représentation", obligé de surveiller et de contrôler l'impression qu'il produit, avec une intensité et une étendue qui, suppose-t-il ne s'imposent pas aux autres » (Goffman, 1975 [1967], p. 26). D'autre part, le fait même d'accepter, en participant à

ces entretiens, de se mettre dans cette position de « représentation » peut-être un indicateur du faible sentiment de stigmatisation et de dévalorisation ressenti par ces personnes en particulier, contrairement à leurs collègues qui ont refusé de participer à l'enquête. Autrement dit, elles ne choisissent pas « l'évitement » du « contact mixte », qui serait pourtant la voie facile à emprunter afin de ne pas se mettre en situation de potentielle stigmatisation.

Le profil des répondantes

Nos sept interlocutrices sont toutes des femmes qui ont entre 21 et 38 ans, et leur âge d'entrée dans la profession d'escorte varie entre 18 et 32 ans. Elles sont toutes d'origine québécoise, la plupart est née et élevée en région, puis arrive à Montréal au moment de ses études. Elles y habitent au moment de l'enquête, même si B-Alexandra exerce le métier d'escorte à l'international la plupart du temps. Leur niveau d'étude varie, elles sont toutes passées au moins par le secondaire, souvent le cégep, parfois l'université. Quatre sont actuellement aux études, ou en période de pause au milieu de leurs études. Quant à leur famille, aucune d'elles n'a d'enfants, trois répondantes sur sept sont en couple, dont une est mariée. En revanche, peu d'informations ont pu être récoltées sur leur entourage, les répondantes insistant surtout sur le côté « normal » de leurs parents et de l'éducation reçue, sans donner davantage de précisions. Il est donc délicat de statuer sur leur milieu social. Nous approfondirons leurs trajectoires et caractéristiques tout au long des chapitres suivants.

3.3. Après les entretiens

Après la tenue de chaque entretien, nous avons pris des notes sur l'ambiance générale, sur les façons d'être et de parler de chacune, et retranscrit intégralement l'enregistrement (dans la mesure du possible avant le suivant). De plus, nous avons poursuivi l'échange avec certaines d'entre elles par courriel, notamment afin d'avoir

des retours sur des changements observés dans leurs annonces, sites internet – nous poursuivions alors l’observation du flot d’annonces et de commentaires que nos interlocutrices émettaient sur internet, afin de relever leurs éventuelles modifications ou ajustements – ou encore, dans le cas de C-Carolane, lorsque sa sœur est passée dans une vidéo sur internet afin de parler de sa profession. Enfin, nous avons réalisé une seconde entrevue avec Joanie-Johanna, environ six mois après la première, car elle prévoyait à ce moment-là de quitter la profession, projet qu’elle n’a finalement pas réalisé et qui revêtait, dans notre propre projet sociologique, un intérêt considérable à approfondir de vive voix.

La retranscription des entrevues – complète, minutieuse et réalisée en parallèle de la poursuite du terrain – représente une étape cruciale dans la confection et l’analyse des données du terrain, analyse dont nous allons voir les ressorts maintenant.

4. Démarche analytique

« Encore une fois, en recherche qualitative, la finalité est de comprendre les significations que les individus donnent à leur propre vie et à leurs expériences. [...] La signification et l’interprétation sont donc élaborées par et dans les interactions sociales où les aspects politiques et sociaux affectent les points de vue des acteurs. »
(Anadón *et al.*, 2006, p. 34)

Pour l’analyse, nous avons commencé par étudier, annoter et coder chaque entrevue individuellement, afin de reconstruire le parcours de chaque interlocutrice, avant de procéder à une analyse transversale de ce corpus de données. Cette étape du terrain ne se cantonne pas à la fin du processus, mais, dans une démarche inductive, s’est élaborée dans un élan circulaire de va-et-vient avec les précédentes étapes décrites, notamment au moment de la retranscription de chaque entretien.

Nous avons opté pour un raisonnement comparatiste à la fois entre nos données et entre les nôtres et celles d'autres enquêtes réalisées en sociologie des professions ou du travail du sexe :

« Au niveau de l'enquête elle-même, par un "recoupement" des informations, [...] [et] au niveau de l'interprétation générale. Autorisez-vous à comparer vos "données", malgré leur hétérogénéité, avec d'autres, que vous trouvez dans des textes publiés sur votre sujet. Autres terrains, autres catégories sociales, autres problématiques : vous devez lire dans cette perspective de comparaison, non pas systématique (c'est impossible), mais *heuristique*, les textes des sociologues, des ethnologues, des historiens » (Beaud *et al.*, 2010, p. 234-35)

« Dépasser l'ethnocentrisme est ainsi une condition du raisonnement comparatiste. Cet affranchissement peut conduire le sociologue à remettre en cause un paradigme ou un prisme d'analyse hérité d'une tradition intellectuelle nationale » (Serge Paugam et Cécile Van de Velde, "Le raisonnement comparatiste", dans Paugam, 2010, p. 358)

Cet effort comparatiste permet de construire notre analyse autour de l'élaboration de catégories d'analyse abstraites et générales : « La comparaison n'est pas une fin en soi. Elle est un moyen de problématiser autrement un objet » (Serge Paugam et Cécile Van de Velde, "Le raisonnement comparatiste", dans Paugam, 2010, p. 358).

« L'étude des normes sociales saisies dans leurs deux dimensions – dans leurs relations aux actions des populations qu'elles concernent et en tant que produits d'activités sociales collectives – constitue un thème omniprésent dans [l]es essais [de Hughes]. Si la compréhension, au moyen de l'observation *in situ*, de la dimension symbolique des comportements des acteurs concernés constitue la principale voie d'accès à la première dimension, l'élaboration de catégories d'analyse dégagées des jugements de valeur est la voie d'accès à la seconde. » (Chapoulie, 1997, p. 106)

Hughes accorde à l'élaboration de ces catégories abstraites et générales l'objectif de rompre avec les « catégories de la pratique quotidienne » (Pryen, 1999b, p. 19) –

comme nous en avons eu une démonstration avec le terme « profession » (Hughes, 1996)³⁶ – tout en se réappropriant des termes communs :

« l’usage de notions du langage commun [...] [dans un] souci, toujours présent chez lui, de ne pas clore prématurément l’analyse en oubliant les aspects de la réalité sociale ou les déterminations qui sont restées inexplorées » (Commentaires de Chapoulie dans la traduction de Hughes, 1996 [1976]).

Dans notre propre étude, nous nous sommes d’une part réapproprié largement les catégories d’analyse fécondes confectionnées par Hughes et, de l’autre, avons formé nos propres catégories puisées dans le vocabulaire de nos enquêtées.

5. Écriture

5.1. Une écriture séquentielle

Nous avons choisi d’écrire de façon « chronologique » les carrières d’escortes afin de mettre l’accent sur les différentes étapes qui marquent celles-ci et d’insister sur les ajustements pluriels dont elles sont l’objet. Cette manière de rendre compte de notre analyse nous semble la plus favorable pour mettre en lumière l’aspect « dramatique » qui se joue, à la fois, dans l’entrée dans la profession, dans la poursuite de la carrière, et, ultimement, dans la fin envisagée. Nous continuons de poursuivre la métaphore du « drame social » en scindant le récit de nos résultats en quatre « actes ».

5.2. Une écriture qui met la parole des répondantes au cœur du récit

Nous avons choisi de donner accès à de nombreux et conséquents extraits d’entrevue au lecteur pour plusieurs raisons. Dans une perspective qualitative et interactionniste, nous donnons une place de choix au sens que font les acteurs de leur situation et donnons un accès direct à ce matériau au lecteur.

³⁶ Nous avons vu cette démonstration dans le chapitre précédent.

« En sociologie, il importe donc par-dessus tout que le matériel empirique soit magnifié et mis en valeur. Il doit être considéré comme la richesse première du texte. Une richesse qu'il revient de faire apparaître au lecteur, en extrayant une à une les pièces les plus remarquables dont on dispose et en développant à partir d'elles des analyses qui feront scintiller leur valeur sociologique. » (Cyril Lemieux, "L'écriture sociologique", dans Paugam, 2010, p. 392).

Cette présentation extensive des données valide aussi le processus d'analyse des données récoltées.

« S'imposer au cœur de l'écriture sociologique la mise en valeur des données empiriques a pour enjeu central de rendre le texte que l'on rédige, scientifiquement critiquable. S'il importe tant en effet que le lecteur puisse accéder par lui-même, ne serait-ce que partiellement, aux données empiriques sur lesquelles repose l'analyse, c'est qu'il doit avoir les moyens de juger par lui-même de la validité du lien que l'auteur a construit entre ces données et son analyse. » (Cyril Lemieux, "L'écriture sociologique", dans Paugam, 2010, p. 392-93)

Nous avons choisi d'attribuer deux pseudonymes à chacune de nos interlocutrices, pour souligner leur identité plurielle. Dans le cours du mémoire, l'identité de nos répondantes sera donc présentée sous la forme : X-Y, X faisant référence à leur prénom « d'état civil » et Y à leur prénom « de scène ». Ce choix de présentation est une manière de marquer à la fois la distinction entre leurs identités et les liens parfois étroits et ambivalents qu'elles entretiennent entre les deux. Certaines, cependant, ne nous ont pas dévoilé l'un de leurs prénoms, nous leur avons dans ce cas attribué une lettre pour remplacer le prénom manquant.

Chapitre 4

Drame en quatre actes

« Le chercheur est proche du retrait furtif du dramaturge : les traits sociaux d'un fragment de réalité s'imposent à lui à partir d'une expérience interpellant les catégories du savoir social et sociologique dont il dispose, tandis que, paradoxalement, sa personnalité s'éclipse derrière celle des acteurs »³⁷

³⁷ Jérôme Dubois, *La mise en scène du corps social: contribution aux marges complémentaires des sociologies du théâtre et du corps* (Editions L'Harmattan, 2007).

La scène se déroule à Montréal

Personnages principaux :

Geneviève-A : *escorte retirée, en couple, sans enfants, 26 ans*

Joanie-Johanna : *escorte indépendante à mi-temps, célibataire, sans enfants, 23 ans*

Mélanie-Mélissa : *escorte indépendante à temps plein, célibataire, sans enfants, 32 ans*

Nathalie-Laurence : *escorte indépendante à mi-temps, en couple, sans enfants, 38 ans*

Virginie-Marianne : *escorte indépendante à mi-temps, mariée, sans enfants, 34 ans*

B-Alexandra : *escorte indépendante à temps plein, célibataire, sans enfants, 33 ans*

C.-Carolane : *escorte indépendante à mi-temps, en couple, sans enfants, 22 ans*

Anna : *voix-off, spectatrice, intervieweuse*

Déroulement de la pièce

Acte I : Exposition – Mise en intrigue

Présentation des personnages, évocation de leur vie antérieure, exploration de leur entrée dans la profession sous forme de « *faisceau de conditions* ».

Acte II : Montée dramatique

Trois scènes – routine/urgence, gestion des erreurs, matrice sociale. Confrontations et réactions des escortes indépendantes vis-à-vis de trois situations professionnelles.

Acte III : Apogée dramatique

Trois scènes – l'autonomie, la légitimité, la reconnaissance – au cours desquelles les personnages principaux sont pris dans une ambivalence dramatique.

Acte IV : Dénouement

Annonce de la fin des carrières d'escortes.

Acte I : Commencer

Un « faisceau de conditions »

Ce premier acte de l'exploration du « drame social du travail » d'escorte vise à reconstruire les parcours qui mènent à l'exercice de la profession d'escorte. Sans chercher à donner des « explications causales », nous retraçons les conditions favorisant l'entrée, puis la continuité dans cette voie. Rejoignant Agrikoliansky à propos des carrières militantes, « C'est donc plus en termes de faisceaux de conditions qui conduisent à un engagement dans l'association que de facteur déterminant unique qu'il faut raisonner. » (Agrikoliansky, 2001, p. 44). Ce premier acte s'ouvre sur deux questions : Comment commence-t-on à exercer un métier stigmatisé ? Comment décide-t-on de poursuivre dans cette carrière potentiellement stigmatisante ?

Plutôt que de penser l'entrée dans la « prostitution » comme « naturelle » – à l'instar des représentations communes reprises par nos interlocutrices pour mieux s'en éloigner –, suite à des abus sexuels étant jeune (Dufour, 2005), ou bien comme « la conséquence d'un processus de contrainte — économique, morale ou physique — face auquel les personnes amenées à se prostituer ont été incapables de résister » (Mathieu, 2002), ou encore comme le fruit d'un simple hasard d'une rencontre dans la rue (Pryen, 1999b, p. 108), nous avons reconstruit les trajectoires d'entrée de nos interlocutrices. L'étude de ces processus nous a permis de faire ressortir quelques étapes communes entre nos participantes dans leur entrée et début de « formation » (début, car celle-ci se réalise tout le long des carrières, comme dans toute profession). Malgré la diversité de formes que prennent ces étapes dans la trajectoire de chacune en fonction de ses ressources, ainsi que la non-linéarité de l'enchaînement des étapes³⁸, nous retrouvons un même schéma de formation, ou de « socialisation professionnelle » pour coller à la conception de Hughes.

³⁸ Cette succession d'étapes ne se fait pas nécessairement dans l'ordre dans lequel nous le retranscrivons. Dans la plupart des cas, elles se chevauchent.

Hughes, dans son étude de la « fabrication d'un médecin » (1955), conçoit la « socialisation professionnelle » de celui-ci, certes comme un apprentissage des techniques au cours d'une formation formelle, mais surtout comme une initiation. Une initiation consiste, d'une part, pour les « aspirants » à confronter leurs stéréotypes à la réalité de la profession – ces stéréotypes étant souvent idéalisés, dans le cas de la médecine, par sa revendication du statut de « profession établie » et prestigieuse. D'autre part, l'initiation est composée de l'apprentissage d'un nouveau rôle, celui de « professionnel ».

Qu'il s'agisse du médecin de Hughes, du musicien de Becker ou, et nous allons le démontrer ensuite, de l'escorte :

« Fabriquer un musicien n'est pas plus simple, ni plus court que fabriquer un médecin. Il ne suffit pas plus au musicien de savoir déchiffrer des notes ou se servir techniquement de son instrument pour devenir musicien. Il doit aussi se convertir, entrer dans un monde, apprendre un langage. » (Dubar et al., 2011, p.110).

Les escortes rencontrées connaissent ce même processus de « socialisation professionnelle ». Néanmoins, les étapes du « modèle » de socialisation que nous avons élaboré à partir de leur récit diffèrent de celui qu'élabore Hughes au sujet des médecins. Il n'existe pas de « formation » à proprement dit du travail d'escorte. De plus, ces deux groupes professionnels n'évoluent pas du tout dans les mêmes contextes. Le prestige de la médecine est inversement proportionnel de la dévalorisation et de la stigmatisation du travail du sexe.

Le passage de « profane » à escorte, la « professionnalisation » de celle-ci, prend la forme d'un « faisceau de conditions ». Ce faisceau est composé d'une part de deux conditions primaires, et, d'autre part, du passage réussi à travers quelques étapes de « socialisation professionnelle », la démystification, l'initiation et la conversion.

Nous allons donc commencer ce chapitre par une exploration des stéréotypes qu'entretiennent les escortes à propos de cette profession lorsqu'elles sont encore des profanes. Nous ferons ensuite un détour par quelques considérations d'ordre éthique

et méthodologique concernant la notion de « choix » qui nous amènent à conceptualiser les parcours d'entrée dans la profession selon deux voies. Enfin, nous nous attarderons plus longuement sur le « faisceau de conditions » qui conduit à devenir escorte.

1. Avant d'entrer dans la profession d'escorte : des idées préconçues

La socialisation du profane en médecin se traduit, d'après Hughes, par une déception vis-à-vis de fortes attentes, un décalage par rapport à la réalité :

« [...] apprendre à fabriquer un médecin à partir d'un profane c'est aussi et peut-être surtout apprendre à gérer ce décalage entre les "modèles professionnels" théoriques et sacrés (saintly models) et les "réalités professionnelles" faites de "sales boulots" (dirty work), de pratiques très "terre-à-terre" (prendre la tension, ranger ses instruments, écrire une ordonnance) et de controverses, débats, divisions parmi le groupe professionnel [...] » (Dubar et al., 2011, p.110).

Avant d'être socialisées à cette profession, les escortes nourrissent également des stéréotypes vis-à-vis de cette profession. Mais contrairement aux futurs médecins qui idéalisent leur profession, les futures escortes ont une image dévalorisée de cette activité. Elles font en effet souvent partie des profanes qui stigmatisent la profession et ses membres, amalgamant elles-mêmes toutes les formes de « prostitution », amalgame qu'elles s'évertuent à déconstruire une fois socialisée à la profession, instaurant une nouvelle hiérarchie entre leur profession d'escorte indépendante et les autres (prostitution de rue, escorte en agence). Ainsi, elles n'aspirent pas *a priori* à devenir escortes, dans la mesure où elles sont loin d'être dans le registre de la « vocation », de l'appel ou de la passion – même si elles tendent à le devenir au fur et à mesure de leur socialisation professionnelle et de la poursuite de l'activité.

B-Alexandra était danseuse érotique avant de commencer à être escorte. De l'extérieur, elle semble déjà dans une branche du travail du sexe et encline à ne pas

dévaloriser les personnes qui exercent cette activité. Pourtant, comme elle le sous-entend dans cet extrait lorsqu'elle évoque cette époque, elle réproouve sans équivoque les personnes qui se prêtent à ce genre d'activité :

« Bah je pourrais dire que peut-être que... pas que j'avais une mauvaise idée, mais je me rappelle que dans les clubs si les filles faisaient plus que qu'est-ce qu'elles étaient supposées, j'étais une des premières à parler fort et à être pas d'accord avec ça. » [B-Alexandra]

Comme la population profane, elles véhiculent les mêmes stéréotypes dévalorisants et participent à la stigmatisation de la profession.

« C-Carolane : Mais pour moi je n'avais aucune connaissance de ce domaine, même au sens large, zéro, nada, j'avais jamais entendu parler de ça, j'avais jamais... pour moi c'était pas plausible. J'ai toujours vécu en campagne aussi, donc pour moi c'était réservé à New York, c'est... tout ça existait pas dans le vrai monde, c'était réservé à comme...

Anna : dans les films ?

C-Carolane : Ouais c'est ça ! Et puis même si ça existait dans le vrai monde, c'était voué à l'échec, et puis je l'associais à la drogue dure puis dans la rue, c'était le chemin direct vers la déchéance. Fait que, parce que les mœurs, qu'est-ce qu'on nous apprend à l'école depuis tout jeune c'est ça, c'est... tu peux pas faire ça, c'est pas éthique. » [C-Carolane]

Dans le même ordre d'idée, Mélanie-Mélissa, toxicomane de 11 à 25 ans, a toujours refusé de se prostituer pendant cette période, malgré son manque d'argent. Le moment où elle ne voyait plus d'autres solutions que de se prostituer pour subvenir à ses besoins et se procurer de la drogue a été même le déclencheur qui l'a poussée à entrer en désintoxication : « la prochaine chose qui me restait à vendre c'était mon cul, puis je voulais pas, j'ai arrêté de me geler pour ça, pour pas faire ça » [Mélanie-Mélissa]. Elle dénigrant, et continue à le faire, les personnes qui se prostituent pour se droguer, car elles ne sont pas en mesure de le faire en accord avec leurs *valeurs* : « comme mettons les filles qui font ça pour avoir leur prochaine dose là, mais ils font

ça malgré leurs valeurs, t'sais c'est contre leurs valeurs, mais bon ils sont en manque, fait qu'ils en ont besoin, mais moi j'ai pas cette attitude là ». [Mélanie-Mélissa]

2. La question du « choix »

Becker, dans un texte au titre évocateur : « *La prise en compte de cas inhabituels dans l'analyse sociologique : les conseils de Hughes* », expose cette recommandation :

« Nous pouvons éviter les “biais d'échantillonnage” introduits dans nos travaux par nos habitudes de pensée, qui nous portent à regarder certains comportements comme trop répugnants pour être examinés, en considérant que tout comportement peut être localisé sur un axe qui s'étend dans les deux sens à partir d'un point central correspondant à ce qui est institutionnalisé. » (Becker, 1997, p. 37).

Cette recommandation est issue de l'outil conceptuel de Hughes :

« [Voir] la norme [...] comme un élément particulier dans l'éventail des cas possibles, et examiner les relations possibles entre l'institution et la déviation, à la fois dans la direction de l'imperfection bâtarde et dans celle de la perfection angélique. » (Hughes, 1996, p. 163)

Une illustration de l'utilisation de cet outil réside dans l'appréhension du mariage par Hughes (1996). En considérant le mariage comme la manière modale d'organiser le sexe et la reproduction, la prostitution en est alors sa déviation dans la direction « diabolique » et le célibat au nom de la religion sa déviation dans la direction « angélique ».

Nous nous réapproprions cette proposition, dans un effort d'analogie, afin de situer la profession d'escorte à la place de l'institution, et ainsi conceptualiser la notion de choix sur un continuum entre « voie diabolique » et « voie angélique » qui mène à cette institution. Autrement dit, nous prenons l'outil de Hughes pour le renverser totalement ; il ne s'agit plus de partir d'une institution et d'en repérer les déviations, mais de partir d'une « déviation » et de situer les voies susceptibles d'y mener les

individus. À partir de là, nous considérons que le choix n'est jamais totalement absent, ni totalement présent, mais se situe sur un continuum allant d'un extrême à l'autre. Pour schématiser, nous parlons d'une « voie diabolique », qui symbolise un choix restreint dû principalement à un manque de ressources mobilisables, et une « voie angélique », qui correspond à un choix parmi une pluralité d'options satisfaisantes. Toutes deux mènent à la profession d'escorte mais influencent, négativement ou positivement, sa relation avec celle-ci (sa façon de la vivre, les potentiels ajustements envisageables, etc.).

Cette manière d'appréhender la notion de « choix », et plus largement l'entrée dans la carrière d'escorte, nous impose des considérations d'ordre méthodologique et éthique. Elle nous épargne cependant de tomber dans des considérations morales. Nos deux « voies » se concrétisent en effet de cette façon :

La « voie angélique » implique un trousseau de ressources mobilisables, et se présente, dans sa forme idéale, comme un choix conscient et parfaitement éclairé. Dans notre échantillon, nous la retrouvons dans la trajectoire de six de nos sept interlocutrices, dans un éventail de nuances toutefois. B-Alexandra, par exemple, apporte des éléments qui nous permettent de concevoir ce *continuum* de choix : « Moi c'est un choix, dans le sens que bon c'est sûr que ça m'a donné un peu de qu'est-ce que j'aime et qu'est-ce que j'aime pas, ce qui est un peu plus difficile dans ma propre vie privée, mais on vit avec, ouais. » [B-Alexandra]

La « voie diabolique » peut quant à elle être personnifiée dans notre étude par une seule répondante, Geneviève-A. Elle présente en effet une combinaison de « handicaps » (une maladie mentale, victime d'abus sexuels, le statut d'autochtone, une déficience de l'encadrement parental, un manque de ressources économiques) qui contribuent à la pousser vers cette direction. Elle ne renie cependant pas totalement son « choix » :

« Geneviève-A : J'ai commencé par la prostitution, puis après je suis tombée escorte [...] Oui je suis passée de prostituée sur la rue à escorte quand j'ai eu 18 ans.

Anna : Et là c'est toi qui as choisi ou c'est encore pour... ?

Geneviève-A : C'est moi qui a choisi. Parce que là à partir de ça, c'est juste ça que je connaissais vraiment. Puis j'avais besoin d'argent, puis j'étais dans la merde. Fait que j'ai commencé à être escorte. » [Geneviève-A]

Nous comprenons, au vu de son histoire, que son choix est très réduit : elle a dû se prostituer dans la rue depuis l'âge de 10 ans, vendue par son frère à un gang de rue pour résorber une dette de drogue. Au terme de son « service » auprès d'eux, elle a 18 ans et dit ne pas savoir faire autre chose. Elle commence alors à exercer en tant qu'escorte. Dans des agences d'abord, sous le joug de trois « pimps » successifs pendant cette période, elle sera ensuite indépendante pendant un an et demi, jusqu'à finalement arrêter complètement cette activité trois mois avant notre rencontre, vivant particulièrement mal son activité (prise de drogues, par exemple, pour rencontrer les clients).

Cette « voie diabolique » est impressionnante par ses côtés tragiques. Elle est sans doute bien plus fréquente dans la réalité que dans notre échantillon. Mais nous avons décidé de nous concentrer davantage sur la « voie angélique » pour précisément éviter de tomber dans les considérations morales avec lesquelles nous essayons de rompre. L'existence de cette « voie diabolique » ne remet pas en cause notre recherche sur le travail d'escorte mais en délimite les contours. Nous sommes ainsi consciente qu'il existe d'autres façons d'entrer dans la profession, qui induisent ensuite d'autres façons de vivre quotidiennement l'exercice de cette profession, et qui, *in fine*, poussent prématurément à la sortie de cette activité quand on en a la possibilité.

3. Parcours d'entrée de la « voie angélique » : un « faisceau de conditions »

Les conditions favorisant l'entrée et la continuité dans la profession sont autant d'étapes significatives au début de la carrière des escortes rencontrées. Elles ne sont pas toutes vécues avec la linéarité et la succession réifiées que laisse entrevoir notre analyse, elles sont même plus souvent qu'autrement vécues imbriquées les unes dans

les autres, conjointement, parfois se renforçant, parfois se nuancant. Il ne s'agit pas ici de caractéristiques propres aux escortes, elles se retrouvent sans aucun doute dans le reste de la population, mais prennent sens dans la reconstruction de trajectoires qui ont mené à l'exercice de cette profession³⁹ (Darmon, 2003).

3.1. Deux conditions primaires

Première condition primaire : le besoin d'argent

La première condition commune à nos interlocutrices est le besoin d'argent. Il s'agit d'ailleurs d'une idée que nous retrouvons très régulièrement dans les études réalisées auprès des travailleuses du sexe (Pryen, 1999b) : ce serait un besoin d'argent, important et immédiat, qui précipiterait l'entrée dans la « prostitution ». Nous le retrouvons donc dans notre « faisceau de conditions », mais il n'en constitue qu'une partie, essentielle comme toutes les autres, mais non exclusive. Cette idée relativise la notion de « choix », qui semble amenuisé par la motivation financière. Néanmoins, le besoin d'argent permet également de faire des ponts avec d'autres professions, qui n'appartiennent pas au registre de l'« appel », de la « vocation » ou de la passion, comme semble l'être la médecine par exemple, mais dont on ne remet pas pour autant en cause le statut de métier. Nous pouvons par exemple citer les emplois classés au bas de la hiérarchie sociale des professions, qui ne connaissent aucune reconnaissance sociale, mais qui ne sont pas pour autant stigmatisés comme peut l'être la « prostitution »⁴⁰. C'est un argument souvent avancé par les féministes qui luttent pour la reconnaissance du travail du sexe en tant que travail. Nous souhaitons surtout ici mettre l'accent sur le fait qu'il s'agit là d'une condition favorisant l'entrée dans la

³⁹ À propos des « carrières de travestis et de transsexuels » étudiées par Ekins :

« Selon Ekins [...], tout observateur d'enfants peut assister à des jeux qui impliquent une féminisation du corps masculin, le déguisement par exemple. Si ces jeux sont oubliés par ceux qui s'y sont adonnés, il ne s'agit pas de « commencement ». Si, au contraire, des hommes persistent par la suite dans ce type de féminisation de soi (*male femaling*), ces commencements initiaux prendront alors une grande importance rétrospective. » (Darmon, 2003, p.104)

⁴⁰ Nous faisons référence ici aux métiers dits « alimentaires », par exemple.

profession, mais qu'elle n'est pas la seule condition et qu'elle fait partie de tout un faisceau qui agit comme un ensemble conduisant une personne à commencer à exercer cette profession.

« J'ai commencé j'avais 21 ans, ça fait 13 ans. Puis je me souviens encore de ce moment-là, c'est-à-dire que j'habitais chez mon père et je cherchais un moyen de déménager pour m'en aller en appartement, mais moi je suis pas une nature très patiente, je voulais avoir des sous, je voulais pas m'endetter pour ça. Je voulais aussi aller à l'université, parce que je venais de finir le cegep [...] j'avais demandé des prêts et bourses, et en fait ils m'avaient refusée parce que mon père faisait trop d'argent, mais mon père il est alcoolique donc il buvait toute son argent, j'en voyais jamais la couleur ! » [Virginie-Marianne]

Dans nos entrevues, nous retrouvons régulièrement cette même idée : une volonté d'indépendance, de partir de chez ses parents, parfois dans le but de venir vivre à Montréal après une jeunesse en région ou en banlieue, une envie d'avoir de l'argent assez rapidement et de façon conciliable avec les études. C'est le cas pour Virginie-Marianne comme nous venons de le lire, mais également Nathalie-Laurence, B-Alexandra, Mélanie-Mélissa ou encore Joanie-Johanna, qui, elle, en plus a accumulé des dettes qu'elle doit maintenant rembourser. Le plus souvent, elles ont testé des petits boulots auparavant, mais qui les fatiguaient trop, qui ne leur plaisaient pas ou bien qui n'étaient pas suffisamment rémunérés.

Un autre cas de figure est celui de Nathalie-Laurence, qui s'est vue proposer une somme importante, ce qui a joué comme une « motivation » : « La première fois que je l'ai fait y avait une annonce dans le journal, puis il disait que c'était sa première fois, qu'il le ferait pour 3000, alors je vais dire pour 3000 quand tu commences et il claque 3000 là c'est assez de motivation ! » [Nathalie-Laurence].

Il est important de préciser, encore une fois, que ce besoin d'argent peut jouer un rôle déclencheur mais n'est pas un déterminant suffisant pour commencer à exercer cette activité. Ces femmes ont de surcroît la possibilité de subvenir à leurs besoins par d'autres moyens, elles ont toutes travaillé dans d'autres emplois.

Deuxième condition primaire : une certaine « légèreté de la cuisse »

Dans l'exploration de ce « faisceau de conditions », nous retrouvons chez toutes nos interlocutrices une propension à vouloir expérimenter sa sexualité, bien que celle-ci soit vécue et exprimée différemment par les sujets.

« J'ai toujours eu comme on dit "la cuisse légère" [rire], pour moi la sexualité ça a jamais été un temple sacré [...] moi c'est pas quelque chose qui me dérange d'avoir couché avec... même avant que je commence cette job-là j'avais couché avec pas loin de 90 gars, gars et filles là, fait que t'sais... » [Mélanie-Mélissa]

Joanie-Johanna se présente elle-même comme « cochonne ». Elle dit avoir toujours été très tournée vers le sexe, avoir toujours ressenti le besoin de plaire aux hommes, d'être remarquée, quand elle sortait le soir avec ses amis c'était toujours dans le but de « partir à la chasse », de rentrer accompagnée.

Depuis sa relation avec un jeune homme à la sexualité « débridée » lorsqu'elle avait 18 ans, Virginie-Marianne a quant à elle le goût d'expérimenter de nouvelles choses. Elle met directement en lien, dans le récit de sa trajectoire, cette fascination naissante pour le sexe et ses expérimentations possibles avec l'apparition de l'idée de regarder les petites annonces d'escortes dans le Journal de Montréal :

« Je pense que ça a éveillé quelque chose en moi. Après, moi j'ai continué t'sais comme... t'sais j'ai commencé qu'à 21 ans hein cette job-là, fait que pendant trois ans c'est sûrement resté en attente. Cette rencontre-là, on a eu une relation occasionnelle pendant un bon 6 ou 8 mois, puis on faisait toutes sortes de choses sexuellement, j'avais le goût vraiment de continuer à expérimenter ça, mais là je savais pas comment. » [Virginie-Marianne]

La « légèreté de la cuisse » peut s'exprimer de façon totalement différente. Elle peut parfois être mise en relation avec des traumatismes antérieurs dont l'issue est reconstruite différemment de ce qu'on a l'habitude d'entendre. La relation entre l'abus

sexuel et l'entrée dans la prostitution est en effet souvent conceptualisée, par Dufour (2005) notamment, comme une dévalorisation de soi et de sa propre sexualité qui précipite l'individu dans cette activité par tentative, inconsciente ou non, d'autodestruction.

« (...) puis euh peut-être un autre facteur que je peux t'ajouter, euh... j'ai été abusée dans mon enfance (...). Mais c'est pas quelque chose qui est un traumatisme pour moi aujourd'hui, mais j'ai eu une explication d'une fille quand j'étais dans une soirée échangiste, puis on a parlé entre filles, que ça a donné comme ça qu'on en riait, puis on a dit qu'on pense qu'on est toujours comme ça parce qu'on a eu des expériences sexuelles troublantes en étant jeunes. Qu'est-ce que ça a fait finalement, c'est que ça a fait tomber des barrières, donc c'est ça finalement il nous est arrivé quelque chose dans notre jeunesse, et puis sur le coup peut-être que c'était un traumatisme, mais que finalement pour en fait l'effet contraire. » [Nathalie-Laurence]

Ce dernier extrait nuance le discours dominant habituellement tenu. Nous retrouvons ici certes un cas d'abus sexuel – cas qui est loin d'être systématique dans les parcours de toutes les autres personnes rencontrées – mais aussi, et surtout à notre avis, une façon de rompre avec les stéréotypes de la prostituée comme figure victimaire.

Certaines, enfin, n'avaient pas nécessairement une telle propension à la découverte sexuelle. C-Carolane, par exemple, avant de commencer à exercer ce métier pensait plutôt : « J'étais comme non c'est immoral, faut pas faire ça, le sexe c'est mal ! [rire] ». Elle dira néanmoins, plus tard dans l'entretien, qu'elle est plutôt « tournée vers le sexe », en comparaison à son copain par exemple. Il s'agit sans doute d'une caractéristique primaire qui s'apprend au fur et à mesure de la pratique, et se fortifie au cours de la carrière.

3.2. La démystification : une rencontre déterminante

Une étape cruciale dans les parcours d'entrée dans la profession est celle d'une rencontre avec un « initié », une personne de la profession, socialisée à sa culture, et

qui deviendra « initiateur ». Cette étape joue un rôle déterminant dans le processus de démythification du métier, par le fait qu'elle « normalise » celui-ci. Elle le rend « envisageable » dans l'imaginaire de la future escorte.

« Comment j'ai commencé ? mon dieu... Bah je travaillais, j'étais danseuse avant, et puis j'avais une de mes copines qui allait souvent aux États-Unis [faire des rencontres en tant qu'escorte]. Elle commençait à m'expliquer "Bah moi c'est ça que je fais là-bas, je fais ci et je fais ça", puis je me disais "ça peut pas être pire que *one night stand*, ça peut pas être pire". » [B-Alexandra]

C-Carolane emménage chez sa sœur à Montréal, après s'être séparée de son copain avec qui elle vivait en banlieue. Au bout de quelque temps, C-Carolane commence à avoir des doutes sur les occupations de sa sœur, celle-ci lui explique alors ce qu'elle fait :

C-Carolane : [...] Et elle fait : "Bah je travaille, enfin je fais des rencontres", "Tu fais des rencontres avec qui ?", "Avec beaucoup de gens", j'étais comme : "Avec beaucoup de gens... ben moi aussi je croise beaucoup de gens dans la rue, mais... [rire]". Et puis t'sais elle m'avait fait comprendre que c'était son boulot, mais je comprenais rien là, du tout. Puis t'sais c'est un peu dur, à prime abord, quand quelqu'un comprend pas du tout le milieu, comprend pas c'est quoi, c'est un petit peu dur de débiller... C'est un petit peu dur...

Anna : oui y a pas mal d'a priori

C-Carolane : Oui c'est ça, et y a tellement de préjugés, et puis y a tellement de tout, que faut tout que tu brises toutes ces barrières là les unes après les autres. Mais en bref, elle m'a juste expliqué qu'elle s'était mis ensemble avec quelques-unes de ses amies pour louer une place, où elle reçoit des gens, contre de l'argent... Et là j'étais : "Oh wow... Mais je comprends pas, tu les trouves où ces gens-là ?". Et là y avait comme une tonne de questions ! Donc on a passé le reste de la journée à en parler, et puis c'est resté comme ça, moi j'allais souper à l'extérieur, et puis quand je suis rentrée à l'appartement ce soir-là, je l'ai regardée et puis j'étais comme : "Je signe où pour embarquer ?" [C-Carolane]

« Karine : Je fréquentais aussi un garçon, qui aimait bien les clubs échangistes, il m'a fait découvrir ce monde. Je me suis toujours cru trop vieille pour devenir escorte. [...] Mais avec mes visites dans les clubs échangiste, je me suis vite rendu compte que je n'étais pas trop vieille et que j'étais encore dans le coup, même que dans certain club échangiste, j'étais une des plus jeune. » [Extrait de la conversation Facebook avec Karine]

Cette démystification par un « initiateur » joue le rôle de la « confrontation avec la réalité » auquel sont soumis les apprentis médecins (Hughes, 1955). Elle leur fait remettre en question les stéréotypes qu'ils ont à propos de la profession : « [...] the medical aspirant's conceptions of all these things are somewhat simpler than the reality, that they may be somewhat distorted and stereotyped among lay people. » (Hughes, 1955, p. 22). Ici, partant de stéréotypes dévalorisants, les futures escortes sont au contraire surprises positivement par ce qu'elles découvrent.

« Le fait que la pratique de la profession repose sur un type de savoir auquel seuls les membres de la profession ont accès, en vertu de longues études et d'un long processus d'initiation et d'apprentissage dirigé par des maîtres qui appartiennent à la profession, est partie intégrante de ce qui constitue la profession et ses revendications » (Hughes, 1963, p. 655-56 traduit par Chapoulie (1996))

Ainsi, les « initiateurs » sont-ils ici les « maîtres » de la profession d'escorte qui délivrent le droit d'exercer cette activité, la « licence »⁴¹, et, par la même occasion, font rompre leurs futurs membres avec leurs idées reçues sur l'activité. Mélanie-Mélissa, en cherchant du travail, est devenue par hasard réceptionniste/secrétaire personnelle pour une « escorte de luxe ». Travailler pour elle lui a changé les idées sur le métier d'escorte, elle a appris le langage, les façons de travailler.

Pour Joanie-Johanna, la rencontre ne prend pas le même sens démystificateur, mais précipite l'entrée dans la profession d'escorte tout de même. En effet, elle avait déjà décidé de se lancer et rencontrer pour cela un agent d'escortes. Celui-ci lui explique

⁴¹ Nous utilisons « licence », ici et dans le reste de ce mémoire, dans le sens que lui octroie Hughes, c'est-à-dire le droit « d'exercer certaines activités en échange d'argent, de biens et de service » (Hughes, 1996, p. 98). Nous l'avions évoqué dans le chapitre 2 et nous y reviendrons dans l'acte III.

toutes les ficelles du métier, la prend en photo, lui explique le fonctionnement du métier. Finalement, il lui fait comprendre, avec des termes qu'elle rapporte comme très durs, qu'elle ne pourra jamais avoir de clients à cause de son handicap physique⁴². Joanie-Johanna a pris de façon très personnelle cet affront, jouant probablement sur sa conception d'elle-même et de sa féminité, et décide donc de prendre sa revanche, de devenir escorte indépendante en réutilisant tous les conseils dévoilés par cet agent et de prouver à tout le monde qu'elle peut très bien être désirée en dépit de son stigmat physique.

Cette étape de démystification par la rencontre d'un « initiateur » se prolonge et se mêle à la phase d'apprentissage des règles du métier.

3.3. Entre démystification et initiation : l'apprentissage des règles du métier

La phase d'apprentissage se poursuit sur toute la durée des carrières, les premières « leçons » marquent néanmoins les parcours d'entrée et constituent un élément crucial du « faisceau de conditions ». Nous sommes loin d'un apprentissage formel, mais la façon dont celui-ci est transmis participe à ce processus de démystification dont le début de carrière dépend. La phase d'apprentissage, nous l'avons évoqué précédemment, consiste, selon Hughes, à la fois en l'apprentissage des techniques propres à la profession, ainsi qu'en l'apprentissage d'un nouveau rôle :

« Initiation into a new role is as much a part of medical training as is the learning of techniques; indeed, part of it is to learn the techniques of playing the roll well. A role is always a part in some system of interaction of human beings; it is always played opposite other roles. To play one is not to play another ». (Hughes, 1955, p.22)

Ces femmes commencent généralement en agence, c'est alors par cette voie qu'elles apprennent le fonctionnement et les règles de la profession et qu'elles en sont « conquises ». Prenons l'exemple de Virginie-Marianne qui a commencé par appeler

⁴² Joanie-Johanna a une malformation congénitale.

une agence pour prendre de l'information, ils ont réussi à lui « vendre l'idée » et la « respecter dans son côté plus réservé, que c'était complètement nouveau ». Une fois qu'elle a embarqué, une autre escorte et un chauffeur sont venus la chercher, lui ont expliqué comment se préparer, s'habiller, quoi apporter, « et puis quand ils sont venus me chercher, j'ai senti qu'il y avait une sorte de... un peu comme s'ils m'avaient pris sous leurs ailes » [Virginie-Marianne].

Généralement un deuxième apprentissage intervient lorsqu'elles deviennent indépendantes. En effet, le fait de s'annoncer, de fixer ses tarifs, de trouver un endroit pour les rencontres, d'organiser son horaire et d'être en contact direct avec les clients revient alors entièrement à la charge de l'escorte elle-même.

« B-Alexandra : J'ai eu une fille aux États-Unis qui m'a un petit peu pris sous son aile, elle m'a montré toutes qu'est-ce qu'il fallait que je fasse, où qu'il fallait que je m'annonce, comment...

Anna : Ok, est-ce que c'était une fille qui était dans une agence, ou c'était une amie, ou... ?

B-Alexandra : Non c'était une fille qui était indépendante, c'est une... j'aurais pas nécessairement dit une amie, mais elle avait un site que c'était pour les... les rencontres dangereuses, mettons t'as rencontré quelqu'un qui savent vraiment rien, qui t'as volé ou quelque chose, elle avait un site et j'en faisais partie. Quand je lui ai parlé que je voulais devenir indépendante, elle m'a dit "écoute je vais t'aider, faut que tu fasses ci, faut que tu fasses ça, faut que tu t'enregistres à tel endroit", donc j'ai quand même eu beaucoup de soutien. » [B-Alexandra]

Dans le cas de C-Carolane, ce sont sa sœur et un collègue David (escorte homme pour femmes), qui lui apprennent le fonctionnement de leur « regroupement » et le métier d'escorte. Le lendemain de sa décision d'essayer de faire une rencontre, elle a rendez-vous avec eux. Ce regroupement est composé de cinq ou six escortes qui louent ensemble un même studio pour réaliser leurs rencontres avec les clients, qui partagent un même site internet sur lequel se trouve le profil de chacune. Le tout est orchestré par David au moment où C-Carolane commence. Ils créent alors son

« profil » d'escorte. Elle choisit son nom de scène, elle est prise en photos, elle écrit un petit texte pour se présenter elle-même, ses attentes et sa vie sexuelle, avec les conseils de sa sœur. Ils lui expliquent comment s'annoncer sur des sites, quels sites, à fréquence quotidienne. Elle est alors séduite par le « professionnalisme du regroupement ».

Pour Virginie-Marianne, il est plutôt question d'« un apprentissage qui se fait au fil des portes qui s'ouvrent » [Virginie-Marianne]. Cette phrase permet de mettre l'accent sur le fait que l'apprentissage ne vient pas uniquement d'une personne tierce qui peut expliquer comment se déroule la rencontre et tout ce qui l'entoure, il y a un apprentissage de la personne « sur le tas », afin de forger son instinct, d'affûter sa capacité à cerner la potentielle dangerosité des futurs clients par exemple. Cet apprentissage se fait sur toute la durée de leur carrière, comme nous allons le voir par la suite.

L'apprentissage est une des étapes de l'initiation professionnelle. Les futures escortes s'éloignent de leur rôle de « profane », pour s'immiscer dans le groupe professionnel et en apprendre tous les ressorts à la fois techniques et relevant de l'obtention d'une « licence », d'un permis d'exercer. Cette initiation se poursuit à travers la prochaine étape, celle de la « première fois ». Même si, on le précise encore une fois, la linéarité de notre récit ne reflète pas toujours le parcours emprunté par nos interlocutrices, la première fois est parfois suivie par l'apprentissage, ou les deux sont concomitantes.

3.4. L'initiation : une première fois convaincante

Pour continuer dans l'explicitation du « faisceau de conditions », nous abordons maintenant cette étape dont la « réussite » est particulièrement cruciale dans le processus initiatique. Cette phase participe également au processus de démythification, entamé à partir de la « rencontre » et développé ensuite par l'« apprentissage ». Cette première fois n'est pas envisagée au moment où elle se

produit comme le commencement d'une carrière par les escortes. Ce n'est que rétrospectivement que nous pouvons la construire ainsi. En effet, au moment du passage à l'acte, ces femmes encore « profanes » essaient « pour voir », « par curiosité », voir si elles sont « capables » de le faire. Puis éventuellement, cette première fois, même si elle est souvent déconcertante, les convainc. Il ne s'agit pas d'une révélation, d'un sentiment d'« appel », ni de la naissance d'une vocation particulière. Elles se rendent compte que « c'est correct ».

« T'sais j'étais curieuse, mais j'étais pas si sûre que ça, donc j'ai fait un voyage [aux États-Unis, pour faire une rencontre], et puis je me suis aperçue que c'était quelque chose que j'avais aucune misère à faire. » [B-Alexandra]

« Puis fait que là j'ai pas travaillé pendant un mois, [...] fait que là j'ai dit "criss j'travaille pas pendant un mois", j'ai dit "criss j'vas l'essayer", j'me suis achetée une table de massage, au pire j'la revends, au pire j'm'en fous là si je suis pas à l'aise. Pis non ça a été correct. Ça a commencé comme ça. » [Mélanie-Mélissa]

Pour C-Carolane la situation est un peu différente, c'est la deuxième fois qui a été convaincante, après une première fois particulièrement dérangeante. Sa première expérience s'est déroulée auprès d'un jeune homme, mi-vingtaine, homosexuel, à qui le père offrait une séance pour « essayer » avec une femme. Ils passent donc leur rencontre à discuter. Mais C-Carolane sort de là très bouleversée et ne veut pas continuer :

« Je suis ressortie ce soir-là... je l'ai laissé quitter avant moi, je suis partie du studio, j'ai appelé ma sœur et j'ai fait : "Et c'est quoi cette joke ? C'est quoi cette fucking joke ?!" Elle fait : "Bah viens-t-en à l'appartement on va en parler !", j'étais comme : "J'ai pas envie d'en parler, je retourne plus jamais là-bas, c'était super malaisant, c'était super *awkward*, c'était pas le fun !", j'étais comme "Ça va pas, j'suis pas payée assez cher pour faire ça, je suis désolée, je suis pas thérapeute là, non". » [C-Carolane]

Finalement, sa sœur parvient à la convaincre d'essayer une seconde fois : « je me disais que ça pouvait pas toute être ça, je me disais qu'ils pouvaient pas tous être bizarres de même là. [...] "Ouais ok je vais leur laisser le bénéfice du doute là, pour

voir que c'est pas tout le temps comme ça là » [C-Carolane]. Cette seconde expérience saura la convaincre :

« Donc j'ai rencontré un homme ce soir-là, quarantaine, charmant, milieu banquier, vraiment t'sais adorable, vraiment la rencontre que j'imaginai que ça devait être. Je suis sortie de là... il m'a tippée 100 \$ ce soir-là, il était comme : "Je sais que tu commences, je sais que c'est dur, mais je vous lève mon chapeau à toutes les filles dans le domaine, vous êtes vraiment bonnes à ce que vous faites". Et puis j'étais comme... je comprends rien ! J'ai quitté le studio, avec 300 \$! La tête haute ! » [C-Carolane]

Ce passage à l'acte réussi marque le début de la « continuité » dans la profession d'escorte, le début effectif de leur carrière. Néanmoins, il reste encore un élément essentiel à explorer pour compléter ce faisceau, la *conversion* à la culture professionnelle des escortes.

3.5. Une conversion à la culture professionnelle : un « passage à travers le miroir »

L'ultime phase de ce processus de socialisation professionnelle réside dans la « conversion » à la culture du groupe professionnel d'escortes. Cette socialisation prend corps au fur et à mesure des étapes précédemment décrites, mais elle ne se concrétise pas comme conversion de façon identique pour toutes. Hughes conçoit ce passage du rôle de profane à celui de professionnel, cette conversion, comme un « passage à travers le miroir » :

« One might say that the learning of the medical role consists of a separation, almost an alienation, of the student from the lay medical world; a passing through the mirror so that one looks out on the world from behind it, and sees things as in mirror

writing. In all of the more esoteric occupations we have studied we find the sense of seeing the world in reverse. » (Hughes, 1955, p. 22)⁴³

Ce passage se réalise pour les médecins qu'il étudie comme une déception vis-à-vis de hautes attentes, tandis que pour les escortes que nous étudions ce passage fonctionne dans le sens inverse, grâce à une démystification de stéréotypes négatifs à l'encontre du groupe professionnel dans lequel elles sont maintenant intégrées.

Pour certaines, cette conversion se réalise de façon limpide :

« J'ai réalisé que pour moi non ça ne venait pas à l'encontre d'aucun de mes... des codes moraux que j'ai, d'aucune des valeurs que j'ai, ça ne venait pas à l'encontre de rien, y avait pas de combat qui se faisait, donc j'ai juste décidé que pour moi c'était éthique, parce que l'éthique c'est individuel, c'est tellement individuel [...] Fait que c'est ça, j'ai continué à faire des rencontres en fait, puis ça a bien coulé, puis j'avais quelques clients réguliers, puis je continuais à poster des annonces et puis c'est juste devenu une routine. » [C-Carolane]

Pour d'autres, celle-ci est souvent sinueuse et loin d'être définitive. Par exemple, prenons le cas de Nathalie-Laurence, qui a été *socialisée* à cette culture professionnelle de façon intermittente et donc *convertie* « sur le tard », ce qu'elle regrette d'ailleurs aujourd'hui. Mais elle ne se sentait pas si prête lorsqu'elle a commencé :

« J'avais 20 21 ans c'est ça. Ensuite j'avais eu quelques fois avec ce gars-là, mais j'ai arrêté, parce que... pourquoi j'ai arrêté ? Parce que peut-être que j'étais pas encore assez à l'aise avec ça, parce que je ne le disais pas à toutes mes amies probablement » [Nathalie-Laurence]

Sa conversion aura lieu au moment où elle se met à son compte, s'épanouit vraiment dans cette profession et l'annonce à plusieurs personnes autour d'elle. Cette sinuosité du processus de conversion se retrouve dans les questionnements de Hughes :

⁴³ Il est important de nuancer les termes utilisés, notamment ceux de « séparation » et d'« aliénation », car trop connotés et trop utilisés dans les discours féministes pour enlever leur « agencité » à ces personnes qui exercent un travail sexuel.

« In the process of change from one role to another there are occasions when other people expect one to play the new role before one feels completely identified with it or competent to carry it out; there are others in which one overidentifies oneself with the role, but is not accepted in it by others. These and other possible positions between roles make of an individual what is called a marginal man; either he or other people or both do not quite know to what role (identity, reference group) to refer him. We need studies which will discover the course of passage from the laymen's estate to that of the professional, with attention to the crises and the dilemmas of role which arise. » (Hughes, 1955, p. 22)

Ce moment de la prise d'indépendance, de la mise à son compte semble être déterminant chez les personnes interrogées dans leur conversion. Virginie-Marianne connaît à peu près cette même socialisation complexe. Elle travaille pendant un et demi en tant qu'escorte dans une agence lorsqu'elle a 21 ans. Elle a alors l'impression d'être entrée dans le monde professionnel, et socialisée à sa culture, mais elle se rend compte que cette façon de travailler ne lui convient pas du tout, davantage en raison des horaires de nuit, trois fois par semaine de 20 h à 7 h, et de la fatigue psychologique et physique qui les accompagne, que d'un aspect moral ou éthique. Elle s'arrête alors, « mais le métier d'escorte est toujours resté dans ma tête ». Une dizaine d'années plus tard, mariée, dans la trentaine, elle recommence en tant qu'escorte indépendante, s'y épanouit et se convertit à cette culture professionnelle.

Les escortes qui passent à travers cette étape de conversion, les *converties*, sont celles qui vont poursuivre dans cette carrière. Cependant, nous pouvons déjà voir s'esquisser, à travers les différentes formes que ce *rite de passage* peut prendre, comment les carrières d'escortes peuvent être envisagées différemment selon les personnes. Notamment en vue du caractère particulier de cette profession, il est complexe pour ces femmes de se convertir totalement à cette culture professionnelle, d'une part car celle-ci n'est pas complètement unifiée et d'autre part car celle-ci implique l'obtention d'un statut potentiellement stigmatisant.

Pour terminer l'exploration de ce « faisceau de conditions » nécessaires au commencement d'une carrière d'escorte, nous voudrions insister sur un élément qui n'en fait *pas* partie, la famille. Contrairement à ce qui est avancé dans la littérature sur le sujet (Mucchielli, 2000), mais également, à ce qui est imaginé par l'opinion commune, chacune insiste sur le caractère *normal* de l'éducation qu'elles ont reçue au contact d'un entourage qu'elles qualifient parfois de « libéral » ou de « tolérant ». Le fait d'attester de la normalité de ses parents, de l'éducation reçue, et donc, à travers eux, de sa propre « normalité », nous fait passer dans le champ des *figurations*, des pratiques employées afin de *garder la face* alors qu'on commence à exercer une profession stigmatisée.

Acte II : Continuer

La situation dramatique du travail d'escortes...

Une fois entrées dans et converties à la profession, les escortes font maintenant face à toutes sortes de « problèmes » qu'elles doivent affronter afin de poursuivre leur carrière. Ces « problèmes » sont de différentes natures et d'intensités variables, et, nous le reconnaissons, nous leur avons également prêté une attention changeante. Ces « problèmes », donc, sont récurrents dans plusieurs professions et font partie intégrante du *drame social du travail* (Hughes, 1996 [1976]). Hughes considère que les principaux problèmes sont le décalage entre la routine du professionnel et l'urgence du client, la définition et la gestion des erreurs et la « matrice sociale » dans laquelle interagissent les professionnels. Nous allons définir ces situations dans le drame social du travail d'escortes dans cet acte, mais celui-ci n'est pas totalement indépendant des deux actes suivants dans lesquels nous allons explorer les conséquences effectives de ces situations dramatiques sur le groupe professionnel, dans leur continuité et dans leur fin envisagée.

1. Routine/urgence

L'une des situations « dramatiques » de toute activité professionnelle « de service » réside dans le décalage entre, d'une part, la routine du professionnel et ses attentes vis-à-vis de ses clients et, d'autre part, les attentes du client. Hughes l'exprime ainsi :

« Partout où des gens travaillent, il y a une différence fondamentale entre la situation de ceux qui demandent un service et la situation de ceux qui le fournissent. C'est là un aspect essentiel de ce que nous entendons par drame du travail, ou drame social du travail. » (Hughes, 1996 [1976], p. 95)

1.1. La routine des escortes indépendantes

Les escortes maintenant converties à leur profession installent une *routine* dans leur travail. Toutes n'adoptent pas la même, car elle est fonction également de l'investissement de chacune dans son métier. Pourtant, elle repose sur les mêmes rituels. Il faut par exemple *s'annoncer*, ce qui signifie mettre des annonces sur les sites internet dédiés à cet usage ou bien mettre à jour son propre site internet pour celles qui en possèdent un. Il faut également lire et répondre aux courriels des potentiels clients, courriels loin d'être toujours agréables et poétiques. Le direct « C'est combien ? » ou l'incontournable « Fais-tu d'anal ? » font par exemple partie de leur quotidien. Ces courriels sont d'ailleurs le premier contact avec le potentiel client et l'occasion de se faire une première impression :

« Puis par l'écriture, par l'orthographe, par le bonjour et au revoir dans un courriel, ça filtre énormément ! Si je reçois des courriels de "C'est combien ?", mais je reçois des courriels de : "je suis tombée sur ton profil, nanana, moi je suis comme ça dans la vie, tel âge, je travaille à telle place..." des vrais courriels quoi » [C-Carolane]

Certaines, comme Mélanie-Mélissa, préfère les appels téléphoniques, qui sont, selon elle, un moyen plus rapide et efficace pour savoir avec qui elle a affaire, d'autant plus qu'elle reçoit ses clients généralement dans la journée, sans une réservation au minimum 24 h à l'avance comme la plupart des escortes indépendantes. Celles qui ressentent le besoin d'échanger plusieurs courriels avec leurs futurs clients afin de mieux les cerner, ainsi que de prévoir les rencontres plusieurs jours à l'avance, ou encore celles qui ont une autre activité à côté, privilégient davantage l'interface numérique pour leur prise de rendez-vous.

C-Carolane : [...] moi j'ai un onglet à la maison sur mon ordinateur à moi, je me lève le matin, je me fais un café, j'ouvre mes onglets et je poste mes annonces. Moi c'est rendu à juste habituel.

Anna : C'est la première chose que tu fais le matin ?

C-Carolane : Ouais bah matin, midi et soir en fait. Pendant mon lunch à la job j'en poste quelques-unes sur mon cellulaire, en rentrant chez moi je suis relax je fais ça.

Donc pour moi, c'est comme... c'est comme n'importe qui qui a un courriel de travail auquel il a accès n'importe où. [C-Carolane]

Le déroulement des « rencontres »⁴⁴ varie également d'une escorte à l'autre selon leurs préférences. Ces rencontres ont lieu durant la journée pour la plupart, parfois le soir, mais très rarement la nuit, à part de temps à autre pour Joanie-Johanna qui est étudiante la journée et le soir. Pour le lieu de la rencontre, là encore, chacune a ses préférences, elle peut se dérouler chez soi, à l'hôtel, dans un local partagé par plusieurs escortes ou bien chez le client. Certaines font plusieurs rencontres par jour, d'autres préfèrent n'en faire qu'une.

Cette routine, à première vue presque banale, présente dans le cas des escortes quelques particularités, notamment dans les rapports avec certains clients, aux niveaux psychologique ou physique. Certains clients demandent par exemple la réalisation de fantasmes parfois dérangeants pour l'escorte. C'est le cas pour C-Carolane :

C-Carolane : T'sais même déjà, j'ai déjà *roll-play* une petite fille de 12 ans, genre jouer la petite fille de 12 ans... puis là c'était un autre... c'était un processus de questionnement, ça m'a pris 3 semaines pour dire au client si je voulais faire la rencontre, finalement j'ai fait la rencontre, et ça ne m'a pas dérangé.

Anna : Qu'est-ce qui t'a motivée à faire la rencontre finalement ? Qu'est-ce qui t'a poussée ?

C-Carolane : J'ai fait : si lui il canalise ce besoin là vis à vis de nos rencontres, genre via nos rencontres à nous là, entre deux adultes consentants, s'il réussit à canaliser cette espèce de besoin là qu'il a, il le fait pas sur une enfant de 12 ans. Et là t'es comme... t'es pas sûre à 100 % si ça va vraiment comme... Et y en a qui sont comme : "Mais là c'est pas éthique ! Tu peux pas jouer un enfant de 12 ans !", puis là t'sais ça m'a pris du temps de comme assimiler cette rencontre là, puis toute le lot de moralité, puis le lot de valeurs de tout ce qui venait avec ça, puis finalement j'ai fait : "oui oui c'est correct". J'ai bien fait de le faire, c'était particulier... je suis rentrée chez

⁴⁴ Toutes utilisent les termes de « rencontre », « rendez-vous » pour identifier le moment où elles reçoivent leur client, nous sommes donc très loin de la « passe », expression très usitée dans les médias.

moi ce soir-là, j'ai pas dit un mot à personne, c'était lourd psychologiquement, mais t'sais t'es comme... parce que t'es comme moins... t'sais imagine si t'es vraiment un enfant de 12 ans, c'est atroce... et puis là tu fais : si j'ai réussi à faire en sorte que il a canalisé ça via notre rencontre, j'ai faite ma job ! j'ai faite ma job, mais j'ai fait un... j'ai peut-être sauvé un enfant de 12 ans ! t'sais. Faut pas que tu le voies ça comme ça, mais genre... ça revient, ça revient dans le questionnement souvent, mais c'est ça en gros... » [C-Carolane]

B-Alexandra a quant à elle réalisé une séance avec une psychologue afin de pouvoir verbaliser certains de ses questionnements, notamment ceux qui concernent les clients qui sont venus la voir afin de perdre leur virginité et qui continuent par la suite à réaliser des rencontres avec des escortes, n'ayant ainsi jamais eu de relations sexuelles avec une femme autrement qu'en la payant :

« Moi j'avais rencontré une psychologue à Montréal pour faire un *workshop* avec elle, pour parler de certaines choses, parce que... les choses parfois avec quoi je *dealais*... j'ai pas les études pour ça, le pourquoi... euh... comprendre le pourquoi cette personne là elle veut ça ou elle fait ça. C'est comme un petit peu en dehors de mes capacités [rire] donc je l'avais rencontrée en disant : "Regarde j'ai pas toutes les réponses, puis j'aimerais ça peut être essayer de comprendre, parce que... c'est pas que je trouve ça bizarre, c'est comme je suis pas dans mon élément. [...] Les seuls contacts qu'ils avaient eu avec une femme, c'était avec une escorte. Moi je considère que c'est pas nécessairement normal, parce que... si t'as tout le temps eu ce contact là, puis moi ma job c'est d'te gratifier, te dire que tu fais une belle job, quand tu vas arriver avec une copine là ça marchera pas les choses, et puis tu comprendras pas pourquoi que ça marche pas, parce que t'as pas appris ça. » [B-Alexandra]

Au niveau physique, ce travail est par ailleurs quelquefois très exigeant, lorsque la routine devient trop intense ou lorsque les clients ne sont pas nécessairement à la hauteur des attentes de l'escorte :

Mélanie-Mélissa : Mais je sais qu'y a une coup' de mois cet hiver où est-ce que j'avais pas de libido pantoute, même moi toute seule là c'était zéro, ça me tentait même pas, et ça, ça arrive pas souvent [rire]

Anna : et tu penses que c'est lié [avec le fait d'être escorté] ?

Mélanie-Mélissa : Je pense que oui, ben je peux pas dire à 100 % là, mais je pense que oui, je m'étais dit : Ok dès que j'arrête, je vais peut-être avoir besoin d'une thérapie, là. [...]

Anna : Parce que tu penses que quand même ça t'affecte ?

Mélanie-Mélissa : Ça doit, c'est sûr, tu peux pas coucher avec des inconnus à jeun et puis t'sais... parce qu'on s'entend là : c'est pas tout le monde qui est beau là. T'sais y a des fois j'ai eu un monsieur il était super fin mais il était très gros ! Puis malheureusement bah il se rendait pas pour se laver partout... T'sais y a des choses comme ça qui sont moins agréables. » [Mélanie-Mélissa]

À cette routine des escortes, qui prend certes parfois des aspects déroutants pour la population profane, correspond la situation « complémentaire » du client, celle de *l'urgence*.

1.2. L'urgence des clients

L'urgence des clients concerne leurs attentes élevées face à l'escorte. Ils aspirent en quelque sorte à être le premier et le dernier, celui à qui elle porte le plus d'attention. Et c'est le métier de l'escorte de faire croire à ce scénario. Comme nous l'évoquions plus haut dans un extrait de B-Alexandra, le métier d'escorte réside dans cette simulation : « t'sais on fait croire au client que c'est merveilleux qu'on a plein d'orgasmes et tout ça, mais ça reste un travail » [Virginie-Marianne]. Cette simulation n'est pourtant pas toujours perçue comme telle par les clients, certains s'attachant à l'escorte :

B-Alexandra : [...] Quand qu'ils commencent un petit peu à s'attacher trop et lalala [rire] Là c'est trop compliqué, quand la personne est en amour, j'aime pas ça quand un client vient me dire qu'il serait en amour, parce que là...

Par ailleurs, B-Alexandra trouve une explication de ce possible attachement :

« Parce que souvent c'est des personnes qui sortent pas, qui sont super gênées, donc t'es la première personne qui leur donne de l'attention, puis l'importance, donc ils sont pas en amour avec toi, c'est parce que c'est la première fois qu'ils se sentent comme ça, *right*. » [B-Alexandra]

Ainsi, les escortes doivent prêter attention à la gestion des attentes de leurs clients. Ce « problème » n'est pas propre à la profession d'escorte, et, en suivant l'invitation à la comparaison de Hughes, nous pouvons sur ce point élargir nos horizons à d'autres métiers de service : « La recherche de R. Gold sur les concierges de Chicago met en œuvre cette démarche comparative. Tout comme les médecins, les concierges s'efforcent de contrôler et de tenir à distance les clients trop affectueux ou trop impatientes » (Cartier, 2005, p. 41). Nous retrouvons également cette tension au cœur du « drame social des professionnels de l'éducation », étudiée par Le Floch (2008), qui décrit le « relationnel » comme potentielle source de valorisation, mais surtout comme source d'usure, « Face [à laquelle] se développent des formes de protection et de mise à distance spécifiques à chaque groupe professionnel » (Le Floch, 2008, p. 35). Ainsi, cette chercheuse évoque l'expression « capital émotionnel » qui renvoie à « La capacité à supporter cette relation avec d'autres qui sont en demande d'amour, de conseils, de soin ou d'écoute, [qui] dépend des ressources dont dispose le professionnel » (Le Floch, 2008). L'une des stratégies employées par les escortes dans le but de créer cette distance repose sur le fait d'évoquer son statut marital, renouvelant alors son rôle professionnel dans l'échange :

« Mais y en a beaucoup des clients que quand ils le demandent si je suis en couple, moi je le dis. Je le dis, parce que je sais que y a des filles qui disent : "moi je le dirais pas à ta place", mais moi j'ai eu des situations où j'ai des hommes qui sont tombés amoureux de moi » [Virginie-Marianne]

2. La gestion des erreurs

Hughes (1996 [1976]) considère que les *erreurs* font partie du drame social du travail. Chaque profession connaît et définit son lot d'erreurs, ainsi que les façons d'y remédier ou du moins de les gérer :

« Toutes les catégories de travailleurs sont confrontées au problème de la gestion des erreurs. Dans tout type de travail les travailleurs se réservent pour l'essentiel le droit de définir, au sein de leur propre groupe, ce qu'est une erreur. » (Hughes, 1996 [1976], p. 96)

Dans le cas particulier du travail d'escorte, les erreurs semblent pouvoir subvenir dans l'aspect relationnel de leur activité. L'erreur serait en effet de « mal » appréhender le futur client et sa potentielle « dangerosité ». Autrement dit, tout leur travail passe par la « confiance » et l'« instinct », ainsi que la fiabilité des techniques de sécurité, que les escortes indépendantes déploient afin de mesurer et prévenir le danger. Jusqu'à présent aucune des escortes indépendantes rencontrées (de la *voie angélique*) n'a fait d'erreur, mais elles savent également que cela peut arriver et chacune élabore une façon personnelle de préserver sa sécurité. Certaines, par exemple, prennent des précautions afin d'instaurer un climat de confiance, dans lequel les drogues sont proscrites, comme Nathalie-Laurence :

« Je n'ai jamais jamais jamais eu de problèmes ! Pourquoi ? Ben... je pense que je fais confiance à l'être humain et puis ça me revient hein, puis aussi bah je prends pas vraiment de drogues » [Nathalie-Laurence]

D'autres élaborent des stratégies pour garder secret leur lieu de travail jusqu'au dernier moment de la rencontre, et ainsi éviter la venue intempestive de clients non désirés :

« Moi comment je fonctionne pour ma sécurité, c'est que j'envoie... je donne l'adresse du Tim Horton qui est au coin de la rue, puis quand ils sont rendus là, parce que ils sont rendus, fait que là je leur donne mon adresse, parce que je veux pas que mon

adresse elle se promène avec des gars qui se seront pas pointés t'sais » [Mélanie-Mélissa]

Certaines, enfin, préservent leur sécurité en jouant sur le type de clientèle ciblée, en vérifiant leurs dires sur internet, et surtout en misant sur leur « instinct » :

« Virginie-Marianne : Mais oui le type de clientèle joue sur la sécurité, j'ai jamais vécu aucune situation dangereuse, ou que j'ai même sentie que peut être que j'étais en danger. Mais y a des façons de faire.

Anna : oui comment tu fais justement ? [...]

Virginie-Marianne : oui, bah déjà quand je reçois un courriel, tout de suite dans le ton du courriel, ou les mots choisis, t'sais ça se sent le type de personnalité, il faut se fier à son instinct. Si tu le sens pas, fais le pas, *that's it*. Et puis après... mais t'as toute l'histoire de c'est quoi son nom, son cellulaire, tu peux faire les vérifications sur internet, tu googles son nom, oui moi je fais ça, t'sais sur Facebook, t'sais je vais voir, ah ouais ok... C'est subjectif on peut se tromper, mais je préférerais me tromper et pas le voir que de me tromper et puis de l'avoir vu et que ce soit dangereux. » [Virginie-Marianne]

Ces exemples sont tirés d'une vaste panoplie de stratégies qu'emploient les escortes rencontrées. Multipliant les techniques afin de se prémunir de toutes erreurs, et de pouvoir y remédier si elles se retrouvent face à un client dangereux, elles n'insistent pas non plus excessivement dessus car il semble qu'il serait très difficile de poursuivre dans cette carrière avec la peur perpétuelle de faire une « erreur » de ce genre :

« Faut pas avoir peur non plus. Moi j'ai pas tellement la cellule de la peur, ça c'est important, parce que les filles qui ont peur, t'sais [...] Fait que c'est sûr que tu peux pas te lancer, parce que à chaque fois que tu viens, faut que tu cognes à la porte ou que la porte s'ouvre, c'est l'inconnu hein ! » [Nathalie-Laurence]

3. La « matrice sociale » : un contexte de stigmatisation

« Je voudrais proposer comme axiome de départ que tout travail implique une sorte de matrice sociale. Tout travail est effectué dans un environnement social. Au sein de cet environnement social, les gens effectuent certes des tâches techniques, mais ils sont également en interaction les uns avec les autres. » (Hughes, 1996 [1976], p. 95)

Un autre « problème » du drame social du travail d'escorte, probablement le plus crucial sur le plan des conséquences effectives qu'il entraîne sur leur carrière, concerne cette fois-ci le contexte social dans lequel évolue la profession : un contexte de stigmatisation du travail du sexe. Cette stigmatisation prend, d'une part, une forme particulière, et elle est, d'autre part, activement neutralisée par deux grands ensembles de techniques.

3.1. *Un stigmaté secret*

Le stigmaté est défini par Goffman comme :

« Un individu qui aurait pu aisément se faire admettre dans le cercle des rapports sociaux ordinaires possède une caractéristique telle qu'elle peut s'imposer à l'attention de ceux d'entre nous qui le rencontrent et nous détourner de lui, détruisant ainsi les droits qu'il a vis-à-vis de nous du fait de ses autres attributs. » (Goffman, 1975 [1967], p. 15).

Les escortes représentent un type particulier de population stigmatisée pour une seule raison qui entraîne deux implications. La raison est que le stigmaté concerne leur profession. Ses implications sont que, d'une part, il s'agit là d'une composante particulièrement cruciale dans la formation de l'identité d'un individu, et que, d'autre part, cette différence n'est, par conséquent, pas immédiatement apparente, ni déjà connue. Autrement dit :

« l'individu n'est pas discrédité mais bien *discréditable* [...] alors le problème n'est pas tant de savoir manier la tension qu'engendre les rapports sociaux, que de savoir

manipuler de l'information concernant une déficience : l'exposer ou ne pas l'exposer, la feindre ou ne pas la feindre, la dire ou ne pas la dire, mentir ou ne pas mentir ; et dans chaque cas, à qui, comment, où et quand. » (Goffman, 1975 [1967], p. 57).

Effectivement, la différence repose certes sur une transgression de la norme, mais nous sommes dans un cas de déviance où les acteurs ne sont pas automatiquement perçus comme déviants, ils sont capables de dissimuler leur activité transgressive. Nous sommes dans un cas de « déviance secrète », comme la nomme Becker (1985, p. 43-44).

Aussi, la stigmatisation concerne à la fois un domaine important – mais pas unique, insistons sur cela – de la vie des escortes et de la construction de leur identité, leur travail, mais elle n'est pas automatique, c'est-à-dire qu'elle peut rester au seul stade du potentiel. Ces caractéristiques ont une importance considérable dans le ressenti, mais également dans les façons d'y faire face – pour *garder la face* – qui se révèlent ambivalentes.

3.2. Une stigmatisation indirecte

La stigmatisation évoquée par les escortes n'est pas aussi explicite que nous pourrions le penser. À part quelques situations dans lesquelles l'exclusion causée par la stigmatisation est effective, celle-ci est davantage indirecte, insidieuse.

L'exemple le plus probant d'exclusion causée par l'exercice de cette profession est celui de Joanie-Johanna avec qui son petit ami a rompu lorsqu'elle lui a annoncé qu'elle était escorte. Il savait qu'elle l'avait été auparavant et avait toléré cet état de fait, mais il n'a pas supporté le fait qu'elle le soit encore aujourd'hui. Savoir qu'il sortait avec une escorte « en exercice » lui est insupportable.

D'autres font l'expérience de situations de rejets, de jugements, de tentatives de rationalisation de leurs comportements jugés déviants, mais qui se font de façon plus insidieuse, sans être vécues en face-à-face. Celles-ci peuvent prendre différentes

formes, par différentes personnes, il peut s'agir de la famille, des amis, comme nous le voyons ici dans un extrait de l'entretien réalisé auprès d'B-Alexandra :

B-Alexandra : Puis y en a d'autres dans la famille, tu vois que ils croient que j'ai peut-être un problème avec les hommes, il faut que j'ai un problème à quelque part pour faire ça, sans ça j'aurais un emploi normal, comme tout le monde, normalement accepté par la société t'sais. Mais non... J'ai des amis qui le savent, mais j'ai appris au fil du temps que c'est pas tout le monde que je peux le dire, parce que c'est pas tout le monde qui sont capables non plus de le gérer. Ils vont dire que c'est correct, mais après ça c'est comme trop d'informations, et puis ils sont pas à l'aise avec ça, et d'autres personnes qui vont te juger

Anna : ah oui t'as des amis qui... ?

B-Alexandra : Ouais j'ai une amie, ça fait quand même longtemps, elle l'a dit à un de nos amis mais qui est avec sa copine, je pense pas que lui il m'ait jugée [...] par contre elle oui, c'est sûr et certain, dans le sens que je serais pas invitée souvent chez eux. J'ai senti ça après, ouais. [B-Alexandra]

Quant à C-Carolane, elle explique s'être sentie stigmatisée et dévalorisée par rapport à sa profession d'escorte, lorsque sa mère a appris que sa sœur est escorte et qu'elle portait un jugement très sévère sur cette profession : « T'sais moi j'ai mangé tous les jugements qu'elle faisait à ma sœur en face, [...] elle était comme : "ouais mais c'est quand même pas correct là !" » [C-Carolane].

La religion des parents et leur mode de vie très traditionnel peuvent également être source d'une stigmatisation potentielle, d'une dévalorisation suggérée :

« Mes parents sont très croyants religieux, ils vont à l'église toutes les dimanches, il faut pas qu'ils sachent qu'est-ce que je fais, ils s'en remettraient pas. [...] Leur seuil de tolérance est peu... [se reprend] est pas assez élevé du tout » [Nathalie-Laurence]

De plus, la stigmatisation peut venir d'inconnus auprès desquels la divulgation de la déviance secrète se fait de façon importune, ici en l'occurrence il s'agit de la femme d'un client :

« J'ai déjà eu... enfin non pas personnellement, ma sœur a déjà eu ça : elle s'est présentée au studio, son client ne s'est jamais présenté, puis elle revient à la maison, y a un courriel de la femme du client, le client a oublié la page ouverte, donc elle lui a envoyé un courriel de char de merde genre : "Tu vas finir dans un asile de fous, en train de te dire combien d'hommes t'as couché dans la vie puis nananana, puis tu ruines les mariages ! Du monde comme toi on en a pas besoin !" » [C-Carolane]

Le quotidien des escortes indépendantes est peuplé de ce genre de petits incidents insultants, dévalorisants, stigmatisants, alors même que leur déviance est souvent gardée secrète. Les escortes se forment donc des stratégies afin de s'en prémunir.

3.3. Deux familles figuratives

Cette stigmatisation potentielle de leur activité oblige les escortes à développer des stratégies afin de la prévenir et, ainsi, de pouvoir poursuivre leur carrière sans accroc.

« These justifications are commonly described as rationalizations. They are viewed as following deviant behavior and as protecting the individual from self-blame and the blame of others after the act. But there is also reason to believe that they precede deviant behavior and make deviant behavior possible. » (Sykes *et al.*, 1957, p. 666).

Ces justifications – que Sykes et Matza appellent des « techniques de neutralisation » mais auxquelles nous préférons l'expression « répertoires figuratifs », à la suite de Goffman – prennent deux formes en apparence totalement contradictoires chez les escortes, l'une tendant à mettre en avant leur caractère *normal*, et l'autre tendant à justifier l'exercice de cette profession. Ces deux répertoires sont la « normification » et la « rhétorique professionnelle » – deux expressions issues, respectivement, du vocabulaire de Goffman et de Hughes.

Ces techniques diffèrent largement de celles employées par les prostituées de rue, identifiées par Brewis et Linstead, et qui sont, entre autres, de l'ordre de la consommation de drogue, du contrôle du temps de la rencontre, de la définition de

catégories pour cadrer la rencontre sexuelle ou encore de la gestion du temps d'attente du client, à part quelques similitudes comme l'évitement ou la mise en avant du fait qu'elles ont plusieurs rôles dans leur vie et que celle-ci ne se résume pas à la prostitution (Brewis *et al.*, 2000). En revanche, ces techniques peuvent correspondre davantage aux procédés utilisés par les escortes empruntant la *voie diabolique*, notamment dans le cas de Geneviève-A qui consomme des drogues pour rencontrer ses clients par exemple.

La normification : se garder une porte de sortie en tout temps

Ce processus de « normification » est défini par Goffman comme « [...] l'effort qu'accomplit le stigmatisé pour se présenter comme quelqu'un d'ordinaire, sans pour autant toujours dissimuler sa déficience ». Autrement dit, il s'agit des moyens discursifs et pratiques qu'emploient les escortes pour se convaincre et convaincre leur locuteur qu'elles ne sont pas complètement sur la voie déviante, mais conservent toujours la possibilité de rester ou de revenir dans la norme, sans pour autant renier totalement leur activité. Ce processus consiste principalement à « prendre ses distances » avec l'activité d'escorte. La stratégie-clé de ce type de figuration est l'« évitement », qui consiste à éviter toute situation dans laquelle les escortes seraient susceptibles de se retrouver dans une position de *discréditées*, en gardant ainsi leur déviance *secrète* ou en la divulguant uniquement à certaines personnes de confiance :

« Mélanie-Mélissa : Moi je vais pas, je veux pas ébruiter ça, t'sais j'ai pas honte là, mais en même temps t'sais, c'est hard en criss là, c'est de la prostitution t'sais : un c'est illégal, puis deux bah c'est quand même assez stigmatisé ! [rire]

Anna : Oui justement est-ce que toi tu le ressens au quotidien ça ?

Mélanie-Mélissa : Non, non, parce que j'en parle juste à des personnes de confiance »
[Mélanie-Mélissa]

C-Carolane, également, évoque la même stratégie d'évitement :

« C-Carolane : T'sais je fais pas : "Salut, je suis escorte ! ", non. Parce que je trouve que si tu vas en priorité je suis pas juste ça dans la vie, parce que sinon c'est facile de faire : "Oh oui mais elle est escorte", ou genre "Cette fille elle est escorte", pas genre l'être humain à qui tu parles ou genre... Parce que l'être humain fait ça, l'Homme fait ça : on catégorise, on met des étiquettes, puis ça va vite quoi ! C'est tout de suite, t'sais tu mets un collant, tu mets un nom, tu mets une étiquette [...]

Anna : Mais justement cette étiquette, comment tu la vis ? Est-ce que parfois tu ressens que les gens te catégorisent comme ça ou tu ressens pas du tout ça au quotidien ?

C-Carolane : Je te dirais que je le ressens pas tellement...

Anna : Parce que justement tu t'entoures de gens de confiance ou de... ?

C-Carolane : C'est ça, des gens qui sont là à prime abord pour toutes les choses que je suis avant ça. » [C-Carolane]

Cette normification prend également d'autres formes, moins évidentes dans le quotidien d'une escorte. Nous observerons au fur et à mesure des actes suivants les façons dont celles-ci se concrétisent et influencent les carrières des escortes indépendantes.

La rhétorique professionnelle

Cette famille figurative, que nous avons nommée « rhétorique professionnelle », justifie le fait d'être escorte non plus en tentant de s'en distancier comme dans l'ensemble précédent, mais, au contraire, en insistant sur l'aspect professionnel de celui-ci. C'est-à-dire que, dans leur pratique, mais surtout dans le discours qu'elles tiennent, les escortes sont dans une volonté, à la fois, de justifier, de légitimer, voire même de valoriser leur pratique. Cette tentative de « professionnalisation » est l'une des caractéristiques communes à tous les groupes professionnels, que Hughes appelle tantôt « dissimulation », tantôt « rhétorique professionnelle » et qui consiste à « [tendre] à présenter leur travail comme une *profession*, c'est-à-dire une activité noble, prestigieuse et désintéressée, conforme aux normes sociales en vigueur »

(Dubar *et al.*, 2011, p. 99). Néanmoins, comme nous sommes dans un contexte particulier, un contexte de stigmatisation, la tentative de présenter son activité comme une profession demande un effort d'autant plus considérable. En effet, il s'agit à la fois de convaincre, soi-même et ses interlocuteurs, que cette activité est un véritable travail, tolérable de surcroît, voire même valorisant.

De la même façon que pour le répertoire figuratif de normalisation, nous illustrerons ses nombreuses concrétisations tout au long des prochains actes. Ceux-ci présenteront en effet autant d'occasions de nous rendre compte de la tension que sous-tend l'utilisation de ces deux familles figuratives contradictoires dans l'exercice de la profession d'escorte et des conséquences directes sur la continuité, les discontinuités de ses carrières, et, ultimement, sur leur fin envisagée.

Acte III : Continuer

... et ses conséquences ambivalentes sur le groupe professionnel

La situation « dramatique » du travail d'escorte implique le recours à des stratégies particulières qui amènent les escortes à faire preuve d'ajustements ambivalents et participent ainsi, positivement et négativement, au façonnement du groupe professionnel des escortes.

Les stratégies figuratives adoptées afin de poursuivre leur carrière sans anicroche malgré la stigmatisation potentielle ont effectivement tendance à produire l'effet inverse. *L'ambivalence*⁴⁵ entre ces deux familles figuratives conduit les escortes à poursuivre des carrières prises dans une tension, entre d'un côté un maintien vers la norme – norme qui consisterait à ne pas exercer cette pratique – et de l'autre vers la professionnalisation de cette même pratique. Le drame social du travail d'escorte s'ancre lui-même dans cette ambivalence. Trois caractéristiques illustrent celle-ci, l'autonomie, la légitimité et la reconnaissance. Ces trois composantes essentielles à la formation d'un groupe professionnel croisent plusieurs dimensions de ce que Hughes désigne comme la « licence » et le « mandat ». Effectivement, comme nous l'avons évoqué plus haut, ceux-ci sont nécessaires, dans sa conception des professions, à l'obtention et à la pérennité du statut de professionnel.

« La licence peut correspondre simplement au droit d'accomplir une certaine tâche strictement technique [...]. Elle peut cependant aussi comprendre le droit de vivre un peu autrement que la plupart des gens. [...] La licence, en tant qu'attribut d'un métier, est généralement conçue comme l'autorisation légale d'exercer un type d'activité. » (Hughes, 1996, p. 99)

⁴⁵ Goffman utilise ce terme pour désigner une réaction possible face à la stigmatisation, qui consiste pour le stigmatisé à élaborer un « sentiment d'ambivalence à l'égard de sa propre personne » (Goffman, 1975 [1967], p. 128). Nous l'employons dans le même sens en nous le réappropriant pour exprimer spécifiquement l'ambivalence entretenue par les escortes entre la professionnalisation et la distanciation de leur activité.

« Le mandat peut se borner à insister sur la nécessité de laisser à ceux qui sont du métier une certaine marge de manœuvre dans leur travail. Il peut inclure, comme c'est le cas actuellement pour les médecins, le droit de contrôler et de définir les conditions de travail de nombreuses personnes [...]. Il peut même aller, comme dans le cas du clergé des pays où le catholicisme est puissant, jusqu'à régir les pensées et les croyances de populations entières sur presque toutes les grandes questions de l'existence. » (Hughes, 1996, p. 99)

Ces caractéristiques possèdent des frontières poreuses et s'entremêlent facilement, d'autant plus lorsque, comme dans notre situation, leur quête est ambivalente.

1. L'autonomie

« Pour résumer ce qui demanderait de bien plus amples développements, la caractéristique clé, celle qui est au cœur de la prétention à être une profession, est, comme je l'ai déjà dit, l'autonomie. » (H. Becker, Préface dans Demazière *et al.*, 2009, p. 10)

La recherche d'autonomie est présentée comme l'une des caractéristiques principales des groupes professionnels (Demazière *et al.*, 2009). En effet, pour revendiquer le statut de groupe professionnel, une certaine indépendance est de mise. Nous allons voir ici, comment celle-ci est revendiquée par les escortes indépendantes, alors même que sa concrétisation se fait au prix d'une certaine tension. Cette tension, moins causée par une ambivalence entre normification et rhétorique professionnelle que par une rhétorique professionnelle malmenée par des tentatives de contrôle de la part de personnes tierces avec lesquelles les escortes entrent nécessairement en contact par leur vocation de « service », se traduit finalement par des ajustements de la part des professionnelles. Ces ajustements entre « distinction » et « compromis commerciaux » modifient sur le long terme les trajectoires prises par les carrières d'escortes.

1.1. Revendiquée

Les escortes indépendantes revendiquent une certaine indépendance dans l'exercice de leur profession. Elles emploient notamment l'expression « travailleur autonome », et ses dérivés, de façon récurrente dans leur discours. Elles insistent régulièrement sur le fait qu'elles exercent ce métier justement pour cette autonomie, pour ne pas avoir à rendre des comptes à un employeur ou un supérieur.

« [...] mais en dehors de mes rencontres mon but c'est... tout le plaisir est là aussi du côté travailleur autonome, de dire : "qu'est-ce que je pourrais bien passer comme message aujourd'hui pour essayer d'attirer plus de clients ?", quand je vais faire un *post* sur ma page Facebook [professionnelle], ça fait longtemps que j'ai pas été là, ou "oh mon dieu qu'est-ce que je pourrais offrir comme nouveau service ?". Et là t'essayes de penser rationnellement dans le fond comme si tu vendais des pommes, t'sais. Je trouve ça fascinant. [...] j'aime ça le côté travailleur autonome, de m'autogérer. » [Virginie-Marianne]

Par ailleurs, les escortes rencontrées insistent sur le fait qu'elles choisissent leur clientèle, qu'elles ont une clientèle « qui a de la classe ». D'autant plus lorsqu'elles s'estiment « établies », « dans le sens que t'es assez occupée justement pour choisir qui tu vois qui tu vois pas » :

« B-Alexandra : [...] d'être connue ça t'apporte une clientèle qui veulent te voir [...] T'as moins aussi la pression de "si tu le fais pas, ben peut être que...". Ton nom est établi, donc la clientèle normalement te respecte un petit peu plus que quand t'es nouvelle, je pense.

Anna : Et comment tu... comment t'as un nom établi justement ?

B-Alexandra : Les reviews. À cause des reviews, à cause de la clientèle établie... ben je veux dire, tu vas avoir une clientèle mettons que... Si t'es capable d'être sélective, puis de refuser quelqu'un parce que t'aimes pas qu'est-ce qu'il a écrit, c'est sûr qu'à ce moment là, je veux dire, les gens se rendent compte que t'es pas obligée de les voir, tandis que les filles qui vont voir peu importe parce qu'elles ont besoin de faire leurs sous au bout de la semaine, dans le sens que c'est ça... » [B-Alexandra]

De plus, les escortes nous font remarquer que les types d'annonces postées sur les sites dédiés à cet usage déterminent dans une large mesure le type de clientèle qu'elles recevront. L'annonce est ainsi un moyen de choisir ses clients, de cibler un certain *standing*, mais qui, par la même occasion, peut réduire considérablement le nombre de clients rejoints.

« Mais c'est pour attirer une autre sorte de clientèle aussi par rapport .. Qu'on se définit ou l'annonce qu'on met sur l'internet, ça définit la clientèle qu'on va avoir. T'sais mettons y a une annonce que j'ai vu hier : "Je suis une vraie salope, une vraie cochonne, viens mettre ça dans ma bouche". Ça... elle cible une clientèle t'sais... fait que la fille qui se fait courtisane elle cible une clientèle qui a de la classe. Puis moi mon annonce c'est ça, c'est pas vulgaire, je veux pas... j'la veux pas la clientèle dégueulasse estie. » [Mélanie-Mélissa]

Enfin, certaines escortes indépendantes se regroupent afin de garder leur autonomie face aux agences, tout en partageant un même local pour recevoir les clients, un même site internet et s'entraïdant pour identifier les « mauvais clients » (ceux qui sont susceptibles d'être dangereux, de ne pas honorer un rendez-vous ou bien qui sont insultants par courriel), pour s'échanger des bons plans sur les sites internet sur lesquels s'annoncer. C'est le cas de C-Carolane, qui semble d'ailleurs avoir pris, au cours de notre terrain, la tête du regroupement dont elle fait partie, s'occupant maintenant du recrutement des nouvelles escortes et de toute la logistique entourant le partage d'un même local. Cet extrait montre à quel point ce regroupement leur permet de préserver leur autonomie, autonomie sans laquelle elle ne voudrait pas travailler dans ce domaine :

« parce que je trouve qu'on fait [notre métier] de manière éthique, parce qu'on est toutes là par choix, on le fait toutes selon nos conditions, on offre un service qu'on veut offrir, au salaire qu'on veut, selon nos conditions. Et puis c'est individuel à chaque demoiselle, on a pas toute le même service, on offre pas... bah on a pas toute le même taux horaire. C'est correct comme ça, puis y a pas de compétition entre nous. » [C-Carolane]

1.2. Réduite

L'autonomie que revendiquent les escortes indépendantes est très réduite par les tentatives de contrôle dont elles sont la cible. Le travail d'escorte s'inscrit dans un ensemble de professions plus large, celui des professions *de service*. Cette dimension prend tout son sens lorsque nous analysons l'autonomie des professionnels, car en contact souvent direct avec leurs clients, ils sont confrontés à un même problème : la tentative de contrôle de leur activité par leurs clients. Becker en fait l'expérience dans son observation des musiciens de Jazz :

« Les musiciens de danse [...] peuvent être définis simplement comme des personnes qui jouent de la musique populaire pour gagner de l'argent. Ils exercent un métier de service et les caractéristiques de la culture à laquelle ils participent découlent des problèmes communs à ces métiers. Ceux-ci se distinguent dans leur ensemble par le fait que leurs membres entretiennent un contact plus ou moins direct et personnel avec le consommateur final du produit de leur travail, le client auquel ils fournissent un service. En conséquence, le client est à même de diriger ou de tenter de diriger le travailleur dans l'exécution de sa tâche, et de lui appliquer une gamme de sanctions diverses, qui va de la pression informelle à l'abandon des services. Les métiers de service mettent en relation d'une part une personne dont l'activité à temps plein est centrée sur ce métier et dont la personnalité est plus ou moins profondément impliquée dans celui-ci, d'autre part des personnes dont la relation à ce métier est beaucoup plus occasionnelle. Il est parfois inévitable que chaque partie se représente très différemment la manière dont le service doit être accompli. Les membres des métiers de service considèrent généralement que le client est incapable d'évaluer authentiquement le service qu'ils produisent et ils sont irrités par les tentatives des clients pour contrôler leur travail. (Becker, 1985, p. 105-06)

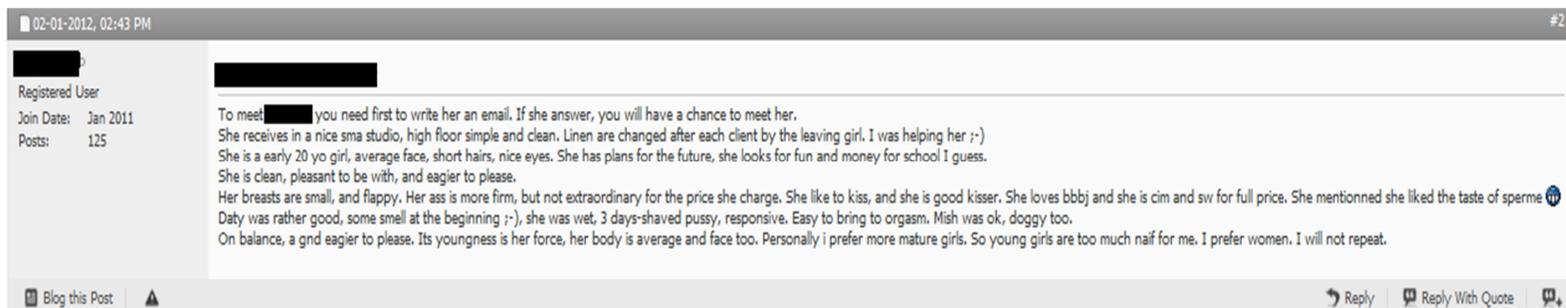
Commençons par explorer le contrôle exercé, comme dans les autres professions de service, par les clients. Ce contrôle peut prendre la forme d'une sorte de

stigmatisation, les renvoyant à leur seul statut de « prostituée ». Par exemple C-Carolane relève :

« Ils sont comme : “Une pute qui refuse un client ? Ouin t’es snob”, je suis comme : “Bah oui je refuse des clients ! ”, ils sont comme tous outrés là, se faire refuser par une pute est-ce que ça peut être le summum du rejet dans la vie ?! Te faire rejeter par une prostituée ! [rire] » [C-Carolane]

Dans le même ordre d’idée, Joanie-Johanna raconte que lorsqu’elle a songé un moment à quitter le métier, certains clients lui disaient : « T’arriveras pas à arrêter, une pute reste une pute ».

Une catégorie de clients bien particulière exerce davantage de contrôle, car elle possède un moyen de pression conséquent. Il s’agit des clients désignés comme *hobbyistes* ou *merbites*, c’est-à-dire ceux qui font de leurs rencontres avec des escortes une activité régulière, une passion et qui participent activement au fonctionnement du site Merb⁴⁶. Voici un exemple de *review* écrite à propos d’une escorte indépendante :



02-01-2012, 02:43 PM #2

Registered User
Join Date: Jan 2011
Posts: 125

To meet [redacted] you need first to write her an email. If she answer, you will have a chance to meet her.
She receives in a nice sma studio, high floor simple and clean. Linen are changed after each client by the leaving girl. I was helping her :-)
She is a early 20 yo girl, average face, short hairs, nice eyes. She has plans for the future, she looks for fun and money for school I guess.
She is clean, pleasant to be with, and eagier to please.
Her breasts are small, and floppy. Her ass is more firm, but not extraordinary for the price she charge. She like to kiss, and she is good kisser. She loves bbbj and she is cim and sw for full price. She mentionned she liked the taste of sperme
Daty was rather good, some smell at the beginning :-), she was wet, 3 days-shaved pussy, responsive. Easy to bring to orgasm. Mish was ok, doggy too.
On balance, a gnd eagier to please. Its youngness is her force, her body is average and face too. Personally i prefer more mature girls. So young girls are too much naif for me. I prefer women. I will not repeat.

Blog this Post Reply Reply With Quote

Les *hobbyistes* ou *merbites* représentent à la fois la clientèle la moins voulue par les escortes, mais également la plus présente, celle qui leur rapporte le plus d’argent. Ces deux caractéristiques créent une tension. Les escortes ont, par exemple, la possibilité de répondre aux commentaires et évaluations laissés par les clients. Très peu le font par peur des représailles au niveau de leur réputation. Elles ont également la possibilité de mettre leurs annonces afin de promouvoir leur service, cette possibilité

⁴⁶ Nous avons explicité le fonctionnement de ces sites dans le chapitre Méthodologie : ils consistent à évaluer les escortes [écrire des *reviews*] sur leur physique, leur prestation au cours de la rencontre par exemple.

est en revanche très usitée, cette plateforme numérique permettant de joindre beaucoup de potentiels clients à la fois.

C-Carolane : La clientèle de Merb est particulière, c'est des hobbyistes. Ils sont habitués de rencontrer [des escortes], pour eux c'est pas une première fois, ils magasinent. Donc c'est pas la même approche. T'as tout le temps l'impression que t'es comparée, par ailleurs, que t'es jugée, évaluée. Les premières fois c'est déstabilisant ! Parce que c'est un examen. C'est vraiment pas le fun. Faut que tu sois parfaite, et puis t'es plus toi-même, tu vois ? Parce que t'essayes tellement de te la jouer parfaite, que t'es plus toi-même. [...]

Anna : et puis c'est pas le type de clientèle que tu cherches non plus ?

C-Carolane : Oui puis non, t'sais je veux dire un peu, mais je suis capable de vivre sans eux là ! [...] Je te dirais que c'est peut-être un quart de ma clientèle. Ouais... » [C-Carolane]

B-Alexandra, également, exprime ce même type de tension :

« Anna : Et qu'est-ce que t'en penses justement de ces sites ?

B-Alexandra : J'aime pas vraiment, mais ça fait partie des choses pour moi, la seule chose qui est difficile c'est que c'est par rapport à toi, fait que c'est dur de prendre ça, c'est pas... t'sais dans d'autres domaines on peut faire un review sur ton travail, mais là ton travail c'est toi, dans le sens que c'est ton corps, puis c'est aussi comment tu agis, ou peut-être comme tu.. Donc ça peut être plus personnel, des fois ça peut être un petit peu dur, je te dirais qu'au début là des fois j'en pleurais là, parce que je trouvais que les gens étaient pas... ils matérialisaient beaucoup ça, sans nécessairement voir qu'y a une personne en arrière de ça, tu sais "bah elle est pas si belle que ça" ou "she looks like a butt face". » [B-Alexandra]

Mais les escortes indépendantes ne sont pas seulement contrôlées dans leur activité par les clients, la concurrence exercée par les autres escortes, celles qui exercent *en agence*, ainsi que par les personnes travaillant dans les salons de massage érotiques, est également très présente et se ressent dans leurs discours. En effet, cette concurrence offre un service similaire mais à des tarifs bien moins élevés, avec une meilleure accessibilité (il suffit d'appeler l'agence ou le salon, de réserver auprès de la

réceptionniste pour le jour même et d'aller dans leur local pour la rencontre) et une offre de pratiques parfois moins restreintes⁴⁷.

Enfin, la dernière possibilité est celle, très peu courante chez les escortes indépendantes, d'être contrôlée dans l'exercice de sa profession par un *proxénète*, aussi appelé *pimp*, terme qui désigne la personne qui tire profit des gains engendrés par cette activité. Geneviève-A, par exemple, a travaillé sous le joug de trois proxénètes, successivement, au cours de sa carrière, mais toujours alors qu'elle exerçait en agence et non pas en tant qu'indépendante.

Il existe tout de même une situation plus insidieuse dans laquelle le conjoint ou un proche peut commencer à jouer un rôle proche de celui du *pimp*. Pour illustrer ce propos, prenons l'exemple de Virginie-Marianne qui a dû mettre les choses au clair avec son mari. En effet, celui-ci l'encourageait à continuer, mais elle n'était parfois plus très sûre qu'il le faisait pour la motiver à continuer dans son choix ou bien parce qu'ils partageaient l'argent qu'elle recevait en exerçant cette activité :

« Virginie-Marianne : j'ai dit après "c'est moi qui travaille le plus, t'sais toi tu travailles pas, c'est moi qui travaille, c'est pas une partie de jambe en l'air, c'est pas le fun, c'est une job t'sais". Fait que là après on a rétabli un peu les faits par la suite, en disant "ok les sous c'est quand même majoritairement à moi là", t'sais on avait des petites dettes, t'sais on voulait s'acheter un condo, on voulait faire des voyages, ça allait, mais le reste là c'est dans mes poches t'sais (rire). Je voulais pas qu'il devienne mon pimp

Anna : Oui c'est ça qu'il s'habitue lui aussi au mode de vie, et que du coup après il te force, enfin... te pousse à continuer après.

Virginie-Marianne : Exactement, consciemment ou inconsciemment parce que t'sais... par exemple ça m'arrivait souvent d'avoir besoin de motivation, t'as pas toujours le goût quand t'es fatiguée puis là t'sais "oh allez t'es capable, juste un peu cette semaine". Des fois j'étais là "hé tu me dis ça pour l'argent ou tu me dis ça pour

⁴⁷ Par exemple la très demandée fellation sans condom, pratique appelée *Full GFE*, par opposition à *Safe GFE*, la fellation étant dans tous les cas un service compris dans le *GFE*, mais d'un côté elle est offerte sans préservatif et l'autre avec.

m'encourager ?". Ben là tu sais c'était ben ben naturel et sain de sa part, mais reste que c'est vrai que faut pas verser dans ça. » [Virginie-Marianne]

Toutes ces possibilités de contrôle et de sanction, qu'elles présentent comme des freins à leur autonomie, contraignent les escortes à réagir et à faire quelques ajustements afin de conserver leur place sur le marché sans pour autant tout accepter et perdre entièrement toute autonomie.

1.3. Ajustée : entre compromis et distinction

Les escortes font souvent des ajustements au niveau des prix, des services offerts, du choix des clients et de la « présentation de soi » dans leurs annonces – notamment dans leurs photos. Au fur et à mesure de notre recherche, nous avons pu remarquer que certaines montrent de plus en plus leur visage et leur corps totalement nus, ce qu'elles disaient refuser de faire au moment de notre entrevue. Une certaine volonté de « distinction » demeure toutefois. Il existe donc un équilibre à trouver entre les ajustements que les escortes sont prêtes à accepter et l'image de « distinction » qu'elles veulent conserver. Ce type d'interrogation n'est pas exclusif à ce groupe professionnel :

« Puisqu'il leur est difficile – sinon impossible – d'obtenir l'indépendance qu'ils désirent, la plupart des musiciens trouvent nécessaire de sacrifier, dans une certaine mesure, les normes de qualité de leur profession afin de satisfaire aux exigences de leurs auditoires ou de ceux qui contrôlent l'emploi. Ce problème constitue une autre dimension du prestige professionnel : jusqu'à quel point le musicien acceptera-t-il de modifier sa manière de jouer par déférence à l'égard des exigences extérieures ? » (Becker, 1985, p. 133)

Les escortes font certes des ajustements afin de s'accorder au marché, mais la limite qu'elles retiennent généralement est celle de ne pas « tomber aussi bas » que les escortes qui travaillent en agence. En effet, les ajustements étant susceptibles de modifier leur clientèle qu'elles se targuent de présenter comme « classe », les escortes

indépendantes doivent jouer avec cette tension, conserver leur « classe » et la clientèle associée tout en faisant suffisamment de compromis afin de conserver tout simplement une clientèle.

Le discours tenu par Virginie-Marianne sur ces potentiels accommodements au *marché* est évocateur de cette tension :

« Virginie-Marianne : [...] Fait que je suis sûre que y a une forme de migration qui se fait doucement parce que y a beaucoup de salons de massage à Montréal, énormément

Anna : Et toi tu penses à peut-être changer tes prix, pour t'adapter ?

Virginie-Marianne : Peut-être que j'aurais tendance, peut-être pas les diminuer de manière permanente, mais de faire une offre, au lieu de 500 \$ les deux heures, « spécial jusqu'au mois d'août 400 \$ 2 h », t'sais. L'idée c'est marketing toujours, faut pas que t'arrives non plus à être en bas des agences parce que tu veux pas offrir... tu veux pas ramasser d'la clientèle d'agence non plus. » [Virginie-Marianne]

Ainsi, pour se *distinguer*, les escortes indépendantes conservent tout de même des prix élevés, bien au-dessus des tarifs proposés par les agences. Les prix des rencontres de nos interlocutrices varient entre 150 et 400 dollars de l'heure. De plus, elles se distinguent par le choix de leur « nom de scène », qui est composé souvent, contrairement aux autres, d'un prénom et d'un nom de famille, se présentant ainsi comme « des vraies femmes », pour être traitées de la même façon :

« Anna : et y a un deuxième nom non ? T'as comme un nom de famille ?

C-Carolane : ouais Austen. Ouais on a toutes des noms de famille. Parce que pour être une vraie femme tu peux pas juste être un prénom. Et puis y a un fait aussi être vraiment des vraies femmes, faire des rencontres avec des vraies femmes qui existent pour vrai, qui sont pas des photos, c'est pas des *close-up* de fesses. Donc oui.

Anna : ouais c'est ça dans les annonces on voit vraiment que des prénoms ?

C-Carolane : ouais, des Natasha, des... » [C-Carolane]

En dépit de leur aversion pour les sites de *reviews*, les escortes indépendantes leur consacrent beaucoup de temps, afin de consulter les commentaires écrits sur elles et leurs services d'escorte et de poster leurs annonces comprenant leurs disponibilités, leurs promotions, etc. En effet, malgré leurs réticences face à ces clients *hobbyistes*, les escortes finissent tout de même par poster leurs annonces sur ces sites, car ce sont ceux qui permettent de joindre le plus de clients potentiels d'un coup, et donc les plus susceptibles d'apporter de la clientèle en grand nombre, même s'il s'agit d'une clientèle pas nécessairement très valorisante.

« Anna : ok mais tu vas quand même regarder [sur Merb] ?

Virginie-Marianne : Oh oui oui mais pas souvent, mais t'sais j'y vais régulièrement, et puis je tape mon nom pour vérifier ce qui se dit sur moi, parce que ne serait-ce que pour savoir si je pourrais améliorer quelque chose. T'sais des fois là tu te dis "ok ça fait chier de savoir que mes horaires ça va pas à tout le monde, peut-être que je peux faire un effort, t'sais pendant l'été allonger d'une heure". Pour avoir plus de clients, toujours l'idée de vendre ton service. » [Virginie-Marianne]

Certaines vont même jusqu'à proposer des tarifs préférentiels destinés uniquement aux *merbistes*, en voici un exemple : « *INCREDIBLE INTRODUCTORY RATE ONLY FOR MERBITES: 400\$ an hour, 350\$ for extra hours* ».

Les sites de *reviews* sont également un bon moyen d'évaluer la concurrence et de prendre les mesures nécessaires pour rester dans le marché tout en conservant une certaine distinction. Cette distinction peut passer par le fait qu'on n'admet pas accepter d'offrir un nouveau service à cause de la concurrence mais plutôt « par plaisir ». C-Carolane, par exemple, quand nous l'avons rencontrée, n'acceptait pas de faire des fellations sans préservatif et se promettait de ne jamais le faire. En revanche, quelques mois plus tard, en consultant son « profil Merb », nous nous sommes rendu compte qu'elle avait changé d'avis. Voici sa réponse lorsque nous le lui avons fait remarquer par courriel :

« J'ai en effet changer mon service un peu, j'offres maintenant la fellation non protégé. Par contre, c'est sous de stricte conditions, aucune signes de malpropreté, de maladie... Et le client doit être propre.

A priori, j'ai réaliser que j'avais autant de plaisir à l'offrir sans qu'avec protection. De plus, le risque est minime. Et puisque je suis percée à la langue et à la lèvre, il y avais quand même des risque que je fisures le condoms lors de la fellation, le rendant moins efficace. » [Extrait d'un courriel de C-Carolane]

Pour d'autres, ces ajustements se font de manière moins explicite. Mélanie-Mélissa, par exemple, refusait les fellations sans préservatif, allant même jusqu'à dénoncer une agence qui incitait fortement ses escortes à proposer cette pratique aux clients, à l'association Stella de défense des droits des travailleuses du sexe. Elle a pourtant accepté de l'offrir à un client régulier et privilégié, qui menaçait discrètement d'engager une autre escorte si elle continuait à refuser, à la condition tout de même qu'il passe certains tests de dépistage des maladies sexuellement transmissibles. Aussi, ici, pouvons-nous remarquer que comme dans d'autres professions de service, il se crée des préférences envers certains clients, une sorte de favoritisme qui pourrait pousser le professionnel à faire quelques compromis.

D'autres, pour finir ce point, utilisent Merb afin de promouvoir leurs services en usant de stratégies marketing innovantes. En effet, Joanie-Johanna met en avant l'aspect autonome de ce métier qui lui permet d'être créative et originale dans la « promotion » de ses services. Elle a par exemple organisé, via Merb, un concours de textes pornographiques dont la récompense est une rencontre avec elle à tarif réduit :

Salut messieurs!

(English will follow)

Je vous invite à participer à mon concours d'écriture pornographique! Le prix sera une session d'une heure avec moi à moitié prix, soit 100\$ au lieu de 200\$ ou, si vous êtes 2 hommes ou plus, 150\$ par personne pour une session d'une heure et demie (au lieu de 300\$). C'est une session GFE+ en outcall qui aura lieu soit un vendredi, samedi ou dimanche en soirée (à déterminer ensemble). Si vous ne pouvez faire de outcall, ne participez pas.

Comment ça marche? Je veux que vous m'allumez. Soumettez-moi un scénario réalisable mettant en scène vous et moi en y incluant vos fantasmes les plus excitants. Le jury sera composé de moi :P, et l'auteur du meilleur scénario se méritera une session d'une heure (ou d'1.5h pour 2 hommes ou +) avec moi à moitié prix! C'est évidemment totalement subjectif, je choisirai le scénario qui m'allume le plus et nous le réaliserons! 🍑

Voici quelques pistes qui pourraient être utiles à votre inspiration et vous faire gagner des points:

- Je suis plutôt soumise au lit
- J'aime particulièrement les watersports
- Un ménage à trois avec deux hommes m'allument particulièrement (assurez-vous d'avoir votre partenaire et si vous êtes 2 (ou plus... 🍑), ce sera 150\$ par personne pour 1.5h)
- CIM/COF bienvenus, pas de Greek
- J'aime l'alcool (eh oui, ça me rend encore plus cochonne)
- Je suis très cochonne et ouverte, alors **osez** et soyez créatifs! 🍑

Soumettez-moi votre scénario à mon courriel avec comme sujet « Concours Merb ». Dans le contenu du message, indiquez aussi votre prénom, votre âge et votre nationalité. Une photo est appréciée mais pas requise.

Date limite pour participer: jeudi le 14 novembre à minuit (donc dans la nuit de mercredi à jeudi).

Le gagnant sera dévoilé le jeudi 14 novembre à midi.

Bonne chance à tous!!

Au plaisir de vous lire 🍑

Ces stratégies marketing sont mises en avant par les escortes afin d'insister sur leur indépendance dans leur travail, tout en réalisant, de façon plus ou moins originale, des compromis de nature commerciale. Ainsi, nous assistons à une tension entre les tentatives de résister au contrôle exercé par les personnes avec lesquelles les escortes indépendantes entrent nécessairement en contact dans l'exercice de leur activité et l'attrait d'effectuer des compromis commerciaux, afin de s'assurer une clientèle suffisante, en s'arrangeant un peu avec les valeurs et principes qu'elles se sont fixés. Ainsi, nous avons pu voir, en partie, comment fonctionne la rhétorique professionnelle qui se joue dans les discours et pratiques des escortes, ainsi que dans sa confrontation au quotidien avec les tiers impliqués dans cette profession. Nous allons continuer à explorer les ressorts, notamment autour de la question de la légitimité de ce groupe professionnel et de l'ambivalence causée par la tentation de la normification.

2. La légitimité

2.1. Justifiée

Les escortes indépendantes ont à cœur de justifier la légitimité de leur activité et convoquent pour cela plusieurs éléments de leur répertoire de rhétorique professionnelle. Elles insistent sur le « faisceau de tâches » complet que recouvre cette activité, ce qui leur permet de rompre avec la sempiternelle idée que les « prostituées » ne font qu'« ouvrir les cuisses », et elles mettent en avant leur détention d'un « savoir coupable »⁴⁸ sur leurs clients et les hommes en général, que ne possèdent pas les « profanes ».

Le *faisceau de tâches complet* met l'accent sur le fait que ce travail est loin de se limiter à une relation sexuelle, mais qu'il s'agit d'un travail complet avec une pluralité de tâches. Les discours tenus par les escortes indépendantes rencontrées insistent beaucoup sur cet aspect *complet* du travail. En effet, les escortes ont de nombreuses tâches à effectuer au cours de la rencontre, mais également autour de la rencontre. Autrement dit, la rencontre elle-même ne se réduit pas à un simple rapport sexuel, et le travail d'escorte ne se réduit pas simplement aux rencontres avec les clients.

« Oui ton heure de rencontre tu vas être payée ça, disons, par contre tout le travail qu'y a en arrière de ça est pas comptabilisé, comme poster des annonces, répondre aux courriels. Répondre aux courriels... ça prend beaucoup de temps, poster des annonces aussi, PR [*Public Relations*], aussi simple que ça a l'air là ça prend ton jus, ça prend ton énergie, ça prend du temps de travail, et puis ça c'est quelque chose que tu réalises juste quand tu commences » [C-Carolane]

En effet, toutes s'accordent pour dire que ce travail demande beaucoup de temps et d'investissement, ainsi que des habiletés dans plusieurs domaines, bien éloignés de la sexualité, comme l'organisation, la gestion du temps, la communication. Aussi, au cours de la rencontre elle-même, certaines qualités humaines sont requises. Les

⁴⁸ Les expressions « faisceau de tâches » et « savoir coupable » sont toutes deux de Hughes (1996). Nous les définissons et en explicitons les ressorts au fur et à mesure de cette section.

escortes indépendantes rencontrées offrent en effet toutes le service *Girlfriend experience* (GFE)⁴⁹, qui demande donc d'apporter beaucoup de tendresse, de présence et d'écoute aux clients. En effet, la plupart des clients, lorsqu'ils rencontrent une escorte, ne s'attendent pas uniquement à un rapport sexuel, ils veulent également discuter, être pris dans les bras, embrassés. Mélanie-Mélissa l'exprime ainsi :

« Puis y en a plusieurs quand ils arrivent là, avant de se déshabiller, des fois avant, des fois après, ils me serrent dans leurs bras là, y en a qui m'embrassent pendant 10 minutes là, on est debout et là... Mais c'est ça que je veux offrir aussi, t'sais de la tendresse, puis de la douceur, moi je veux pas des clients de 15 minutes, moi j'en veux pas de ça, des fois y en a qui me demandent : "C'est combien le 15 minutes", et : "J'en fais pas de 15 minutes, tu viens pas ici juste pour te vider là" » [Mélanie-Mélissa]

Certaines escortes offrent un service d'accompagnement, c'est-à-dire que la rencontre est composée d'une partie au restaurant et d'une autre « en chambre ». Ce service demande donc à l'escorte d'être capable de tenir une bonne conversation, de « bien » présenter, de pouvoir effectivement passer pour la « vraie » petite amie, et la petite amie idéale qui plus est, aux yeux des autres. Ainsi, Virginie-Marianne, qui offre ce service, décrit ses rencontres :

« 2 h oui, 2 h c'est la plus populaire, ça va facilement aux 3 h et au *diner-date* de 5 h où on partage un repas et un moment à la chambre. Fais que oui y a l'aspect accompagnement il est là, même dans une durée plus courte l'aspect accompagnement il est là parce que la personne va choisir le service GFE pour avoir l'impression d'être avec sa blonde t'sais, pour que ça fasse moins trash, moins juste service... » [Virginie-Marianne]

⁴⁹ Comme défini dans le chapitre Méthodologie, le service de base offert par les escortes indépendantes rencontrées, appelé *GFE* pour *Girlfriend Experience*, consiste à passer le temps de la rencontre en jouant le rôle de la petite amie. Le service concurrent est le *PSE*, pour *Porn Star Experience*, qui, lui, consiste à donner au cours la rencontre une impression d'être dans un film pornographique.

D'autres organisent des événements spéciaux dans l'exercice de leur profession. B-Alexandra, après avoir participé plusieurs fois à ces événements aux États-Unis qu'elle décrit comme des sortes d'« orgie », a décidé d'organiser les siens au Canada :

« B-Alexandra : J'ai décidé d'en faire un au Canada parce qu'on avait rien comme ça, puis c'est... dans un sens c'est mon pays donc c'est plus facile : j'ai pas les douanes, le stress des douanes et puis toutes les choses comme ça. J'ai commencé novembre passé, donc ça va être mon 3e événement, et puis c'est le fun, mais c'est beaucoup beaucoup d'ouvrage, parce que bon... c'est s'occuper de plein de filles et puis c'est s'occuper de plein de clients, et puis toutes les préparations d'un événement normal, comme d'un party, les boissons, toutes ces choses là incluses

Anna : Et comment ça fonctionne ? Les clients paient un prix pour la soirée ?

B-Alexandra : Oui, ils payent un prix pour la soirée dans le fond, puis tout est inclus : le prochain c'est sur un bateau, donc le bateau, le transport aller-retour de l'hôtel, cette fois-ci j'ai même inclus l'hôtel pour certains, et après alcool, pouvant y avoir t'sais des bouchées, des choses comme ça, les filles, tout est inclus. [...] C'est un mélange de... t'sais même si c'est une orgie, c'est un mélange de conversations, d'apprendre à connaître les autres. » [B-Alexandra]

Enfin, une dernière tâche sur laquelle insistent les escortes indépendantes rencontrées consiste à offrir des relations sexuelles aux personnes qui n'en ont pas nécessairement l'occasion ailleurs, les personnes handicapées notamment.

« Tu vois hier j'avais une rencontre de 4 h, de 18 h 30 à 22 h 30, y a un gars qui m'a écrit : "Écoute, dis, moi je suis né avec un syndrome, mes parties génitales ne sont pas développées, donc c'est très très petits les testicules puis le pénis", et il dit : "moi toute ma vie j'ai été très complexé, et là je suis prêt à faire le pas, j'ai vu une sexologue mais ça a pas vraiment donné grand-chose, maintenant là je sais pas comment aller chercher plus de résultats". Mais moi ça c'est une chose que j'aimerais peut être offrir justement, [...] ce gars-là il avait plus besoin de passer à l'action dans le fond avec quelqu'un, pour comprendre la dynamique du processus d'adaptation t'sais, c'est ça qu'on a fait t'sais, puis le gars il était vraiment content là, juste de son premier contact avec une fellation, avec embrasser une fille, avec comment on touche

une fille. Là la prochaine étape ça va être comment on fait plaisir à une femme »
[Virginie-Marianne]

Elles mettent ainsi en avant « l'idée de mission, de service de la collectivité, de don de soi et de désintéressement » propre aux métiers « à vocation » (Sapiro, 2007). Nous pouvons également faire un parallèle avec les professionnels du « *care* ». Les infirmières, par exemple, revendiquent une professionnalisation de leur statut basée sur la reconnaissance de leurs tâches relevant à la fois de gestes techniques et de dispositions « cognitives et affectives — nécessaires au fait de se préoccuper, d'avoir un souci de l'autre » (Gonin *et al.*, 2013). Ainsi, l'une des tâches du travail sexuel mise en avant pour asseoir la légitimité du groupe professionnel est-elle d'insister sur la faculté de ses membres à prodiguer un service en tant qu'« aidantes sexuelles » auprès de la population handicapée⁵⁰.

Mélanie-Mélissa, dans le même ordre d'idée, met l'accent sur la possibilité gratifiante pour une escorte de remédier un peu au manque d'affection de « ceux qui ne pognent pas » :

« Bah des gros t'sais qui pognent pas j'en ai eu une couple là t'sais... Du monde qui sont... J'en ai eu un qui est comme un peu més-adapté social, il est comme... il a peut-être un léger, très léger retard mental, mais il est super fin, il est super doux, il a l'air weird là mais il est parfait, juste "reviens me voir quand tu veux ça va me faire plaisir". Puis des fois mettons t'sais quand c'est quelqu'un de pas beau ou de... enfin qu'on comprend qu'il ait eu besoin d'aller voir une escorte, bah je me dis "câlisse, il a droit autant que les autres t'sais" [...] Criss... j'imagine ta vie sans affection aucune pendant 40 ans ! ça se peut pas là... c'est à devenir fou, t'sais » [Mélanie-Mélissa]

Outre cette pluralité de tâches et d'activités reliées à l'exercice de la profession d'escorte, nous pouvons remarquer que les escortes élaborent une sorte de « savoir coupable » à propos de leurs clients, qu'elles étendent, pour certaines, à l'ensemble des hommes. Hughes le conçoit ainsi :

⁵⁰ Pour approfondir sur cette question au Québec : <http://zonevideo.telequebec.tv/media/11453/les-aidants-sexuels/les-francs-tireurs>, documentaire disponible jusqu'en août 2018.

« La plupart des métiers reposent sur une transaction explicite ou implicite entre chacun de leurs membres et ceux avec lesquels ils travaillent, et entre le groupe professionnel et la société, à propos des informations recueillies au cours du travail, de leur rétention ou de leur divulgation. La licence de mener cette transaction est partie intégrante de nombreux métiers. [...] Le type achevé du savoir coupable, c'est toutefois une manière de voir les choses différentes de celle de la plupart des gens, et donc susceptibles de choquer le profane. » (Hughes, 1996 [1976], p. 101-02)

Ainsi, dans le cas des escortes, ce *savoir* prend deux formes différentes. D'une part, il concerne leurs clients, dont elles préservent leur anonymat, alors même qu'elles connaissent souvent une grande partie de leur identité, leur vie et leur déviance – le fait d'aller voir des escortes. La relation même entre escorte et client repose sur cet implicite d'anonymat mutuel.

« Mon anonymat pour moi c'est important autant pour moi que pour le client. Je vais toujours maximiser ça, t'sais. Mais il reste que y en a qui sont par exemple qui sont très... ils se dévoilent, t'sais, ils disent leur nom, ils disent qu'est-ce qu'ils font comme job. T'sais comme le gars que j'ai vu hier, je sais son nom, je sais où est ce qu'il habite, et il est agent d'immeuble, à mon arrêt d'autobus j'ai sa photo sur l'affiche [rire] je suis comme "ok c'est bon c'est correct" » [Virginie-Marianne]

D'autre part, ce *savoir* est étendu par certaines à ce qu'elles considèrent comme l'ensemble des hommes. En effet, en côtoyant de nombreux hommes, dans leur pure intimité, dans leur plus simple appareil, elles se sont forgé une grande connaissance des hommes.

« Tu te rends plus compte que, mettons certains hommes... t'as moins d'innocence par rapport à ça » [B-Alexandra]

Ce savoir joue parfois dans leur propre intimité, les escortes ne se laissant, par exemple, « moins avoir », ou acceptant moins de choses de la part des hommes en comparaison avec les autres femmes n'exerçant pas cette profession, les *profanes*.

« Ben, y a des choses que tu te rends compte, t'sais que la gente masculine que c'est pas nécessairement tout beau, le fun et puis je pense que ça m'a juste amenée à savoir vraiment qu'est-ce que dans ma vie personnelle y a des choses que j'accepterai pas de mon chum [...] Moi y a des choses que pour mon chum ça serait vraiment important, puis j'accepterai pas, tandis que y a beaucoup de femmes des fois quand ils sont pas dans le métier, que c'est la norme, et qui sont portés à accepter parce qu'elles pensent que c'est la norme. » [B-Alexandra]

Ce phénomène a également été identifié par d'autres chercheurs dans le cadre d'études sur la « prostitution » et exprimé ainsi :

« All of the escorts studied by Foltz (1979: 128) took “pride in their profession” and viewed themselves as “morally superior” to others: “they consider women who are not ‘in the life’ to be throwing away woman’s major source of power and control [sexual capital], while they as prostitutes are using it to their own advantage as well as for the benefit of society.” » (Weitzer, 2005, p. 218).

Mais, si la rhétorique professionnelle employée ici permet aux escortes indépendantes d'imputer une certaine légitimité à leur profession, elles la relativisent également dans un souci de *garder un pied dans la norme*, entretenant alors une grande ambivalence.

2.2. Limitée

Leur justification de la légitimité de la profession est entravée, dans leur propres discours et pratiques, par des tentatives de normification. En effet, nous l'avons déjà précisé auparavant en évoquant Goffman (1975 [1967]), la stigmatisation de la profession d'escorte relève du « discréditable », c'est-à-dire que « la différence n'est ni immédiatement apparente ni déjà connue ». Aussi, l'important pour ne pas être « discrédité » est de « savoir manipuler de l'information ». Ces tentatives de manipulation de l'information, employées pour se distancier de l'identité stigmatisée

associée à l'exercice de cette activité, sont nombreuses chez les escortes et ont pour conséquence de limiter la légitimité de leur profession.

L'une des manières de conserver sa déviance secrète consiste, pour le sujet, à éviter tous les signes susceptibles de l'identifier comme escorte. Ces signes, nous les qualifions d'*identificateurs* en référence aux symboles « désidentificateurs » conçus par Goffman (1975 [1967]) comme « des signes qui tendent, en réalité ou dans l'espérance, à briser un tableau cohérent, mais pour le modifier dans un sens positif voulu par leur auteur » (Goffman, 1975 [1967], p. 59) et qui sont donc l'opposé de ce que les escortes recherchent, à savoir de conserver leur *tableau cohérent* en évitant d'être associées, par l'entremise d'éléments identificateurs, à la profession qu'elles exercent. L'évitement de ces signes identificateurs consiste, principalement, à réduire au maximum tout contact avec d'autres collègues escortes ou avec des associations susceptibles d'être affiliées, au moins dans l'imaginaire collectif, au travail du sexe. En effet, aucune ne se rend par exemple chez Stella, l'association montréalaise « par et pour les travailleuses du sexe » afin de conserver intact son anonymat en tant qu'escorte : « Je pourrais me présenter chez Stella, aller chercher mes condoms gratuitement mettons, t'sais, mais même ça je veux pas » [Mélanie-Mélissa]. Ces caractéristiques ont de grandes conséquences pour la quête de reconnaissance des escortes indépendantes (que nous expliciterons par la suite).

L'évitement de ces éléments identificateurs passe également par l'établissement d'une frontière claire entre sa vie privée et sa vie professionnelle. Cette frontière se matérialise différemment pour chacune. Certaines instaurent une différence nette entre le lieu d'habitation et le lieu d'exercice, tandis qu'une d'entre elle, Mélanie-Mélissa, n'est pas du tout dérangée par le fait de recevoir des clients chez elles. D'autres mettent davantage l'accent sur la différence entre leur nom civil – certaines ont prêté une grande attention au cours de la recherche à ne pas divulguer leur « vrai » nom, se présentant donc en tant qu'escorte – et leur nom « de scène », alors que pour B-Alexandra par exemple la frontière entre les deux s'est peu à peu estompée, se faisant parfois appeler par son « prénom d'escorte » dans sa vie privée.

Par ailleurs, un élément crucial dans cette tentative de convaincre, soi et les autres, que l'on a conservé un pied dans la norme est l'insistance, pour la quasi-totalité des escortes indépendantes rencontrées, du caractère temporaire de l'exercice de cette activité : « T'sais, je sais que c'est temporaire, t'sais c'est quelque chose que je fais là maintenant, mais ça a un début, ça a une fin. » [Virginie-Marianne] Surtout, il s'agit de préciser qu'on peut l'arrêter à tout moment : « Je ne fais pas ça dans un contexte de dépendance à aucune drogue, je fais pas ça non plus pour essayer de vivre sur ces sous là » [Virginie-Marianne]. Mais nous en reparlerons plus en détail dans l'Acte IV qui concerne le futur envisagé et la fin de leur carrière d'escorte.

Enfin, une dernière façon identifiée afin de se prémunir d'être (et de se) considérée comme « totalement » déviante réside dans le fait d'exercer une autre activité à côté, qu'il s'agisse d'une autre profession ou d'études. Ce schéma ne se trouve toutefois pas chez toutes les escortes. Exercer deux activités, dont l'une est perçue comme « convenable », « acceptée » permet à celles qui sont dans cette situation de ne pas avoir à mentir sur leur activité quotidienne, ainsi que sur l'origine de leurs revenus. De plus, les escortes indépendantes « à mi-temps » semblent apprécier l'équilibre procuré entre les deux. Par exemple, Virginie-Marianne travaille à temps plein dans un bureau, et exerce en tant qu'escorte les soirs et fins de semaine. Au début de sa carrière en indépendante, il y a trois ans et demi, elle faisait jusqu'à quatre ou cinq rencontres par semaine, augmentant ainsi son salaire mensuel de 3000 à 6000 dollars par mois. Aujourd'hui, par fatigue de devoir concilier ces deux emplois, elle a dû diminuer un peu son rythme en tant qu'escorte et touche entre 1000 et 3000 dollars mensuellement en plus de son salaire officiel. Un autre exemple intéressant est celui de C-Carolane, dont le deuxième emploi, un job d'étudiant qu'elle a commencé à faire une fois qu'elle était déjà escorte indépendante, lui permet de « garder les pieds sur terre », et éventuellement de l'utiliser comme couverture, pour ses parents et pour les assistants sociaux auxquels elle a dû prouver qu'elle gagnait suffisamment pour prendre en charge son petit frère. Souvent, le fait d'avoir une deuxième occupation

permet d'avoir une *couverture*, Nathalie-Laurence se dit par exemple « *undercover* » grâce à son autre profession, qui est largement plus acceptée socialement.

« J'ai besoin de ce *cover* là, et j'en ai besoin aussi au niveau mental, parce que j'suis aussi une femme d'affaire, puis j'ai besoin des deux types de travail et pour moi ça comble mes deux côtés de la personnalité, t'sais. Juste être courtisane, peut-être que je me trouverais pas de faire juste ça » [Nathalie-Laurence]

Mais, il n'est pas nécessaire d'avoir effectivement une deuxième profession, pour se trouver une couverture, B-Alexandra notamment déclare ses revenus et se présente comme une « consultante », adaptant sa spécialité en fonction de la personne à qui elle s'adresse, alors qu'elle exerce à temps plein l'activité d'escorte.

Le fait d'avoir deux professions réduit la possibilité de s'investir entièrement, en temps et en personne, dans la profession d'escorte. De plus, dans cette situation, la profession d'escorte est alors parfois présentée comme « un plus », de façon monétaire, comme de façon identitaire. Ainsi, cumulée avec d'autres éléments normificateurs, comme l'évitement de signes identificateurs, nous assistons à l'amointrissement de la légitimité défendue par les escortes indépendantes.

2.3. Un terrain d'entente : le déclassement des autres formes du travail du sexe

L'ambivalence des discours et des pratiques des escortes indépendantes quant à la question de la légitimité de leur profession apparaît dans ces propos, penchant d'un côté vers sa quête et de l'autre vers sa limitation. Cette tension se concrétise ultimement autour d'un phénomène commun à toutes les escortes indépendantes rencontrées : le déclassement des autres formes du travail du sexe. Ce déclassement concerne particulièrement les métiers que les escortes indépendantes situent directement en dessous de la leur – n'estimant même pas utile de se comparer aux « prostituées de rue », bien plus bas dans la « hiérarchie » du travail du sexe –, les femmes travaillant en tant qu'escorte dans des agences et celles travaillant en tant que

danseuses érotiques, ou dans des salons de massage érotique, ou encore dans des films pornographiques. Nos interlocutrices emploient également ces discours de déclassement à l'égard d'autres escortes indépendantes qui, selon elles, ne le font pas de la « bonne » manière, à des prix qu'elles considèrent dégradants pour un service complet. Aussi, utilisent-elles pour désigner ces femmes un vocabulaire spécifique et dévalorisant : « elles n'ont aucune morale », « fille » (par opposition à l'emploi de « demoiselle » pour désigner leurs collègues escortes indépendantes qu'elles estiment), « connes ». À travers leur dénigrement de ces autres formes du travail du sexe, de ces autres façons de travailler, émerge une sorte de « code éthique »⁵¹ tacite auquel les escortes indépendantes rencontrées se rattachent implicitement et sur lequel elles se basent afin d'exclure toutes celles qu'elles jugent non-respectueuses de ce code. Ce code de valeurs nous renseigne, par exemple, sur ce qu'elles considèrent être un travail « bien fait » :

« Et puis j'ai réalisé que y a pas une fille dans l'agence qui offrait du gfe, oui oui elle font des fellations sans condom, oui oui elles sont bien bonnes, mais elles font rien d'autre autour, elles s'en fichent du client » [C-Carolane]

Dans ce code, nous pouvons aussi voir apparaître l'idée de la valeur que chacune attribue à son service, et à soi-même à travers ce service. Mélanie-Mélissa méprise, par exemple, les escortes qui offrent leur service à un tarif qu'elle considère dérisoire :

« Cette fille là dans ses annonces c'est 60 piasses tout inclus, le complet pis toute là ! [...] Tabarnak ! Je sais pas... 60 piasses ! Demande plus ! Voyons ça vaut plus que ça ! » [Mélanie-Mélissa]

Également, le code éthique repose sur les raisons jugées « bonnes » et « morales » de faire ce métier :

⁵¹ Cette expression appartient au vocabulaire de Hughes (1996), mais dont il ne conseille pas l'utilisation pour éviter de tomber dans le piège de la *dissimulation* des professions établies. Dans notre cas cependant, il ne s'agit pas d'un *code éthique* revendiqué par les escortes indépendantes elles-mêmes, mais d'une construction de notre part dans le but de rendre compte de leur tentative de professionnalisation.

« Pour une courtisane, les raisons... les raisons qui les poussent à faire des rencontres vont être infinies, oui ça peut être de l'argent, oui ça peut être ça, mais c'est pas de l'argent pour payer ton loyer, ça va plus être de l'argent pour de l'argent, là rendu là là. Mais y a des filles qui travaillent dans le X que c'est autre chose là, c'est vraiment une survie là. Et puis même encore là, t'sais cet argent là ils vont l'utiliser pour se payer leur drogue et puis ils vont recommencer au point A là. Ouais non... je trouve que c'est ça, c'est vraiment les raisons qui poussent à faire des rencontres, je trouve que ça définit vraiment quel genre de personne tu es, enfin [se reprend]... dans quelle catégorie, dans quelle case tu rentres en fait. » [C-Carolane]

Cette citation, et son lapsus final, nous indique que les escortes indépendantes, qui refusent pour elles-mêmes d'être réduites uniquement à leur profession, n'offrent pas le même traitement pour les autres travailleuses du sexe, amalgamant ce qu'elles font et ce qu'elles sont, et participant ainsi à leur stigmatisation.

« Non j'ai été longtemps dans des agences. C'est l'enfer. Ce que je déteste le plus dans des agences c'est les autres filles. Quand t'es dans une agence, t'as un chauffeur qui vient te chercher chez toi, devant le soir, qui te ramène chez vous à 5 h du matin. Puis t'es comme pognée dans une voiture avec 3 autres filles et un chauffeur, puis elles sont connes, elles sont jeunes, elles sont gelées, elles fument des cigarettes, elles parlent mal, tu vois moi j'avais... je m'entendais plus avec les filles » [Nathalie-Laurence]

Aussi, les escortes indépendantes rencontrées se présentent comme des *courtisanes* ou des *compagnes d'élite*, par distinction avec les escortes d'agence :

« Oui moi je dis courtisane, et c'est pas que je me jette la poudre aux yeux, mais c'est que sur le plan business, sur le plan marketing, tu sais comment l'image est importante, et en ayant étudié en communication et travailler en relation publique, tu sais j'ai ces notions là, et pour moi c'est important de me dissocier des agences, parce que le service que j'offre moi je sais que moi je suis pas non plus une "performer" t'sais qui va aller faire un show ou un film porno live là, je suis pas dans la performance, dans l'aspect très physique de la chose là, l'acte là, t'sais je suis plus dans l'être, dans le bon moment, dans le plaisir d'échanger avec quelqu'un. Mon but

c'est de faire en sorte que quand je vais fermer la porte, que je vais partir, cette personne là va s'être dit "wow quel bon moment" au lieu de dire "wow quelle super belle fille" ou "quelle fille cochonne!", t'sais. C'est tout dans le qu'est-ce que... l'approche par aussi de comment je me définis aussi, parce que je reste une escorte et j'ai pas de honte à le dire, mais pour moi l'appellation "courtisane" fait référence à quelque chose d'épicurienne, plus au niveau du plaisir, des sens, t'sais dans l'histoire et tout ça, moi j'ai toujours été attirée aussi par cette époque-là, donc ça faisait plus un clin d'œil... » [Virginie-Marianne]

De plus, elles démontrent une volonté de « sauver » de leur situation les escortes travaillant en agence, nous rappelant les discours prohibitionnistes :

« De une à une j'aurais aimé ça comme de leur sauver de leur situation, parce qu'elles sont payées des peanuts pour tout faire, j'aurais aimé ça, mais je pouvais pas partir avec toutes les filles de l'agence tu vois ! » [C-Carolane]

Par le dénigrement, le déclassement, la dévalorisation de la part des escortes indépendantes, nous voyons revenir notre distinction première entre « voie angélique » et « voie diabolique ». Les escortes ayant emprunté la voie angélique se considèrent comme plus « morales » dans l'exercice de leur profession. De plus, en dénigrant ainsi leur façon de travailler, leur façon d'être, les escortes indépendantes sont dans une logique de délégation du « sale boulot ». Considérée par Hughes comme une manière commune comprise dans le processus de professionnalisation, il la définit comme : « Beaucoup de tabous concernant la propreté, et peut-être même beaucoup de scrupules moraux, dépendent, dans la pratique, du succès avec lequel l'activité taboue est rejetée sur quelqu'un d'autre. » (Hughes, 1996, p. 82). Dans notre cas, les escortes indépendantes sont dans une volonté de convaincre (soi et les autres) qu'elles exercent un métier noble, en insistant sur leur distinction vis-à-vis des autres travailleurs du sexe, qui, eux, exercent « mal » et « sans valeur » une activité qui est finalement décrite comme loin de ressembler à la leur. Les escortes indépendantes poursuivent ici leur tentative de distanciation, en conservant toujours l'intention d'éviter la stigmatisation, mais cette fois-ci en prenant de la distance avec les autres

formes de travail du sexe plutôt qu'avec leur propre pratique, essayant ainsi de déplacer la stigmatisation sur les autres. Elles participent donc – probablement de façon non-consciente car leurs discours relèvent en grande partie du « sens commun », de l'imaginaire collectif, sans véritablement connaître la situation de leurs consœurs en agence – à la stigmatisation des autres formes du travail du sexe, afin de professionnaliser leur métier. Mais cette tentative de report de la stigmatisation, preuve d'une faible solidarité intra-travail du sexe, nous amène à nous pencher sur la question de la revendication de la reconnaissance de leur profession.

3. La reconnaissance

Directement liée à celle de la légitimité, la question de la revendication de la reconnaissance est également délicate dans le cas des escortes indépendantes. En effet, leur ambivalence caractéristique joue encore ici un rôle fondamental.

Pour définir ce que nous entendons par le terme « reconnaissance », nous nous appuyerons sur Demazière, qui explique :

« [Les groupes professionnels] ne bénéficient pas nécessairement d'une reconnaissance juridique mais du moins d'une reconnaissance de fait, largement partagée et symbolisée par leur nom, qui les différencie des autres activités professionnelles » (Demazière *et al.*, 2009, p. 20)

Les escortes indépendantes déclarent se sentir *reconnues*, valorisées même dans l'exercice de leur métier, de façon individuelle. Mais la stigmatisation potentielle réduit considérablement leur marge de revendication publique de cette reconnaissance. Aussi, allons-nous voir comment elles semblent s'accommoder de leur clandestinité, finalement.

3.1. Reconnaissance personnelle

Les escortes indépendantes expriment le sentiment d'être valorisée à travers leur profession. Ce sentiment est très largement lié à leur insistance sur leur légitimité en tant que professionnelles. Mais cette reconnaissance joue surtout au niveau individuel :

« J'ai des clients qui ont pris un an, deux ans avant de me voir parce qu'ils me disaient "T'es partout dans le monde !" » [B-Alexandra]

La gratification occasionnée par l'exercice de cette pratique se caractérise par exemple par des modifications bénéfiques au niveau de la perception de soi, de son corps, de sa routine, de sa sexualité :

« Ce côté-là Marianne [utilisation ici explicite de son *nom de scène*] me fait sortir de ma zone de confort, de mes jeans t-shirt, me fait sortir de mes... T'sais par exemple sur l'aspect humain, j'étais très réservée, j'ai toujours été être sociable, mais très réservée, timide, et puis ça ça m'a forcée justement à émerger de ma coquille, puis à aller vers les autres, puis t'sais comprendre comment le *eye-contact* fonctionne, t'sais la proximité, l'intimité, sur le plan sexuel c'est fou là ! C'est une école extraordinaire ! T'sais tu peux arriver et dire "bon bah j'ai deux heures devant moi pour pratiquer des choses que ça fait longtemps que je me dis comment ça marche cette affaire là t'sais" » [Virginie-Marianne]

Certaines retirent une gratification, une impression de « sauver le monde », de rendre la vie des gens meilleure, à travers leur profession :

« Et puis c'est ça a un moment donné y a un homme aussi qui est venu me voir [...] Et lui c'est ça, sa femme elle était en phase terminale de cancer, et puis il fait : "notre vie sexuelle c'est inexistant là, pour des raisons évidentes", puis il fait : "mais je veux être là pour elle, je ne l'aime pas moins, mais j'ai besoin de quelque chose d'autres, t'sais j'ai besoin de penser à moi", puis t'sais il avait une thérapeute pour leur couple qui était comme : "mais t'sais genre faut que tu trouves pour toi quelque chose qui te fait du bien", il était comme : "mais moi ce que j'aime dans la vie c'est de passer du temps avec des belles madames !" [rire], "ça me décompresse, puis j'arrive chez moi puis je

suis capable d'être là, je suis capable d'être là à 100 %, je suis capable de l'aider !". Ça, entendre ça, t'as l'impression de sauver le monde ! » [C-Carolane]

Mais cette individualisation de la reconnaissance se concrétise davantage dans leur manière de mettre en avant leur propre approche de la profession. Joanie-Johanna par exemple déclare ouvertement être la meilleure dans la profession, parmi toutes les escortes. Cette façon de se présenter ainsi, « *different and better* », n'est pas réservée au groupe professionnel des escortes. Dans son étude sous la direction de Hughes sur les concierges, Gold explique ainsi :

« This attitude of "different and better" may be characteristic of the members of any occupation (or other group) whose public reputation is one of censorious stereotypes. This attitude implies that the individual member agrees that most of his colleagues do have the characteristics attributed to them by the public » (Gold, 1952, p. 493)

Les escortes indépendantes retirent donc un sentiment de reconnaissance de leur pratique quotidienne, notamment de la part des clients qui expriment leur gratitude, mais également par une valorisation personnelle due à leurs tâches. Cependant, cette reconnaissance individuelle ne se retrouve pas nécessairement au niveau du groupe professionnel lui-même. La revendication d'une reconnaissance collective est complexe, la stigmatisation ambiante et susceptible d'affecter chacune primant sur toute tentative.

3.2. *Non revendiquée*

Au niveau collectif, le groupe professionnel a tenté quelques mobilisations⁵² afin d'être reconnu légalement en tant que profession, mobilisations qui ont d'ailleurs majoritairement échoué, malgré quelques avancées. Selon nous, la difficulté cruciale au cœur de ce type de revendications repose sur la stigmatisation de la pratique. En

⁵² Nous avons évoqué ces mouvements dans le premier chapitre.

effet, aucune escorte rencontrée ne souhaite une visibilité publique. Même au sein de l'association montréalaise de défense des droits des travailleuses du sexe, Stella, peu souhaitent s'afficher ouvertement. Les manifestations ponctuelles organisées par cette association sont du coup l'apanage d'« alliés », c'est-à-dire de personne qui ne travaillent pas nécessairement dans l'industrie du sexe, qui soutiennent la cause et qui ont donc moins de difficultés à se montrer dans ce genre de situations, susceptibles d'être très compromettantes pour d'autres, mais dont la légitimité à parler au nom des travailleurs du sexe est, du coup, restreinte. À l'exception de quelques porte-paroles connues dans le mouvement, la plupart des travailleuses du sexe fuient les médias, ce qui n'arrange pas la *publicisation* de leur revendication.

« Je suis pas active dans ces mouvements là, je suis pas active dans... je cherche pas non plus à avoir trop d'attention, côté média, côté... ces choses-là, surtout avec les événements que je fais » [B-Alexandra]

Mathieu énonce certes lui aussi la stigmatisation comme principal obstacle aux mouvements de travailleurs du sexe, non pas uniquement par crainte d'une visibilité trop large, mais également par un processus d'intériorisation de cette stigmatisation qui opérerait ainsi :

« But what seems to be the main obstacle confronted by these movements is the ambivalence that most prostitutes feel towards their activity, an ambivalence that is directly related to the stigma of prostitution. Because selling sex is their sole source of income, prostitutes can consider it their 'profession', whose criminalization or absence of official recognition is felt to be an injustice. But, because they experience the stigma attached to 'sex work' on a daily basis and (more or less consciously) share the socially dominant negative opinion towards this occupation, they are not entirely convinced that prostitution is really a profession that deserves recognition » (Mathieu, 2003a, p. 47)

Récemment, la sœur de C-Carolane, également escorte indépendante, s'est retrouvée piégée par un média. S'attendant à une entrevue écrite, celle-ci était en fait sous forme de vidéo. Déjà sur place, elle a finalement accepté et la vidéo a donc été diffusée sur

internet la montrant à visage découvert. Cette escorte, et sa collègue également dans la vidéo, ont reçu beaucoup d'encouragements de la part d'autres qui félicitent notamment leur courage de se dévoiler pour revendiquer une reconnaissance sociale de leur profession. Illustrons ces encouragements par un commentaire laissé par Joanie-Johanna sur Merb dans un fil de discussion dédié à ce sujet :

« Joanie-Johanna : Oui bravo les filles ! Mais aussi MERCI ! C'est encourageant de voir des filles suffisamment courageuses pour prendre la parole sur la place publique (à visage découvert en plus !) et dénoncer la stigmatisation dont nous faisons l'objet. Ça fait du bien d'entendre un discours différent, de voir que la porte est ouverte au débat. Je comprends que certaines personnes ne peuvent pas concevoir que nous faisons ce que nous faisons et que nous aimons ça, mais j'ai bien de la misère à comprendre que ces personnes ne peuvent pas tout simplement accepter que nous avons une façon de penser différente de la leur.

L. a tellement bien décrit ce que je pense. L'escorte c'est non seulement un métier honorable, mais beau. On répond à un besoin qui est carrément instinctif à la base, pis en plus on donne de l'amour, du respect et de l'écoute. Je vois pas comment on peut se positionner contre les filles qui le font de leur propre gré (et bien). » [Merb à propos de la vidéo]

Un autre obstacle aux revendications des escortes repose sur leur volonté de distinction des autres formes du travail du sexe, dont les conséquences sur le mouvement sont concrètes. En effet, par exemple Karine souhaitait monter un mouvement, l'Union des TDS⁵³, avec une collègue, mais la question de la distinction a vite freiné leur enthousiasme :

« Karine : Stella pensait, quand j'avais partie l'Union des TDS... que je prenais la défense que des TDS escorte incall ou out call. Et qu'on négligeait les TDS de rue. ... C'était un sujet délicat dans l'union des TDS. Moi je voulais les représentés... et une fille de l'union ne voulais pas. Elle voulait ne pas être associé à cette image négative qu'on a d'elle... » [Extrait de la conversation Facebook avec Karine]

⁵³ TDS est l'acronyme de Travailleuses Du Sexe.

La stigmatisation du travail du sexe dans son ensemble et la tentative de se distinguer des autres formes du travail du sexe, en participant à leur stigmatisation, ne permettent pas aux escortes indépendantes de revendiquer une forme de reconnaissance sociale sur la place publique, amenuisant considérablement leurs possibilités sur la question. Mais nous allons voir, qu'étant dans une situation plutôt confortable, et nous en profiterons pour revenir ici sur la question de la distinction entre *voie angélique* et *voie diabolique*, les escortes indépendantes rencontrées se satisfont finalement de la clandestinité de leur profession.

3.3. *S'accommoder de sa clandestinité*

Les escortes indépendantes rencontrées ayant suivi le parcours *angélique* – c'est-à-dire, rappelons-le brièvement, celles qui sont dotées de ressources non-négligeables sur lesquelles s'appuyer concernant leur entourage, leur pluralité d'options, facilitant ainsi considérablement leur carrière dans la profession d'escorte – sont dans une position favorable afin de « bien » vivre ce choix : « t'sais c'est un métier comme les autres, si on veut que ce le soit, si on le gère bien, avec santé dans sa tête et dans son corps. » [Virginie-Marianne]. Aussi, leur plus grosse difficulté dans l'exercice de leur profession concerne la stigmatisation qu'elles sont susceptibles d'endurer. Celle-ci fait en sorte que peu d'entre elles l'exercent au grand jour, ne la divulguant généralement qu'à quelques personnes de confiance. Et finalement, nombre d'entre elles, même si elles préféreraient que leur métier soit reconnu et accepté, se complaisent de cette clandestinité, de cette pratique secrète. Elles imaginent, en outre, souvent la légalisation et la reconnaissance juridique de leur profession en termes « réglementaristes » au sens que cela impliquait au XIXe siècle, c'est-à-dire dans une optique de « contrôle sanitaire », avec le fait de devoir faire des examens médicaux réguliers, d'être surveillées et recensées. En contrepartie, la clandestinité a ses avantages. L'extrait suivant exprime clairement cette idée :

« Virginie-Marianne : Mais j'ai bien l'impression que si ça devenait légal, décriminalisé, ça serait plus public et là moi je suis pas sûre que je serai bien avec ça, j'aime bien le côté clandestinité qui me permet justement de me prémunir, de devoir communiquer des choses par rapport à ça

Anna : Comment ça de devoir communiquer ?

Virginie-Marianne : Ben si ça devient un métier, il faut s'annoncer quand on fait ce métier là, il faut aller passer des tests, on fait des dossiers qui sont tenus, j'ai pas nécessairement le goût de ça.

Anna : Tu préfères que ça reste quand même un peu caché ?

Virginie-Marianne : Dans ma situation à moi, parce que moi j'ai toutes les avantages si on veut, puis très peu d'inconvénients, mais je suis bien consciente que c'est pas tout le monde qui le vit comme ça là ». [Virginie-Marianne]

Toujours partagé, qu'il s'agisse d'une question d'autonomie, de légitimité ou de reconnaissance, le drame social du travail des escortes, de par ce contexte de stigmatisation et son statut de profession de service (intime de surcroît), repose donc sur l'ambivalence. Cette tension continue permet aux carrières d'escortes de se poursuivre malgré les discontinuités que cela implique. Et, nous allons le voir maintenant, cette même ambivalence va également influencer le rapport des escortes à leur futur professionnel.

Acte IV : Envisager le futur

Une fin annoncée

L'ambivalence que nous considérons caractéristique du drame social du travail d'escorte s'imisce également dans la conception qu'ont les escortes indépendantes de leur futur dans la profession, dans la poursuite ou la fin de leur carrière. Cette tension se concrétise d'une part autour de la question de la *réussite professionnelle*, et, d'autre part, autour de l'idée de la *retraite*. Nous allons explorer, pour chacune de ces deux idées, leurs divergences internes, leur dialectique propre et leurs arrangements ultimes.

1. La réussite professionnelle

Nous commençons à bien le saisir, nous sommes loin d'être en présence d'une profession stable aux carrières de forme bureaucratique classique, préétablies et figées dans le temps. Nous voyons également qu'il existe des similitudes avec les professions « conventionnelles », notamment ici sur la question de la *réussite professionnelle* :

« Des études consacrées à des métiers plus conventionnels comme la médecine ont montré que la réussite professionnelle (telle que la définissent les membres de la profession) dépend de la position acquise dans un ou des groupes influents qui contrôlent les gratifications internes au métier ; elles ont aussi montré que les faits et gestes des collègues jouent un rôle important dans le développement des carrières individuelles. Les musiciens ne font pas exception à cette proposition [...]. » (Becker, 1985, p. 127)

Pour le groupe des escortes indépendantes, la réussite professionnelle ne se résume pas en une succession d'échelons à franchir, mais il existe tout de même une hiérarchie informelle qui se met en place. Nous l'avons déjà évoquée précédemment,

cette hiérarchie, établie autour d'un « code éthique » tacite, est définie par les escortes indépendantes qui se placent ainsi en haut de l'échelle, par déclassement des autres formes du travail du sexe ou des autres façons d'entreprendre le métier d'escorte indépendante (par l'instauration de tarifs plus bas, par manque de « distinction », etc.). La définition « officielle » de la réussite tenue par les escortes indépendantes rencontrées est donc la suivante :

« "Élite" dans le fond c'est la personne que... d'autres clients vont chercher à avoir, dans le sens que t'es assez occupée justement pour choisir qui tu vois qui tu vois pas, c'est peut-être ça, dans ce sens là. » [B-Alexandra]

Cette définition n'est cependant pas immuable, elle s'établit plutôt en relation avec les autres escortes, avec la position qu'elles ont l'impression d'occuper en fonction de la concurrence, de la position des collègues. Nous pouvons visualiser ce phénomène en mettant en lien deux entretiens réalisés avec deux escortes différentes, C-Carolane et Virginie-Marianne. La première considère la seconde comme une « escorte d'élite », lui attribuant ainsi un ensemble de caractéristiques. La seconde, en revanche, se définit davantage comme une « *girl next door* », et considère qu'il y a bien plus « élite » qu'elle.

« Anna : Mais ça serait quoi du coup une courtisane "d'élite" ?

C-Carolane : Je sais pas... je crois que... puis je sais même pas si vais me rendre un jour, mais y en a beaucoup sur Merb qui s'affiche ouvertement comme ça, mais t'sais pour... y a Marianne Courtisane, y a V., mais c'est des grands noms là, elles sont connues, c'est des "stars" de l'escorte genre. Mais t'sais elles ont des photos de professionnels, elles ont un corps refait, c'est des poupées, vraiment là. Mais ça leur enlève rien de ce qu'elles font, pour vrai là je leur lève mon chapeau parce que je serai pas capable d'être ça.

Anna : Pourquoi ?

C-Carolane : Parce que pour moi tu peux pas être vrai en... en offrant le service qu'elles offrent, tu peux pas être authentique.

Anna : Qu'est-ce qu'elles offrent comme service ?

C-Carolane : Le service est semblable. Le taux horaire est doublé, triplé, quadruplé.

Anna : Par rapport à ce que tu fais ?

C-Carolane : Ouais. Puis... je saisis pas encore exactement leur méthode, je saisis pas encore exactement leur ambiance, leur approche, mais ça marche leur truc. Elles ont leur propre site, elles sont totalement indépendantes la majorité d'elles. Mais... faut que tu sois l'élite de l'humain pour pouvoir être l'élite de l'accompagnement.

Anna : Comment ça ?

C-Carolane : Bah faut que tu sois grande, blonde et parfaite. Ou que tu correspondes à d'autres standards de fétiche en fait, genre... euh... une petite asiatique mince avec les seins refaits, ou genre... T'sais faut que tu sois parfaite selon les standards de l'industrie. Puis, j'aspire pas à faire ça, parce que j'ai pas envie de rentrer dans les standards de l'industrie, je rentre pas déjà dans les standards de l'industrie [rire] ! »
[C-Carolane]

« Bon là tu me vois physiquement je suis pas quelqu'un, je suis pas le type "belle fille", "modèle", t'sais pour des films des choses comme ça. Je suis vraiment le type *girl next door* le plus typique, étudiant, jeune travailleur. [...] [Des tarifs] y en a des encore plus élevés que moi. » [Virginie-Marianne]

Plusieurs éléments ressortent de ces échanges. Tout d'abord, nous pouvons constater qu'il n'existe pas *une* définition de la réussite professionnelle dans le groupe professionnel des escortes. Chacune a l'impression qu'il y a quelqu'un de plus élevé dans la hiérarchie – hiérarchie qui est d'ailleurs propre à chacune, même si leurs discours concordent sur quelques aspects – tout en se satisfaisant, chacune, pour sa position obtenue. D'ailleurs, la position obtenue ne relève pas toujours d'une grande mobilité à travers cette hiérarchie informelle, certaines ayant toujours occupé la même place, d'autres étant passées directement du travail en agence à l'exercice en tant qu'indépendante.

Ensuite, nous remarquons, à travers la confrontation de ces deux discours, que les escortes ne se connaissant pour la plupart qu'à partir de leur *interface numérique*, c'est-à-dire leur façon de se présenter dans leurs annonces ou leur site internet, l'image offerte est alors souvent une stratégie marketing à destination des potentiels clients et peut induire en erreur les collègues ou la concurrence sur ce qu'elles sont

véritablement. Virginie-Marianne n'étant pas « refaite », et très loin d'être et de se considérer comme « l'élite de l'humain ». Cependant, certaines escortes indépendantes se connaissent *de visu* et peuvent même travailler ensemble. Nous avons déjà évoqué le « regroupement » dont fait partie C-Carolane, mais il existe aussi la possibilité de travailler ponctuellement en duo. Cette manière de travailler est une façon de se faire connaître – ou de faire connaître ses collègues, selon le point de vue que l'on adopte – et donc de promouvoir ses services, en organisant des rencontres à deux escortes auprès d'un même client. Dans le même objectif de gagner en popularité, il existe des événements de « publicité » des escortes. Il y a ceux payant pour les clients et qui s'apparentent davantage à une « orgie », tels que ceux organisés par B-Alexandra par exemple, dont nous avons déjà parlé. Mais il existe également le modèle gratuit, appelé « *Get Together* », organisé dans le cadre du site Merb par une escorte qui, pour le temps d'une soirée, rassemble clients potentiels et escortes. Mais ce format est loin de plaire à toutes les escortes indépendantes rencontrées. Certaines n'y vont tout simplement pas, car aller dans ce genre d'événements peut aussi être une façon de dévoiler le fait qu'on a *besoin* de nouveaux clients, ce qui va à l'encontre même de la réussite professionnelle.

« Je n'ai pas participé au *get together* pour plusieurs raisons... Je ne suis pas à l'aise de rencontrer une gang de clients/SP⁵⁴ en même temps, j'ai l'impression que c'est un peu un free for all, un club echangiste... » [courriel de C-Carolane].

Alors que d'autres regrettent parfois un peu d'y être allées, car il semble qu'il est plus difficile d'honorer un rendez-vous pris avec un futur client lorsque l'on sait à l'avance à quoi celui-ci ressemble. C'est le cas notamment de Joanie-Johanna, qui se dit néanmoins friande de ce genre d'événements « promotionnels » au cours desquels elle peut se rendre compte de l'étendue de sa popularité, se sentant « *famous* », et qui a l'intention d'organiser le prochain.

⁵⁴ SP est l'abréviation de *Service Provider* : un terme utilisé régulièrement sur les sites comme Merb ou de petites annonces pour désigner une escorte.

Enfin, nous constatons – grâce, toujours, à ces mêmes extraits cités plus haut – qu’il existe toujours cette tension, ce dilemme, dû à la stigmatisation, qui réduit considérablement l’envie de réussir dans cette carrière. En effet, le fait de « correspondre aux standards de l’industrie » est associé au fait d’être devenue totalement déviante. Cette ambivalence dans la conception de la réussite professionnelle se concrétise encore davantage autour du fait d’avoir toujours en tête une fin annoncée de sa carrière d’escorte.

2. La retraite

Le fait de prendre sa retraite de manière prématurée n’est pas anodin. Cette décision a des conséquences sur le groupe professionnel, comme le souligne Hughes :

« Celui qui abandonne [sa profession] après avoir reçu une formation complète, obtenu le droit d’exercer et subi une initiation, devient une sorte de renégat aux yeux de ses pairs ; et même aux yeux des profanes, dans le cas du prêtre. Il faut un rite de passage pour entrer dans la profession, et un autre pour s’en échapper. Celui qui file à l’anglaise semble porter préjudice à la profession et à ses anciens collègues. »
(Hughes, 1963, p. 657 traduit par Chapoulie (1996))

2.1. Une fin annoncée, parfois préparée

Nous avons déjà évoqué le fait de mettre en avant le caractère temporaire de leur activité. En poursuivant dans cette direction, nous constatons que les escortes indépendantes ont, pour la grande majorité, une fin prévue de carrière, que cette fin soit simplement imaginée ou au contraire concrète et tangible. Toutes partagent avec nous leurs plans futurs, lorsqu’elles se seront retirées de leur profession d’escorte, et sont déjà actuellement en train de préparer ce moment. Cette préparation passe par le fait d’éviter tous les signes qui seraient susceptibles de les identifier en tant qu’escortes, de protéger leur identité pour réussir leur sortie. Mais également de faire

des choix précis dans ce sens, par exemple de refuser d'entrer dans le marché du film pornographique afin de ne pas laisser de traces pour le futur.

« Je me disais ça vaut pas la peine en plus je me disais je vais peut-être avoir un vidéo qui va être là dans vingt ans, que je voudrais pas, non. Tandis que ça, je veux dire, demain matin, si je veux arrêter, y a pas personne qui soit au courant, ça va rester qu'est-ce que c'est. » [B-Alexandra]

Le fait de refuser de mettre des photos de son visage sur internet est explicité par la même finalité.

« Je coupe [la photo] là [montre son cou], non criss une fois que c'est sur internet là... t'as pas plus de contrôle là-dessus j'm'excuse là ! Il en est fortement pas question ! Y en a qui me demandent parfois par courriel, ils m'envoient un message par mon annonce là : "Est-ce que je peux avoir une photo de ton visage ?", "Non", "Ben parce que je sais pas là si j'vais t'aimer ou pas", "Bah tu prends ta chance ou tu prends quelqu'un d'autre, y a pas ma face qui va se promener sur la toile". J'aime autant perdre un client. » [Mélanie-Mélissa]

Mais la préparation de la fin d'une carrière passe également par la planification d'une date de départ. Celle-ci peut être proche et déjà annoncée, comme dans le cas de Virginie-Marianne, dont la date de retraite est affichée depuis quelques semaines, au moment où nous écrivons, sur son site internet par ce message :

Latest News

Announcing retirement

My dear lovers, my friends, After 4 years of pleasure and adventure, I am now announcing my retirement from the courtesan business for September 30th, 2014. My professional career is evolving more and more every year and I now find it difficult to maintain a website, managing advertising and replying to emails within a normal delay. I now have to make this difficult decision of retiring.

September 30th of 2014, I will close this website and I will no longer be found on the web, in order to move forward with my personal life, my career and other education projects.

For those interested, I will keep my courtesan email active for a while after September 30th, to meet occasionally my regulars and favorite lovers, until an undermined moment in 2015.

This means if we never met yet, it's now your chance to book before I retire!

To all of you I met in the last 4 years, I can't thank you enough for the wonderful moments we shared and the adventures we experienced together. You gave me your trust and your soul. You invited me into your intimacy... And this means a lot to me. I will never forget this time of my life and you all will stay in my memories for long!

Kisses,
your courtesan

Pour d'autres, la date est plutôt lointaine, mais fait partie d'un projet organisé, dont les premières étapes de l'accomplissement sont déjà en marche :

« Je commences un cours en assistance dentaire lundi prochain, puisque mon copain et moi avons comme plan de faire une formation professionnelle afin de quitter pour l'ouest canadien d'ici deux ans. Si le projet se rend, si tout se passe comme prévu, Carolane [utilisation ici explicite de son *nom de scène*] restera au Québec et je mettrai fin à ma carrière lors de mon départ en Alberta. » [Courriel de C-Carolane]

Enfin, pour certaines, la date de fin envisagée est plus vague, comme Mélanie-Mélissa par exemple qui compte arrêter à la fin de ses études, car elle a l'intention de travailler dans son domaine, mais les plans ne sont pas encore définis et la date de fin encore loin d'être fixée. Néanmoins, toutes les escortes indépendantes rencontrées ont dans l'idée cette future retraite de leur carrière d'escorte, et cela pour plusieurs raisons que nous allons identifier maintenant.

2.2. Les raisons d'arrêter

Lorsque, dans leur discours, les escortes indépendantes envisagent la fin de leur carrière, elles apportent toujours une ou plusieurs raisons spécifiques qui seraient susceptibles de précipiter leur décision, ou bien qui ont déjà amorcé ce processus de prise de la retraite. Le fait d'envisager une prise de retraite prématurée n'est pas exclusif au *drame social du travail* d'escorte, comme nous pouvons le voir avec la recherche présentée par Becker (1985). En effet, les musiciens de jazz qu'il a étudiés ont également cette tentation, et ce pour deux raisons principales, l'une concerne le dilemme entre succès et indépendance – dilemme qui peut pousser à se retirer de la profession lorsqu'il n'offre plus de solutions satisfaisantes (Becker, 1985, p. 135) –, et l'autre concerne la famille, à laquelle il peut être difficile de subvenir aux besoins considérant l'insécurité économique d'une telle profession, occupée de façon marginalisée de surcroît (Becker, 1985, p. 143).

Les raisons identifiées diffèrent dans le cas du travail d'escorte. D'autant plus que les escortes indépendantes rencontrées insistent une nouvelle fois sur leur autonomie – ici sur leur autonomie de décision quant à l'arrêt ou non de leur carrière. Autrement dit, elles ne veulent pas « arrêter pour quelqu'un », mais pour elles-mêmes lorsqu'elles voudront passer à autre chose, pour les raisons suivantes.

- *L'âge*

L'une des raisons avancées pour argumenter en faveur d'une sortie prochaine de la profession est celle de l'âge de la professionnelle. En effet, il semble il y avoir un âge prescrit pour prendre sa retraite. Virginie-Marianne et Nathalie-Laurence, respectivement âgées de 34 et 38 ans, tiennent ce discours :

« Je pense pas que je referais un autre trois ans et demi, ne serait-ce que parce que je vieillis, et juste au niveau du produit qu'on offre, t'sais, j'ai plus la vingtaine »
[Virginie-Marianne]

« Là ça va super bien mon affaire, mais je prévois de faire ça encore les 3, 4, 5 ans maximum [...] Courtisane, je vais pas faire ça jusqu'à 60 ans là quand même ! »
[Nathalie-Laurence]

Cette raison, l'âge, n'est pas particulière au travail d'escorte, elle est même une des premières dimensions que Hughes (1996, p. 177-78) conseille de prendre en compte dans l'analyse des carrières, malgré le flou qui constitue la distinction entre sa « condition biologique » et ses « définition et évolution sociale », ou plus simplement entre son « âge biologique » et son « âge social ». En effet, dans notre cas, par exemple, l'imaginaire collectif, partagé par les escortes elles-mêmes, veut qu'une escorte ne puisse pas continuer d'exercer à l'âge de 60 ans, à moins de faire des concessions sur la qualité de la clientèle exigée, par exemple. Hughes met l'accent, en donnant les exemples du sportif de haut niveau et de l'actrice hollywoodienne au rôle récurrent d'ingénue, sur les problèmes de « la vigueur, de la rapidité, et de l'apparence physique » qui accompagnent l'avancée dans l'âge et qui sont susceptibles de mettre fin de façon prématurée à une carrière (Hughes, 1996, p. 178). Il souligne également que « pour la plupart des professions, des changements plus discrets accompagnent l'évolution de l'énergie, de la rapidité, du ressort, voire de l'apparence physique. » (Hughes, 1996, p. 179).

- *La famille*

La deuxième raison que nous avons identifiée est celle du désir de fonder une famille et son inadéquation avec l'exercice de cette profession. Effectivement, nombreuses sont celles qui présentent l'idée de quitter la profession au moment où elles envisageront d'avoir un enfant, les deux étant pensés incompatibles. Dans ce type de discours, qu'il soit dirigé vers soi-même ou vers une collègue dénigrée pour être à la fois mère et escorte, nous retrouvons une intériorisation du *stigmat* de *putain* – ce *stigmat* s'établissant, nous le rappelons, par opposition avec les figures de femmes au statut légitime et honorable, celles de la mère, de l'épouse, de la sœur, de la fille (Pheterson, 2001 [1996]). Ainsi, les escortes indépendantes rencontrées ne peuvent concevoir de devenir mère tout en poursuivant leur carrière d'escorte.

« J'aime bien qu'est-ce que je fais, mais je le vois pas nécessairement éternel, surtout si tu veux avoir une famille, surtout si tu veux avoir une vie qui est quand même plus... J'ai pas beaucoup d'image en alentours de moi, de mes copines pour l'instant qui vont être mariés, avoir des enfants, qui font ça puis que tout est beau, puis... Donc c'est peut-être plus là que je me dis qu'à un moment donné je vais devoir me retourner vers quelque chose d'autres. » [B-Alexandra]

Dans le même ordre d'idée, Joanie-Johanna, qui offre une large gamme de services à ses clients, refuse pourtant catégoriquement de se faire toucher les seins, considérant cette partie de son corps comme un « symbole de la maternité ». Elle ne peut pas non plus envisager de continuer à exercer cette profession en étant enceinte, cette image la « rebute » totalement.

Certaines vont même plus loin en n'envisageant pas du tout d'avoir d'enfant par crainte que celui-ci ait un jour connaissance de ce qu'a pu être leur profession. C'est le cas notamment de la sœur et d'une collègue de C-Carolane :

« Tu vois ma sœur elle est comme : “Non je serai jamais capable d'avoir ça un jour qu'il découvre”, je suis comme : “mais il découvrira, je veux dire... ben ouais ! T'sais...”

Je trouve que c'est emprisonnant pour les personnes qui sont pas capables d'envisager que c'est des vrais humains » [C-Carolane]

- *L'objectif : ne pas se fermer de portes*

Que l'intention soit de se consacrer ensuite à une carrière « normale » ou bien tout simplement réaliser d'autres projets, les escortes indépendantes préparent leur retraite en gardant en tête le fait de ne pas se fermer de possibilités. Autrement dit, et nous l'avons déjà vu, il est important pour chaque escorte rencontrée de ne pas garder de traces de leur activité pour le futur, mais il est également crucial, pour elles, de conserver d'autres opportunités, afin de ne pas se retrouver dans la situation dans laquelle elles auraient « juste cette option là », comme l'explique B-Alexandra dans cet extrait :

« Mais non éventuellement je vais peut-être varier vers quelque chose d'autre, tranquillement, mais c'est pas parce que j'aime pas, c'est plus pour... pour changer, puis aussi pour pas non plus être prise, parce que des fois à un moment donné, ça devient... euh... t'aimes plus qu'est-ce que fais ou t'es tannée ou... De pas avoir juste cette option là t'sais, je voudrais pas avoir juste cette option là ou encore que je suis tellement habituée à un train de vie qui est élevé... de pas pouvoir à cause de ça... donc oui éventuellement » [B-Alexandra]

Certaines avancent pourtant explicitement l'idée d'arrêter afin de commencer d'autres projets, par exemple Virginie-Marianne, en lien avec son âge également, ou leur « vraie » carrière, notamment pour celles qui sont plus jeunes, comme C-Carolane qui a 21 ans :

« Je pense... jusqu'au moment où je vais avoir un vrai job. Une carrière voilà ! À partir du moment où est-ce que je vais avoir ma première journée de l'emploi qui est ma carrière, je pense pas faire des rencontres encore. Mais encore là... [rire] c'est... non je sais pas. J'ai comme plan justement d'arrêter quand je vais avoir une carrière, quand

je vais avoir fini, quand je vais avoir mon diplôme, quand je vais être rendue ailleurs mettons. Mais encore là... » [C-Carolane]

Mais, nous voyons se dessiner ici, par ces « Mais encore là... » répétés, ainsi que dans l'exemple d'annonce de retraite de Virginie-Marianne présenté plus haut, les possibles difficultés ou ralentissements qui pourraient être autant d'obstacles à l'arrêt de l'exercice de cette profession.

2.3. Les raisons qui ralentissent le passage à la retraite

Malgré leur intention, souvent prochaine, de quitter la profession d'escorte, certaines conditions peuvent freiner, voire même faire échouer dans certains cas, la prise de la retraite. En effet, Joanie-Johanna, par exemple, lors de notre première rencontre avait pour objectif de mettre un terme à l'exercice de cette profession dans les deux mois suivants dans le but de se consacrer à ses études et de vivre pleinement sa relation amoureuse avec un homme à qui elle cachait son activité. Lorsque je l'ai revue environ six mois plus tard, elle n'avait finalement jamais arrêté et sa relation amoureuse s'était terminée lorsque son ami avait appris qu'elle était encore escorte. Nous pouvons ainsi identifier dans les discours des escortes rencontrées quelques conditions communes et défavorables à la prise de la retraite.

- *L'argent, le train de vie*

Pour toutes, le fait de gagner un revenu considérable, ou du moins de travailler peu d'heures pour obtenir un salaire convenable, présente un frein à leur arrêt, voire même nous pourrions dire une motivation pour rester dans cette profession. Joanie-Johanna, en l'occurrence, définit explicitement le besoin d'argent à ce moment-là comme un frein à sa décision de prendre sa retraite. De plus, le revenu, mais également les avantages associés, permettent souvent à ces escortes indépendantes

de maintenir un niveau de vie élevé auquel elles disent s'habituer, malgré leurs précautions pour ne pas s'enfermer dans ce genre de situation.

« J'imagine que ça va être difficile même que j'arrête là, de voir la différence d'argent qui rentre là » [Mélanie-Mélissa]

« Je sais pas si on appelle ça un train de vie élevé, hum.. J'aime les choses, je suis moins pire qu'avant [rire] j'avais beaucoup de matériels avant. Mettons que je me suis un petit peu plus balancée, ou aussi à apprendre à gérer un petit peu plus même mon budget, ces choses comme ça. Mais j'aime les choses, donc c'est sûr que oui j'ai une voiture qui est dispendieuse, bon la maison pas nécessairement, mais les choses qui vont avec, j'aime avoir des voyages une fois de temps en temps » [B-Alexandra]

- *La reconnaissance*

Outre l'aspect monétaire, il existe dans cette profession des aspects que les escortes indépendantes ne pensent pas pouvoir retrouver dans d'autres, notamment celui de la reconnaissance, de la gratification personnelle.

« Je me fais plus d'argent et c'est ben plus intéressant, et puis moi j'aime bien et parfois je reçois des courriels de remerciements, j'ai jamais eu ça dans ma vie, dans toutes mes emplois que j'ai eu et j'ai quand même eu plusieurs types d'emploi ! J'ai des beaux courriels là c'est magnifique, t'iras voir sur mon site j'en ai mis quelques-uns. T'sais avoir d'la gratification en plus dans mon travail là » [Nathalie-Laurence]

Également, Joanie-Johanna avance l'idée qu'être « *famous* » dans cette profession lui procure un sentiment de reconnaissance, qu'elle ne connaîtrait probablement pas aussi intensément dans d'autres professions, voire même dans sa vie privée. En effet, Joanie-Johanna nous racontait par exemple qu'elle avait eu une relation amoureuse très difficile avant de commencer à être escorte. Après cette relation, ponctuée de violences et d'humiliations, elle se considère mieux traitée par n'importe quel client qu'elle a rencontré que par cet homme à qui elle s'était pourtant totalement ouverte et livrée.

2.4. Les solutions envisagées

Une fois ces difficultés à prendre leur retraite identifiées, certaines escortes indépendantes rencontrées envisagent des solutions afin de faciliter ce passage. Virginie-Marianne résume bien le sentiment commun en employant le terme « sevrage » pour définir cette période de transition, période qui semble donc être une étape nécessaire au passage vers la retraite.

« Virginie-Marianne : C'est un plus, et malgré tout on se développe une dépendance quand même, ouais ouais...

Anna : Tu pourrais pas arrêter ?

Virginie-Marianne : Il va y avoir un sevrage quand je vais arrêter, il faut vraiment honnête envers soi, et puis avouer...

Anna : À cause de quoi tu penses ?

Virginie-Marianne : un peu... y a l'aspect monétaire évidemment que c'est un plus [...] Cet argent là j'ai pas réussi nécessairement à mettre des économies de côté comme j'aurais voulu, t'sais fais que y a un style de vie qui se crée et moi c'est ça que je me bats contre toujours, je veux absolument lutter contre ça parce que d'là que la dépendance devient difficile à contrer tu vois. [...] L'effet bénéfique aussi sur ma vie à moi, sur ma vie sociale, t'sais je rencontre des gens, des fois des gens super là, des conversations t'sais vraiment géniales là, regarde ça m'amène à toi aujourd'hui, y a toutes sortes de facteurs, le fait de prendre soin de soi, t'sais de se dire bon ben ok je m'entraîne, je me bronze un peu, ou je m'achète de la lingerie, je me fais belle pour quelqu'un, c'est pas l'homme que j'aime non c'est pas cette personne là, mais ça reste quelqu'un que je peux séduire et qui va me séduire aussi, et tout cet aspect-là humain sentimental, après t'as le côté glamour qui rentre en ligne de compte aussi : les visites des hôtels, les restaurants, t'sais faut aimer ça pour faire ce genre de travail là parce que ça vient avec, t'sais c'est dur à se sevrer de ça. Mais j'ai vécu des choses des fois que je pense pas avoir la chance de vivre autrement. » [Virginie-Marianne]

De plus, une option envisagée afin de faciliter la transition vers la retraite est celle de conserver quelques clients réguliers pendant quelque temps suivant l'arrêt de

l'exercice formel de cette profession. Nous le voyons par exemple dans le message annonçant sa retraite laissé par Virginie-Marianne :

« For those interested, I will keep my courtesan email active for a while after September 30th, to meet occasionally my regulars and favorite lovers, until an undermined moment in 2015. » [Annonce de retraite Virginie-Marianne]

Nous retrouvons également cette idée ici dans le discours de Mélanie-Mélissa :

« Puis y en a des filles qui arrêtent de faire ça, puis qui... parce que des fois y a des clients qui me disent ça : "T'sais j'avais une régulière, puis elle a arrêté de faire ça, puis elle a gardé mettons elle se garde 3 clients réguliers t'sais fait que... Ça peut être ça aussi. » [Mélanie-Mélissa]

Pour conclure ce chapitre, insistons une nouvelle fois sur l'ambivalence des fins de carrières d'escortes. D'une part, celles-ci sont donc envisagées, voire même déjà préparées, très tôt dans les carrières, motivées par plusieurs raisons définies précédemment. De plus, ces fins de carrière sont parfois ralenties par certaines conditions relatives aux attraits de cette profession, incitant les escortes à prévoir des solutions de transition. Et, d'autre part, ces fins de carrière ne se réalisent pas toujours au sommet de la réussite professionnelle, celle-ci étant elle-même imbriquée dans une tension particulière. Enfin, soulignons les conséquences cruciales qu'ont ces carrières et fins de carrières ambivalentes sur le groupe professionnel des escortes lui-même. Leur durée de vie relativement courte et la prise de la retraite précoce, ainsi que le fait que ces éléments apparaissent comme une façon *normificative* de poursuivre dans cette carrière, contribuent à façonner « négativement » le groupe professionnel des escortes. Autrement dit, ces considérations participent à la difficulté que rencontrent les escortes indépendantes, ou qu'elles rencontreraient effectivement si elles le tentaient, de se former « officiellement » en groupe professionnel. Néanmoins, les obstacles qu'elles rencontrent pour mettre fin à l'exercice de leur

profession, et le développement de solutions visant à faciliter cette transition vers la retraite, sont autant d'éléments qui, à l'inverse, favorisent la *professionnalisation* du groupe. Ainsi, cette exploration des fins de carrières d'escorte nous renseigne encore davantage sur le caractère particulier du drame social du travail d'escorte, pris dans une tension dialectique entre *professionnalisation* et *normification*, entre similarités et singularités.

Conclusion

Avant que le rideau ne tombe sur ce « drame social », retraçons le cheminement de notre réflexion et du dévoilement des tensions qui traversent le travail d'escorte.

Ce mémoire rend compte de notre exploration d'un échantillon du groupe professionnel des escortes, des tensions communes dont elles font l'expérience au quotidien. Comment commence-t-on à exercer cette profession ? Comment poursuit-on dans cette activité ? Formuler ces questions sous l'angle du processus (comment) plutôt que de la causalité linéaire (pourquoi) avait pour but de faciliter la mise à distance du débat public et des controverses, notamment politiques et féministes, qui entourent généralement le sujet du travail du sexe. Cela nous permettait également d'accéder à la compréhension du drame social qui se joue au cœur des carrières des escortes à partir de leurs propres univers de sens. Nous avons répondu à ces questionnements à partir d'une approche théorique inspirée de la sociologie des professions, de la sociologie de la déviance et du stigmat, dans une perspective interactionniste, afin de rompre définitivement avec les considérations idéologiques susceptibles de s'immiscer dans l'étude d'un tel sujet et d'empêcher le chercheur de « voir » son objet. Notre terrain s'est révélé une expérience particulièrement enrichissante. Composé d'un cœur de sept entrevues approfondies avec des escortes indépendantes et de l'observation de leur univers professionnel virtuel, il nous a permis de récolter des données très riches et fécondes. Leur analyse a rendu intelligible la complexité du drame social qui se joue autour de l'entrée dans la profession et de la poursuite d'une carrière d'escorte.

L'accès à la complexité du drame social du travail d'escorte reste partiel. Notre échantillon est en effet très limité (sept interlocutrices). Le fait que ces femmes aient choisi d'accepter une entrevue avec nous fait supposer qu'il s'agit d'escortes plus habituées à ce genre de réflexivité et peut-être plus à même de tenir ce discours très professionnel et professionnalisant sur elles-mêmes et leur activité. Toutes se sont en

effet exprimées en prenant un large recul sur leur situation et en maîtrisant particulièrement bien ces stratégies de neutralisation du stigmat qui apparaissent dans ce mémoire comme l'une des dynamiques pertinentes au moment de rester dans la carrière. La situation d'entretien exacerbe sans doute le recours à ces stratégies, qui, dans la pratique quotidienne, se résument principalement à éviter de dévoiler leur « déviance professionnelle » secrète. Pour ces différentes raisons, il semblerait quelque peu présomptueux au terme de cette recherche de prétendre à la généralisation de nos analyses. Nous sommes cependant en mesure de synthétiser en conclusion un certain nombre de caractéristiques permettant de souligner la complexité et l'ambivalence de ce groupe professionnel.

Dans un premier temps, nous avons pu identifier des phases communes, quasiment inévitables, que traversent les futures escortes au moment de leur entrée dans la profession. Ces phases, dont les caractéristiques sont spécifiques à la profession (la condition d'avoir une propension à la « légèreté de la cuisse » par exemple), rejoignent les trajectoires de « socialisation professionnelle » d'autres métiers (composées d'étapes d'« initiation », d'« apprentissage »). Lorsqu'elle est réussie, cette socialisation première prend la forme d'une « conversion » du profane en escorte professionnelle.

Dans un deuxième temps, nous avons constaté qu'une fois passées de « l'autre côté du miroir », les escortes sont confrontées au quotidien à des situations professionnelles (la gestion des erreurs, les décalages entre attentes du professionnel et attentes du client, l'influence de la matrice sociale) semblables à n'importe quel autre groupe professionnel. Là encore, ces situations prennent des formes propres à la profession d'escorte. Aux yeux des profanes, la routine d'une escorte indépendante peut revêtir des aspects déconcertants et la matrice sociale dans laquelle évolue ce groupe professionnel produit constamment les conditions de leur stigmatisation. Dans ce mémoire, nous avons qualifié les situations professionnelles dans lesquelles les escortes se retrouvent et les tensions qui les traversent de « dramatiques ». L'emploi de ce qualificatif permet de souligner l'ambivalence des manières qu'ont les escortes

d'y faire face. En orientant notre regard vers trois thématiques, dont la quête est cruciale dans le façonnement d'un groupe professionnel, que sont l'autonomie, la légitimité et la reconnaissance (Demazière *et al.*, 2009), nous avons constaté que les escortes indépendantes oscillent, afin de neutraliser le stigmate dont elles sont l'objet, entre la conviction d'être dans la norme (en se distanciant de cette activité) et le souhait de signifier la professionnalisation de cette même activité. Cette ambivalence façonne les carrières d'escorte de façon sinueuse jusqu'à leur fin, envisagée de manière prématurée.

La tension dialectique, entre prise de distance et quête de professionnalisation dans laquelle sont prises les escortes indépendantes, a des répercussions sur leurs carrières et sur le groupe professionnel en lui-même. En effet, les façons de faire et de vivre leur profession au quotidien, dans cette matrice sociale à tendance stigmatisante, influencent à la fois positivement et négativement la formation du groupe professionnel : positivement dans leur recherche d'autonomie et de légitimité et négativement par une légitimité toujours fragile (y compris aux yeux des escortes), une autonomie très restreinte et surtout une absence de reconnaissance collective dont certaines se satisfont. L'ambivalence du groupe lui-même concernant, par exemple, la recherche de reconnaissance sociale pérennise la méconnaissance qu'en ont les profanes et perpétue par là sa stigmatisation. Le drame social du travail d'escorte s'éprouve ainsi dans un mouvement circulaire d'inter-influence entre les carrières individuelles, le groupe professionnel et la matrice sociale dans laquelle les protagonistes évoluent. Chaque élément est modelé par l'un et remodèle l'autre dans ce même mouvement ambivalent qui caractérise la façon dont les escortes envisagent leur activité, entre distanciation et professionnalisation, et qui a pour conséquence la pérennité de leur stigmatisation. L'entrée dans la carrière d'escorte, et surtout sa poursuite, reposent justement sur cette ambivalence. Entre professionnalisation de leur activité et accommodation d'une pratique certes déviante, mais également temporaire et cachée, la « réussite » d'une carrière d'escorte réside dans la possibilité de jouer avec les tensions qui la traversent : en tirant profit d'une reconnaissance

personnelle accrue tout en évitant de dévoiler cette activité au grand jour et, surtout, en gardant présente à l'esprit la possibilité d'y mettre fin à tout instant.

Cette ambivalence sur laquelle repose le fait de « bien » vivre le métier d'escorte est-elle exclusive à cette activité ? L'ambivalence serait-elle une catégorie analytique dont la portée heuristique dépasse la seule étude d'un groupe stigmatisé ? Peut-on envisager une transposition de cette notion à d'autres groupes professionnels ?

Si nous évoquions plus haut la difficulté pour nos analyses de prétendre à la montée en généralité de leurs résultats, il semble bien que la notion d'ambivalence soit porteuse d'un potentiel heuristique. Il conviendrait sans doute d'en approfondir l'analyse, en tentant d'abord de saisir l'ambivalence du drame social du travail d'escorte d'une façon plus exhaustive en étudiant plus en profondeur toutes les instances entrant en interaction avec les escortes indépendantes (clients, concurrence, associations en faveur des droits des travailleuses et travailleurs du sexe et associations en faveur de leur « réhabilitation »), toujours dans une perspective de sociologie des professions. Érigées ensuite en base d'analyse solide et en matériau comparatif considérable, ces recherches constitueraient une contribution substantielle à l'expansion de la sociologie des professions vers de nouvelles directions. Enfin, notre mémoire devrait, dans une certaine mesure, avoir apporté des éléments pertinents et nouveaux aux études sur le travail du sexe⁵⁵, et ce en dépit de la prise de recul à l'égard de ce champ d'étude, que nous jugeons nécessaire pour approcher ce sujet au plus près des pratiques quotidiennes qui le composent, sans que pèse sur notre posture de « spectateur » (Goffman, 1991) des considérations idéologiques.

⁵⁵ NB : Entre le premier dépôt de ce mémoire et son dépôt officiel, le ministre fédéral de la Justice, Peter MacKay, a déposé son projet de loi C-36 pour encadrer la prostitution. Dorénavant, les clients, les proxénètes, et dans certains cas les prostituées elles-mêmes, seront criminalisés. D'aucuns prédisent déjà que ce projet de loi sera renvoyé devant la Cour suprême car il ne respecte pas la Charte des droits. Pour en savoir plus : <http://www.ledevoir.com/politique/canada/410042/prostitution-le-ministre-mackay-depose-le-projet-de-loi-mercredi-apres-midi>, consulté le 10 Août 2014.

Bibliographie

- (SCFP), Syndicat Canadien de la Fonction Publique, « Le travail du sexe : raisons pour lesquelles c'est une question syndicale », <http://scfp.ca/EqualityPride/samesexworkbackgroundpaper> consulté le 14 Janvier 2014.
- Absi, Pascale, « La professionnalisation de la prostitution : le travail des femmes (aussi) en question », *L'Homme et la société*, vol. 176-177, n° 2-3, 2010, p. 193-212.
- Agresti, Brigid Tara, « E-prostitution: A content analysis of Internet escort websites », The George Washington University, 2009.
- Agrikoliansky, Éric, « Carrières militantes et vocation à la morale : les militants de la LDH dans les années 1980 », *Revue française de science politique*, vol. 51, n° 1-2, 2001, p. 27-46.
- Agustín, Laura, « Challenging Place: Leaving Home for Sex », *Development*, vol. 45, n° 1, 2002, p. 110-17.
- , « The Cultural Study of Commercial Sex », *Sexualities*, vol. 8, n° 5, 2005, p. 618.
- , « Introduction to the Cultural Study of Commercial Sex », *Sexualities*, vol. 10, n° 4, 2007, p. 403-07.
- Anadón, Marta et François Guillemette, « La recherche qualitative est-elle nécessairement inductive ? », *Recherches qualitatives*, vol. 5 Hors Série, 2006, p. 26-37.
- Audet, Éline, « La prostitution: droits des femmes ou droit aux femmes », *Sisyphé*, vol. 26, 2002, http://sisyphe.org/article.php3?id_article=102 consulté le 26 Avril 2012.
- Barry, Kathleen, « La prostitution est un crime », *Déviance et Société*, 1986, p. 299-303.
- Beaud, Stéphane et Florence Weber, *Guide de l'enquête de terrain : produire et analyser des données ethnographiques*, 4e éd. augm.^e éd., Paris: La Découverte, Guides Repères, 2010, 334 p.
- Becker, Howard Saul, « La prise en compte de cas inhabituels dans l'analyse sociologique : les conseils de Hughes », *Sociétés contemporaines*, 1997, p. 29-37.
- , *Les ficelles du métier : comment conduire sa recherche en sciences sociales* (Traduit par révisée par H. Peretz J. Mailhos), Paris: La Découverte, Guides Repères, 2002 (1998), 352 p.

- , *Outsiders : études de sociologie de la déviance*, Paris: A. M. Métaillé, Observations, 1985, 247 p.
- Bell, Shannon, « Reading, writing and rewriting the prostitute body », NN77544, York University (Canada), 1992, 304 p.
- Bennett, Darcie, « Canada v. Bedford – The decision in 705 words », Pivot Legal, http://www.pivotlegal.org/canada_v_bedford_a_synopsis_of_the_supreme_court_of_canada_ruling consulté le 12 Février 2014.
- Brewis, Joanna et Stephen Linstead, « 'The Worst Thing is the Screwing' (1): Consumption and the Management of Identity in Sex Work », *Gender, Work & Organization*, vol. 7, n° 2, 2000, p. 84-97.
- Bungay, Vicky, Michael Halpin, Chris Atchison et Caitlin Johnston, « Structure and agency: reflections from an exploratory study of Vancouver indoor sex workers », *Culture, Health & Sexuality*, vol. 13, n° 1, 2010, p. 15-29.
- Cartier, Marie, « Perspectives sociologiques sur le travail dans les services : les apports de Hughes, Becker et Gold », *Le Mouvement Social*, vol. 211, n° 2, 2005, p. 37-49.
- Castle, Tammy et Jenifer Lee, « Ordering sex in cyberspace: a content analysis of escort websites », *International Journal of Cultural Studies*, vol. 11, n° 1, 2008, p. 107-21.
- Cefaï, Daniel, « La construction des problèmes publics. Définitions de situations dans des arènes publiques », *Réseaux*, 1996, p. 43-66.
- Champy, Florent, « La sociologie française des "groupes professionnels". Ascendance interactionniste, programme épistémologique dominant, ontologie implicite », *Présentation au CESS*, vol. 5, n° 11, 2004.
- Chapoulie, Jean-Michel, « La conception de la sociologie empirique d'Everett Hughes », *Sociétés contemporaines*, 1997, p. 97-109.
- , « Sur l'analyse sociologique des groupes professionnels », *Revue française de sociologie*, vol. 14, n° 1, 1973, p. 86-114.
- Coalition des femmes, pour l'abolition de la prostitution, « Bref historique de la cause Bedford c. Canada », <http://www.abolitionprostitution.ca/downloads/bref-historique-de-la-cause-bedford-c-canada-2.pdf> consulté le 10 Février 2014.
- Darmon, Muriel, *Devenir anorexique : une approche sociologique*, Paris: La Découverte, La découverte poche, 2003, 349 p.
- , « La notion de carrière : un instrument interactionniste d'objectivation », *Politix*, vol. 82, n° 2, 2008, p. 149-67.

- Davis, Nanette J, « The prostitute: Developing a deviant identity », *Studies in the Sociology of Sex*, 1971, p. 297-332.
- Demazière, Didier, Charles Gadea et Anne-Marie Arborio, *Sociologie des groupes professionnels : acquis récents et nouveaux défis*, Paris: Découverte, Recherches, 2009, 463 p.
- Demazière, Didier, François Horn et Marc Zune, « Ethnographie de terrain et relation d'enquête. Observer les « communautés » de logiciels libres », *Sociologie*, vol. 2, n° 2, 2011, p. 165-83.
- Deschamps, Catherine et Anne Souyris, *Femmes publiques : les féminismes à l'épreuve de la prostitution*, Paris: Éditions Amsterdam, Démocritique, 2009, 187 p.
- Dubar, Claude et Didier Demazière, « E. C. Hughes, initiateur et précurseur critique de la Grounded Theory », *Sociétés contemporaines*, 1997, p. 49-55.
- Dubar, Claude, Pierre Tripier et Valérie Boussard, *Sociologie des professions*, 3e éd. rev. et augm.º éd., Paris: Colin, Collection U Sociologie, 2011, 376 p.
- Dubois, Jérôme, *La mise en scène du corps social: contribution aux marges complémentaires des sociologies du théâtre et du corps*: Editions L'Harmattan, 2007.
- Dufour, Rose, *Je vous salue-- le point zéro de la prostitution*, Sainte-Foy, QC: Editions MultiMondes, 2005, 646 p.
- Fillieule, Olivier, « Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel », *Post scriptum*, vol. 51, n° 1-2, 2001, p. 199-215.
- Geadah, Yolande, *La prostitution : un métier comme un autre?*, Montréal: VLB, Des hommes et des femmes en changement, 2003, 294 p.
- Goffman, Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne*, 2 vols, Paris: Editions de Minuit, Sens commun, 2002 (1973).
- , *Les cadres de l'expérience*, Paris: Éditions de Minuit, Sens commun, 1991, 573 p.
- , *Les rites d'interaction* (Traduit par Alain Kihm), Paris: Editions de Minuit, Le Sens commun, 1974 [1963], 230 p.
- , *Stigmaté. Les usages sociaux des handicaps* (Traduit par Alain Kihm), Paris: éditions de Minuit, Le Sens commun, 1975 [1967], 1 vol. 175 p.
- Gold, Ray, « Janitors Versus Tenants: A Status-Income Dilemma », *American Journal of Sociology*, vol. 57, n° 5, 1952, p. 486-93.

- Gonin, Audrey, Josée Grenier et Josée-Anne Lapierre, « La souffrance éthique au travail : L'éthique du care comme cadre d'analyse critique et comme prospective dans le champ de la santé et des services sociaux », *Reflets*, vol. 19, n° 2, 2013, p. 85-110.
- Guidroz, Kathleen, « Asymmetrical Interactions in Sex Work: Gender and Power in Escort and Telephone Sex Encounters », dans *Southern Sociological Society*, édité par, 2002.
- Guignon, Sylvie, *La sociologie des professions, un cadre théorique fécond pour éclairer la profession enseignante*, Vol. 1, 2009.
- Guillaumin, Colette, « Pratique du pouvoir et idée de nature: 1. L'appropriation des femmes », *Questions féministes*, vol. 2, 1978, p. 5-30.
- Héas, Stéphane et Véronique Poutrain, « Les méthodes d'enquête qualitative sur Internet », *ethnographiques.org*, vol. 4, 2003, <http://www.ethnographiques.org/2003/Heas,Poutrain> consulté le 24 Mars 2014.
- Heath, Christian, « Review essay: Everett Cherrington Hughes (1897–1983): a note on his approach and influence », *Sociology of Health & Illness*, vol. 6, n° 2, 1984, p. 218-37.
- Hirata, Helena Sumiko, *Dictionnaire critique du féminisme*, 2e éd. augm.° éd., Paris: Presses universitaires de France, Politique d'aujourd'hui, 2004, xxxii, 315 p.
- Hughes, Everett C., « Le drame social du travail », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1996 [1976], p. 94-99.
- , *Le regard sociologique, textes réunis par J.-M. Chapoulie*, Paris: Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, Recherches d'histoire et de sciences sociales, 1996, 344 p.
- , « The Making of a Physician — General Statement of Ideas and Problems », *Human Organization*, vol. 14, n° 4, 1955, p. 21-25.
- , « Professions », *Daedalus*, vol. 92, n° 4, 1963, p. 655-68.
- Jeffreys, Sheila, « "Brothels without Walls": The Escort Sector as a Problem for the Legalization of Prostitution », *Social Politics*, vol. 17, n° 2, 2010, p. 210-34.
- Jutras, Johanne, « S'unir contre la banalisation de la prostitution - Un défi pour la décennie », *Sisyphé*, 2010, http://sisyphe.org/article.php?id_article=3747 consulté le 26 Avril 2012.
- Kaufmann, Jean-Claude, *L'entretien compréhensif*, Paris: Nathan, 1996.

- Kitsuse, John I., « Coming Out All Over: Deviants and the Politics of Social Problems », *Social Problems*, vol. 28, n° 1, 1980, p. 1-13.
- Koken, Juline A., « Independent Female Escort's Strategies for Coping with Sex Work Related Stigma », *Sexuality & Culture*, vol. 16, n° 3, 2012, p. 209-29.
- Le Floch, Marie-Christine, « Une relecture du sale boulot. Entre une division morale et une division sociale du travail éducatif », *Pensée plurielle*, vol. 18, n° 2, 2008, p. 31-48.
- Löwy, Ilana, « Le débat des féministes américaines sur la prostitution, ou éloge de la complexité », *Mouvements*, vol. 29, n° 4, 2003, p. 98-101.
- Lucas, Ann M., « The Work of Sex Work: Elite Prostitutes' Vocational Orientations and Experiences », *Deviant Behavior*, vol. 26, n° 6, 2005, p. 513-46.
- Lugones, Maria, « Heterosexualism and the Colonial/Modern Gender System », *Hypatia*, vol. 22, n° 1, 2007, p. 186-209.
- Marcellini, Anne et Mahmoud Miliani, « Lecture de Goffman. L'homme comme objet rituel », *Corps et culture*, n° 4, 2007.
- Marie-Victoire, Louis, « Prostitution et droit de la personne », *Chronique féministe*, n° 11-12, 1991, p. 3-10.
- Mathieu, Lilian, « The Emergence and Uncertain Outcomes of Prostitutes' Social Movements », *European Journal of Women's Studies*, vol. 10, n° 1, 2003a, p. 29-50.
- , « L'espace de la prostitution. Eléments empiriques et perspectives en sociologie de la déviance », *Sociétés contemporaines*, 2000, p. 99-116.
- , *La condition prostituée*, Paris: Textuel, Collection La discorde, 2007, 207 p.
- , « Prostituées et féministes en 1975 et 2002 : l'impossible reconduction d'une alliance », *Travail, genre et sociétés*, vol. 10, n° 2, 2003b, p. 31-48.
- , « Quand « la peur devient une existence » : Sur la place de la violence dans le monde de la prostitution », *L'Homme et la société*, vol. 143-144, n° 1, 2002, p. 47-63.
- , « Une mobilisation improbable: l'occupation de l'église Saint-Nizier par les prostituées lyonnaises », *Revue française de sociologie*, vol. 40, n° 3, 1999, p. 475-99.
- McClintock, Anne, « Sex Workers and Sex Work: Introduction », *Social Text*, n° 37, 1993, p. 1-10.

- Mensah, Maria Nengeh, « Debat feministe sur la prostitution au Québec: points de vue des travailleuses du sexe* », *Canadian Review of Sociology/Revue canadienne de sociologie*, vol. 43, n° 3, 2006, p. 345-61.
- Mucchielli, Laurent, « Pryn Stéphanie, Stigmaté et métier. Une approche sociologique de la prostitution de rue », *Revue française de sociologie*, 2000, p. 590-93.
- Parent, Colette, « La « prostitution » ou le commerce des service sexuels », dans *l'ouvrage sous la direction de Fernand Dumont, Simon Langlois et Yves Martin, Traité des problèmes sociaux*, Québec: Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC) (dir.), 1994, p. 393-410.
- Parent, Colette *et al.*, *Mais oui c'est un travail : penser le travail du sexe au-delà de la victimisation*, Québec: Presses de l'Université du Québec, 2010, xvi, 137 p.
- Park, Robert Ezra, *Society: collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Vol. 3: Free Press, 1955.
- Parsons, Talcott, « The Professions and Social Structure », *Social Forces*, vol. 17, n° 4, 1939, p. 457-67.
- Paugam, Serge (dir.), *L'enquête sociologique*, Paris: PUF, Quadrige Manuels : sociologie, 2010, 458 p.
- Pheterson, Gail, *Le prisme de la prostitution* (Traduit par Nicole-Claude Mathieu), Paris: L'Harmattan, Bibliothèque du féminisme, 2001 [1996], 211 p.
- Pruitt, Matthew V. et Amy C. Krull, « Escort Advertisements and Male Patronage of Prostitutes », *Deviant Behavior*, vol. 32, n° 1, 2011, p. 38-63.
- Pryn, Stéphanie, « La prostitution: analyse critique de différentes perspectives de recherche », *Déviance et Société*, vol. 23, n° 4, 1999a, p. 447-73.
- , *Stigmaté et métier une approche sociologique de la prostitution de rue*, Rennes: Presses universitaires de Rennes, Le sens social, 1999b, 231 p.
- Sapiro, Gisèle, « La vocation artistique entre don et don de soi », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 168, n° 3, 2007, p. 4-11.
- Shaver, Frances M., « Prostitution », <http://www.thecanadianencyclopedia.com/fr/article/prostitution/> consulté le 31 Janvier 2014.
- Stella, « Contester les lois sur la prostitution : BEDFORD V. CANADA », vol. 3, 2013.
- Sykes, Gresham M. et David Matza, « Techniques of Neutralization: A Theory of Delinquency », *American Sociological Review*, vol. 22, n° 6, 1957, p. 664-70.

- Tabet, Paola, « La grande arnaque. L'expropriation de la sexualité des femmes », *Actuel Marx*, n° 30, 2001, p. 131-52.
- Toupin, Louise, « Analyser autrement la « prostitution » et la « traite des femmes » », *Recherches féministes*, vol. 19, n° 1, 2006, p. 153-76.
- Weitzer, Ronald, « New directions in research on prostitution », *Crime, Law and Social Change*, vol. 43, n° 4-5, 2005, p. 211-35.
- West, Jackie et Terry Austrin, « Markets and politics: Public and private relations in the case of prostitution », *The Sociological Review*, vol. 53, 2005, p. 136-48.
- Wijers, Marjan et Marieke van Doornick, « Only rights can stop wrongs: A critical assessment of anti-trafficking strategies. Paper presented at EU/IOM STOP European Conference on Preventing and Combating Trafficking in Human Beings - A Global Challenge for the 21st Century. 18-20 Septembre 2002. European Parliament, Brussels, Belgium », <http://www.walnet.org/csis/papers/wijers-rights.html> consulté le 03 Janvier 2013.